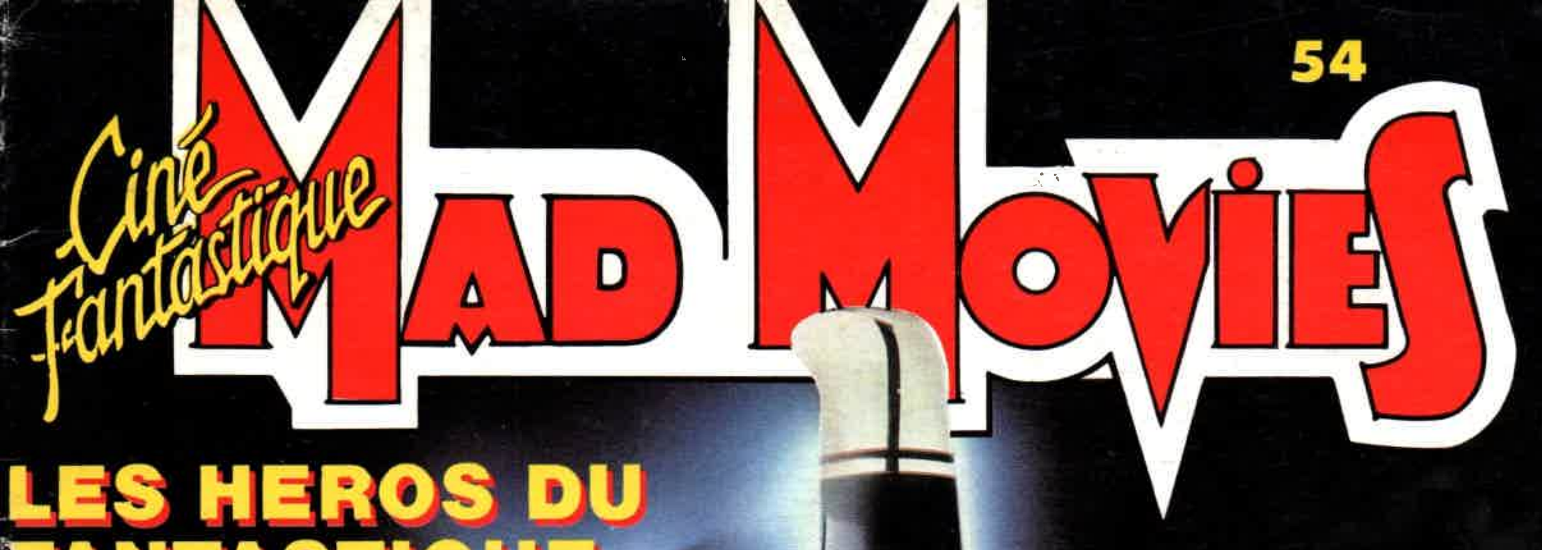


LES HEROS DU FANTASTIQUE

Indiana Jones
Superman
Mad Max
Conan...

BAD TASTE

Le gore de l'été

CRITTERS II

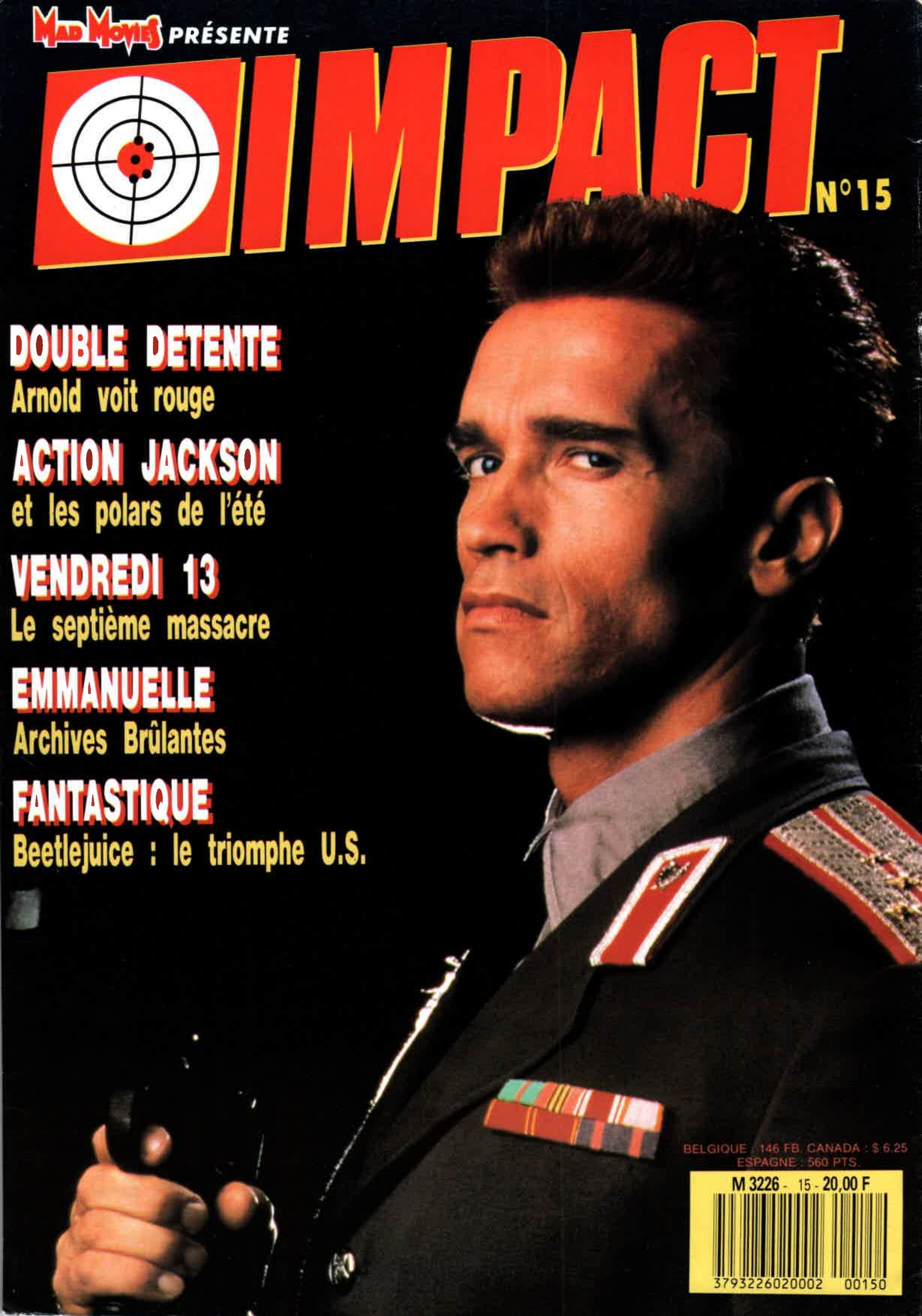
Les monstres à poils !

VENDREDI 13

Tous les films



CANADA $: 5,75 - BELGIQUE : 146 FB
SUISSE : 6,50 F - ESPAGNE : 500 PTS.


MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N°15
DOUBLE DETENTE
Arnold voit rouge
ACTION JACKSON
et les polars de l'été
VENDREDI 13
Le septième massacre
EMMANUELLE
Archives Brûlantes
FANTASTIQUE
Beetlejuice : le triomphe U.S.
BELGIQUE : 146 FB. CANADA : $ 6.25
ESPAGNE : 560 PTS.
M 3226 - 15 - 20,00 F
3793226020002 00150

Redaction, Administration: 4 rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/Directeur de la publication**: Jean-Pierre Putters. **MAD MOVIES Ciné Fantastique** n°54. **Rédacteur en chef**: Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction**: Bernard Achour. **Coordination**: Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Bernard Achour, Vincent Guignebert, Jean-Michel Longo, Maitland McDonagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration**: Marcel Burel, Betty Chappe, Alain Charlot, Loïc Daudet, Laurent Duvault. **Corespondants**: Maitland McDonagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette**: Jean Pierre Putters.

REMERCIEMENTS : Michèle Abitol-Lasry, Florence Borda, Daniel Bouteiller, Laurence Bressan, Pierre Carboni, Véronique de Carcaradec, Françoise Dessaigne, Diane et Marianne, Isabelle Dubois, Michèle Gaillard, Tine Gerber, Laurent Geisman, Claude Giroux, Marie-Laurence Gourou, Sylvie Jos, Hélène Oswald, Gilles Paris, Laurence Picot, Gilles Polinien, Frédéric Pons, Robert Schlokoff, Jean-Christophe Spadaccini, Laurence Vandamme.

Photocomposition/Montage: Samat. **Photogravure**: I.G.O. **Impression**: S.I.E.P. **Distribution**: N.M.P.P. **Tirage**: 85 000 exemplaires. **Dépôt légal**: Juillet 88. Paraît tous les deux mois. Commission paritaire: n° 59956. N° ISSN: 0338-6791.



SOMMAIRE

ACTUALITES

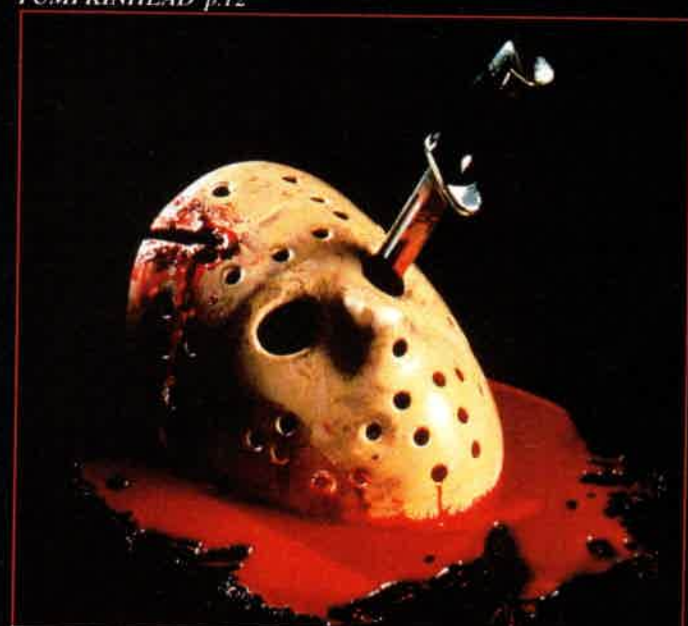
ENTRETIENS

RETROSPECTIVE

RUBRIQUES



PUMPKINHEAD p.12



Dossier VENDREDI 13 p.27



LES PASSAGERS DE L'ANGOISSE p.20

Couverture: Affiche américaine de VENDREDI 13 n°7

NOTULES LUNAIRES

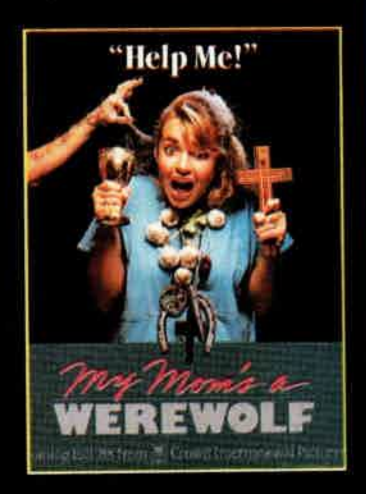
▪ Grande nouvelle pour nous tous : le magazine **Variety** fait sa une sur la résurgence des films d'horreur, qu'il explique par le développement de la vidéo. En 1987, pas moins de 105 ont été tournés contre 93 en 1981 qui était déjà une année exceptionnelle suivant le triomphe de **Halloween** et **Vendredi 13**. Une quarantaine de titres ont été annoncés pour les cinq premiers mois de 1988, ce qui devrait aboutir à 90-100 d'ici Noel. Il s'agit pour la plupart de petites productions indépendantes à petits budgets qui iront directement au marché de la vidéo. Les grosses compagnies préférant ne pas prendre trop de risques misent sur les séquelles: **The Fly 2** ou **Friday the 13th Part VII.**

▪ Rêve ou crève! Le scénariste de **The Dream Demon**, une des bonnes surprises du Marché du film de Cannes 88, vient de récidiver sur le même sujet avec **Dream Runner,** un film d'action futuriste qui sera tourné à Londres cet été. La bande originale du film comprendra des extraits d'un disque de compilation intitulé **Phenomena II, Dream Runner.**

▪ Le producteur Edward Pressman a de nombreux projets intéressants : deux films mis en scène par Kathryn Bigelow (**Near Dark**). Le premier, **Blue Steel,** est un polar romantique centré sur le personnage d'une femme-flic. L'autre, **New Rose Hotel,** est un thriller futuriste se déroulant au Japon, d'après une histoire de William Gibson (créateur du style Cyberpunk, voir **Neuromancien** chez **J'ai Lu**) qui vient, d'autre part, de terminer le scénario du prochain **Alien.**

▪ E. Pressman Prods annonce aussi le tournage très prochain de **Martians go Home,** l'hilarant ouvrage de Frederic Brown qui deviendra une comédie de S-F à petit budget écrite par Charlie Haas et réalisée par David Odell. L'an prochain, ça sera le tour de **Judge Dredd,** inspiré de la B.D. britannique mis en scène par Tim Hunter sur un scénario de Jim Crumley.

▪ Gene Simmons, leader du groupe Kiss, qui a déjà beaucoup frayé avec le cinéma (**Mort ou Vif, Runaway**) revient dans **Rock Law**. L'histoire se déroule dans le futur, et le Rock and Roll a été déclaré hors-la-loi. Du calme les petits clous, camés du Top 50, c'est pas pour demain.



▪ **My Mom's a Werewolf** ne risque guère d'engendrer la mélancolie. Leslie est ennuyée car son mari lui préfère le football et son travail. Solution : prendre un amant. Celui-ci réagit bizarrement et, les nuits de pleine lune, a la fâcheuse tendance de se transformer en loup garou...

▪ Vous n'êtes pas bricoleur et vous demandez à un charpentier de venir chez vous pour un petit peu de menuiserie ; faites gaffe! Il pourrait bien s'y trouver bien et prendre possession de la maison. Quand il tentera de séduire votre épouse, il sera temps de réagir car l'étape suivante risque d'être un bricolage un peu poussé, effectué sur vous-même avec ses petits outils, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Tout cela, touchons du bois, n'est que l'argument du film de David Wellington, **The Carpenter,** avec Wings Hauser et Lynne Adams.

EDITORIAL

Comme l'affirmait récemment le préposé des postes affecté à la distribution du courrier de la rue Mansart, mon facteur donc, n'ayons pas peur des mots, puisque la censure n'existe pas : le fanzinat traverse une crise. Une crise d'excroissance gémissait-il même, en tentant péniblement de traîner sa trop volumineuse sacoche jusqu'à ma porte. Quelques contractuelles passant par là (elles passent de plus en plus par là maintenant qu'elles ont repéré les beaux mecs qui bossent au 4 de la rue Mansart), ainsi d'ailleurs qu'un jeune et fervent kakawasakiste pilleur d'étrons, la conversation s'engagea donc le plus naturellement du monde sur ce vigoureux problème du fanzinat.
Parce que figurez-vous qu'au départ (remontons à l'après-68, par exemple le phénomène de la circulation de la pensée et de l'information secoua la base et alors la presse se démocratisa, se multi-dispensa, heureuse de profiter de cet éclair de liberté fugacement entrevu. Mieux vaut 1 000 canards à 1 000 exemplaires qu'un seul à un million pouvait alors prétendre un Cavanna au meilleur de sa forme. Ce fut l'époque, quand même, où émergèrent des zines comme *L'Ecran Fantastique*, *Mad Movies* et bien d'autres. Si l'actualité occupait une part de ces magazines, chaque numéro offrait aussi des analyses, des dossiers, des carrières d'acteurs aimés et pourtant méconnus par la grande presse, des avis subjectifs, des idées, de la pensée, de la vie quoi!
Aujourd'hui, nous recevons à la revue une moyenne de vingt à trente fanzines tous les deux mois, parfois davantage, dont une bonne partie se contente de répéter en moins bien ce que les revues officielles ont publié le mois d'avant, quand ce n'est pas pour en photocopier hardiment une bonne partie. En fait, pourquoi voudrait-on que les lecteurs aillent payer le même prix quelque chose

▪ Bien mystérieux est ce **Tracer** écrit par Ken Bornstein et dont le slogan affirme : «Officiellement Ça n'existe pas. Pourtant on a volé. Dans moins de 24 heures Ça va se mettre à tuer. Il doit être traqué. Officieusement. Le premier qui devine ce que **Ça** est, a gagné un tube d'aspirine ou une séance chez son psychanalyste préféré. Ça se prépare chez I.R.C.

▪ Gonflés, chez American Artist les gars qui annoncent sans broncher **Predators** écrit et réalisé par Rick Roessler : « Ils étaient là les premiers. La dernière chose qu'ils souhaitent, c'est de la compagnie.». Prudents, ils précisent que leur film est basé sur un scénario de R. Roessler écrit en 1974, et qu'il ne s'agit donc pas de la suite d'un quelconque film... On vous annoncera lorsqu'ils auront changé le titre. On parie?

▪ **Class of 1999** sera le prochain film de Mark Lester. Déjà son **Class of 1984** était assez douteux, mais celui-ci va pulvériser le record si l'on se fie au résumé du script : pour mater l'indiscipline grandissante dans les campus du futur, une seule solution : des profs Cyborg qui au moindre chahut sortent les flingues. Que ne ferait-on pas pour que l'école dure.

▪ Décidément, le futur n'a pas fini de nous étonner. On nous promet qu'en 1995 les relations sexuelles entre personnes non mariées seront déclarées hors-la-loi. En commençant maintenant, vous pouvez peut-être vous déshabituer à temps. Heureusement, il y a les rebelles, notamment un jeune gars que son frère flic essaye de soustraire aux griffes de la terrible «Sexual Authority»; le film, lui, s'appellera **Sex Police.**



INDIANA JONES

Nightmare on Elstree

La sortie américaine d'**Indiana Jones III** n'aura lieu que l'été prochain, mais déjà nos vaillants reporters sont sur la brèche. En effet, voici un aperçu des décors dans lesquels vont évoluer nos héros. Un temple taillé à même la pierre et ses gigantesques statues, des salles impressionnnantes avec passages secrets; le mystère rôde aux studios Elstree et tout semble prêt pour de nouvelles aventures. Merci *Mad Movies*, ça c'est du scoop...



qu'ils possèdent déjà chez eux? Oui, il y a les fautes d'orthographe et le noir et blanc en plus, mais quand même...
Ce qui nous embête là-dedans, c'est que lorsque nous en parlons dans nos notules, de ces fanzines-là, nous en faisons carrément la pub sans que le lecteur puisse juger du produit qu'il va acheter, puisque tout se passe par la correspondance. Par ailleurs, si nous décidons de ne plus mentionner du tout leur parution, nous les condamnons à mort, car les fanzines ne se vendent quasiment pas dans les quelques librairies de cinéma où on les trouve parfois (je parle des photocopieurs fous, là...). Vous sentez le piège : soit on entretient un marché complètement artificiel, soit on décide arbitrairement de la suppression pure et simple de certains titres. Bonjour la responsabilité, et pourtant, en attendant, les fanzines envahissent dangeureusement les notules au point qu'on pourrait parfois ne les remplir qu'avec ça. Alors maintenant, nous vous en ferons simplement un petit tableau descriptif en éliminant tout de même les plus primaires. Nous y gagnerons au moins une place de plus en plus précise.
De la place justement, il n'en reste guère pour vous relater l'essentiel de ce numéro. Comme d'habitude nous noterons les inévitables suites avec **Critters II, Poltergeist III** et **Vendredi 13 n° 7**, nous consacrons le gore de l'année avec le remarquable et très remarqué **Bad Taste**, une curiosité sympa du Marché du film de Cannes. En faisant leur marché, nos spécialistes ont découvert bien d'autres produits qu'ils vous présentent en exclusivité du côté de la page 51. Et puis, pour briller sur les plages cet été, nous vous offrons la bonne recette du muscle à l'huile et du fantastique à gros bras. Donc, pour draguer en vacances, ne partez pas sans votre *Mad Movies* à la boutonnière, ce serait dommage. D'ailleurs les filles sont prévenues, montrez-leur juste la couverture et foncez, ça devrait suffire.

Jean-Pierre PUTTERS



▪ Un peu de **Rosemary's Baby**, un peu d'**Exorciste**... Voici **Witcheraft.** Luigi Cozzi sous le pseudonyme de Martin Newlin rassemble Linda Blair, David Hasselhoff, Hildegarde Kneff et... Robert Champagne. Femme en noir bien mystérieuse, meurtres horribles, rites sataniques, possession, vieille demeure.. Déjà vu mais peut-être plaisant.

▪ Dans le catalogue de **American Cinema Marketing** on trouve:

- **Hobgoblins** de Rick Sloane, une comédie horrifique qui se déroule dans un studio de cinéma désaffecté dans lequel vivent de bizarres créatures qui ne vont pas tarder à prendre le large...
- **Hot Sneakers** de Ruben Rose dans lequel un ange débutant vient en aide à un employé timide en lui donnant une paire de chaussures rouges qui lui permettront de gagner le marathon.
- **The Kill Machine** de William Smith et Sean Mc Gregor. Il s'agit ici d'un assassin très entraîné qui s'échappe de l'asile psychiatrique où il est retenu.
- **Long Rider from Hell,** réalisé par Victor Alexander avec David Campbell, montre un hors-la-loi du Far West qui a traversé le temps pour continuer ses crimes de nos jours.

▪ Alors que Troma annonce le tournage imminent de **Toxic Avenger 2**, l'auteur du premier, Joe Ritter, prend l'air du large avec **Beachballs**, une comédie sexy sur fond de sable, de vagues, de soleil...Ça fait du bien après toutes ces horreurs, je ne sais comment vous faites pour supporter tout ça.

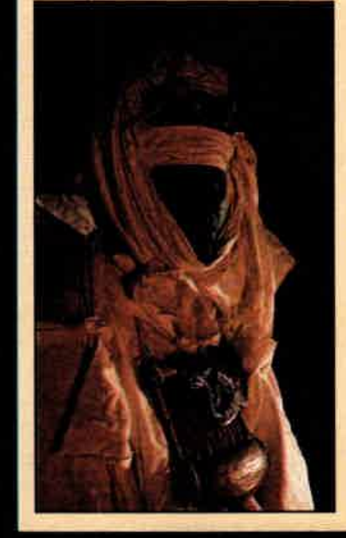
▪ 3000volts ne peuvent le tuer, ça ne fait guère que le chatouiller, vous comprennez pourquoi le **Destroyer** est la parfaite machine à tuer dans le film de robert Kirk avec Deborah Foreman et Anthony Perkins

▪ Suivant les traces de **Prison**, **The Chair**, **Slaughterhouse Rock**...voici venir **Force of Darkness** de Alan Hauge qui se déroule également dans un pénitencier. Un esprit tortueux et maléfique rôde dans l'île d'Alcatraz; il trouvera refuge dans le corps d'un prisonnier malade mental qu'il force à tuer. A moins qu'il ne soit libéré avant avec la grace présidentielle...

▪ Sous le titre passe-partout de **Blood Screams,** Glen Gebhard nous narre le voyage d'un jeune homme afin de retrouver sa véritable identité. C'est dans un monastère qu'il aura la révélation et sera confronté à son passé et à des moines cruels.

▪ Partant de l'affirmation que c'est dans la marine qu'il y a le plus de cocus, Pat Cooper vient de réaliser **The Passage : a Ghost Story**. Le jeune Michel effectue des recherches sur la mort d'un capitaine de baleinier du 19e siècle il sera séduit par la femme du marin, un fantôme. Heureusement d'un côté, car elle aurait risqué de n'être plus très fraîche.

NI TROP NI TROPIQUE



On n'a pas tous les jours l'occasion de découvrir un nouveau talent dans le domaine du fantastique français. Alors, quand Pierre Hessenbruch nous a proposé de voir **Tropique**, un court métrage en 16 mm de 45mn, nous n'avons pas hésité une seconde. Et, par bonheur, **Tropique** est un petit régal. Cette histoire d'explorateur-malgré-lui traitée dans le plus pur style bande dessinée bénéficie d'un superbe travail sur le son (bruitages décalés ou amplifiés), de cadrages composés selon une géométrie digne d'Hergé, et d'un commentaire en voix-off dont l'emphase volontaire provoque un effet comique irrésistible. Tourné avec très peu de moyens, **Tropique** est un exemple probant de ce qu'on peut réussir en ayant pour principaux atouts une imagination intelligemment canalisée, un enthousiasme qui n'exclut pas l'humilité, et une patience à toute épreuve. On devrait (et on espère) entendre parler sous peu de Pierre Hessenbruch.

▪ Carlo Rambaldi ne chôme guère ces temps-ci, outre **Primal Rage** réalisé par Vittorio Rambaldi (le fiston?), il concevra également les effets spéciaux de **Welcome to Spring Break** de Harry Kirkpatrick.
Au hit-parade des titres les plus rigolos, on trouve aux cinq premières places :
- **Hellmanoid,** Prod. Marti Mc Pherson
- **Screaming Meemies** de Rick Roessler
- **Street Freaks,** Prod. Bill Dever
- **Creepers Peepers,** Prod. Marti Mc Pharson
- **Girlfriend from Hell** de Daniel M. Peterson

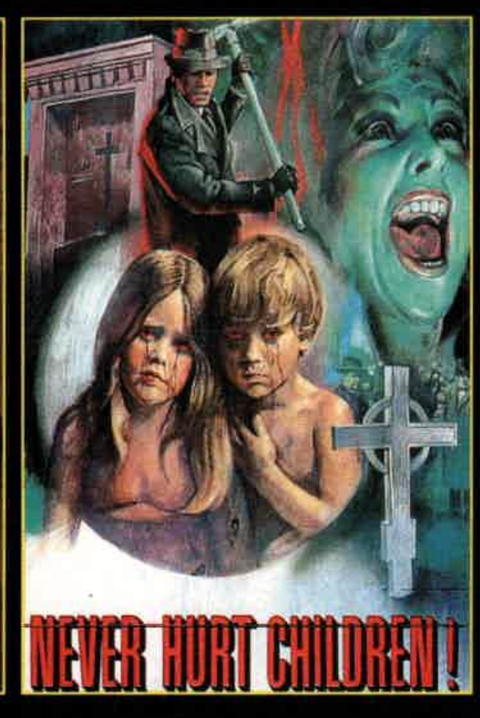
Tous ces titres, absolument authentiques sont actuellement en tournage aux U.S.A.

▪ L'avenir s'annonce plein de promesses pour les machos. Concorde prépare **Sisterhood** de James Garth, avec Lynn Holly Johnson, qui se passe dans un futur post-apocalypse où toutes les femmes sont des esclaves et les hommes sont leur maîtres. Mais le M.L.F. n'a pas dit son dernier mot car une équipe mythique de femmes aux pouvoirs supernaturels, nommée Sisterhood, va y mettre bon ordre.

▪ Le procédé 3 D est vraiment dépassé, on en a la preuve avec **4 D Invasion,** un film de S-F qui vire sur l'horreur produit par Larry Borden. Des envahisseurs malfaisants viennent au monde psychique pour envahir un petit village, qui n'en demandait pas tant. Leur but : c'est la domination de l'humanité entière, désolé si vous aviez encore quelqu'espoir.







Lucio Fulci contre attaque !

■ Que pouvez-vous faire d'un cerveau humain avec un four à micro-ondes ? Question angoissante entre toutes que se pose Paul M. Madden dans son **Medium Rare,** une comédie d'horreur interprétée par le chanteur de rock Meat Loaf et le musicien Isaac Hayes.

■ Alors que devrait débuter très prochainement le tournage de **Maniac 2**, Joe Spinell se fait la main avec **Undertaker** (le croque-mort) de Joe Santos.

■ Le sieur Tata Esteban vient de mettre en scène **Magic of the Universe** qui verra un méchant magicien, enchaîné depuis des siécles, se libérer et chercher à se venger ; le tout dans une dimension inconnue.

■ Comme beaucoup de gosses, le héros juvénile de **Lights out** (réalisé par Dean Zenatos) voit de curieux monstres dès que ses parents éteignent la lumière de sa chambre. Jusqu'au jour où...

■ On avait déjà eu un Dracula noir, un Frankenstein noir, une floppée de zombies de couleur, et voici que se pointe à l'horizon... un oiseau ? non...un avion ? non plus ...alors quoi ?... un **Black Superman** créé par un savant fou qui veut l'utiliser à des fins destructrices. C'est signé Frank Packard chez Global Holdings Inc.

■ Le dernier film **Empire/Epic** en date : **Entangled** produit par Irwin Yablans (**Prison**). Des rêves tournant au cauchemar dissimulent un effroyable secret... Freddy encore pompé ?

■ **Cosmofiction** n° 1 nous vient de Nouvelle-Calédonie et représente le porte parole d'un club de science-fiction actif à Nouméa. Au sommaire : **Star Trek, the Next Generation, Freddy, Robocop**, ect. L'exemplaire coûte dans les 10 F. Pour le commander, tout renseignement s'obtient en écrivant (par avion) à Hervé Besson, 28, rue Bataille, Vallée des Colons, Noumea, Nouvelle Calédonie.

■ «Destination Images et Culture» propose aux réalisateurs super 8 et 16 mm une structure technique comprenant le montage, mixage et diffusion de vos films. La cotisation annuelle n'est que de 200 F. Pour tout renseignement : M. Xavier Prost. Tél. : (16-1) 60.05.19.77 après 19 heures.


ENTANGLED



■ Une jolie et délicate poupée de porcelaine est au centre de **Death Doll** de William Mlns. Après des prédictions lancées par Madame Zerba, Bobby Keller est tué laissant sa femme et son gosse seuls au monde. Le succès américain de **Flowers in the Attic** ferait-il des émules ?



■ Y'en a qu'ont des idées super tremendous dans le fanzinat. What's the matter, ma chère Ténébrarum, you tell me aussitôt. Eh bien il se fait que **Nouvelle Vision** is a good one qui traite about the fantastique comme un fou et qui speaks en anglais et en français en même temps. In fact, it's a bilingual periodic, if you want, et ça c'est pas con. In the yellow summary de lui (ah ben tiens, je sais plus causer bien avec leur truc. Bull shit of zut, alors). Donc, on y trouve du good news too plein avec des B.D., des nouvelles et du something else, and so forth et toutes ces sortes de choses. 10 F les 24 pages (un peu just) et on se renseigne au 45.32.12.07 (après 17 heures) because y'a pas l'adresse in front of it, ou bien on se le procure at - at (choum! merci...) at **Movies 2000**. Et si on la passait pas, cette notule-là, si? Bon, tant pis. Au fait, ça s'appelle aussi **New Vision** the fanzine in question.

ZINOSCOPE

CESAM n° 2. Fanzine des effets spéciaux amateurs; Trucs, tarifs et bonnes adresses. 15 F (+ 3,70 F de port). 40 pages demi-format. Gaetan Laloge, 9, rue Brune, 21000 Dijon.

FILMWAVE n° 2. Near Dark, A Chinese Ghost Story, Star Trek, The Next Generation. 46 pages. 17 F. Christian Lucas, 21, rue Auguste Vitu, 75015 Paris.

SHOCK TECH n° 1. Trucs pour effets spéciaux, décors, prises de vues. Utile, sympa et humoristique. 32 pages, 17 F. Laurent Garrabou, lot. Les Grillons, n° 5, Assas, 34820 Teyran.

WIZARD'S HAT n° 3. Portrait Lancaster, Harrison Ford, dossier Cannes. Drôle et plein de textes pour ses 28 pages. 13 F. 4, lot; Les Noisetiers, 71600 Vitry en Charolais.

FX MAGAZINE n° 2. Fanzine des effets spéciaux amateurs et professionnels et de film super 8. 46 pages, 15 F. Christophe Peytour, 8 bis, rue Adolphe Pégoud, 91230 Montgeron.

GARGOUILLE n° 1. 16 pages de dessins (sympas) et quelques lignes de texte sans risque sur 4 ou 5 films. 1 F C+ 3,70 F de port), au moins c'est pas cher. Philippe Pellé, 46, rue Charles Frigaux, 60700 Pont-Ste-Maxence.

BLACK DREAM n° 6. Star trek, The Next Generation, Hidden, Hellraiser, Prison. 58 pages, 13 F. Yann Chesnais, 4, place de la porte de Bagnolet, 75020 Paris.

MONSTERS MAKE-UP n° 3. trucs en vrac et entretiens avec des maquilleurs amateurs. 48 pages, 20 F. Olivier Molon, 171, rue Ma Campagne, 59200 Tourcoing.

ALPHA ZONE n° 5. Rollerball, Suspiria, la vidéo. 22 pages, 13 F. Laurent Richard, 12, rue des Grandes Bruyères, 71450Blanzy.

DRIV'IN n° 3. Near Dark, Vendredi 13, A Chinese Ghost Story. 32 pages, 12 F. Jean-Marc Natéra, 2, rue Paul Casals. 66330 Cabestany.

LES AMIS DE S. KING n° 7. Bulletin des fans du maître. 8 F, 7 pages; Jacqueline Caron, BP 150, 75966 Paris Cedex 20.

POWER STATION n° 2. Fanzine de hard (il s'agit de musique, pas d'affolement...). 30 pages, 10 F. Emmanuel Beaudelin, 16, rue P. et M. Curie, 76360 Barentin.

FEROX n° 2. Elmer, Portergeist III, previews. 52 pages 1/2 format. 14 F. Régis Le Pipec, 1, rue Moulin Rothard. St-Jean de Boiseau, 44640Le Pellerin.

5e FESTIVAL DU SUPER 8

Vous pouvez vous procurer les billets du Festival à partir du début juillet à la Librairie *Movies 2000*, 49, rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris (métro Pigalle ou St-Georges). Ouverte du mardi au samedi, de 14h30 à 19h (pas de fermeture pendant l'été). Prix des places : 35 F (offre valable aux 1200 premières personnes. Après, c'est complet...).
Le Festival aura lieu le samedi 1er octobre, de 11h30 à 19h, au théâtre de Paris, 15, rue Blanche, 75009 Paris (métro Trinité). A bientôt tous.

▪ **Fog** fait paraître son quatrième numéro et là, ça devient de la vraie démence. 314 pages carrément. Heureusement qu'ils les ont numérotées parce que vous pourriez bien vous endormir rien qu'à vouloir les compter. Au sommaire : Avoriaz 88 (173 pages!), **La Septième Dimension**, Tod Browning, Les Vampires, filmo Ernest Borgnine. De la belle ouvrage sur papier glacé, nombreuses photos et couverture couleur. 25 F (+ 15 F de port parce que le bougre dépasse tout de même les 900 grammes) et vous pouvez le commander à Guy Giraud, 67 rue des Eglantines, 93290 Tremblay-les-Gonesse.

▪Sam Raimi tourne dans **Night Crew** qui nous promet de fabuleux moments d'horreur. Les effets spéciaux sont dus à Howard Berger et on trouve à la manivelle Scott Segal (co-scénariste d'**Evil Dead II**)

Sam Raimi et sa réplique dans NIGHT CREW



▪Calme ces dernières années, Lucio Fulci revient à la charge avec bon nombre de projets. **Never hurt Children** conte les déboires de deux enfants revenant d'outre-tombe persécuter les malfrats qui les ont tués ; **Remember Doctor Jekyll** ? suit le parcours d'un flic se rendant à une séance de spiritisme où se déchaîne l'esprit maléfique d'un assassin mort depuis des lustres. **Bloody Psycho** conte les hallucinations subies par un jeune dans une vieille bâtisse tenue par une paralytique inquiétante. Il s'agit en fait d'une histoire de fantômes classique, agrémentée des apparitions de poupée diabolique comme les aiment les Italiens. Un cadavre apparaît régulièrement à une jeune femme dont la santé mentale est chancelante dans **Is Annie really insane** ? Le dénouement nous apprend qu'il s'agit en fait d'un complot. Le suicide inexpliqué de sa mère hante un homme des années après, ainsi que le séjour de sa tante dans un hôpital psychiatrique. Tout ceci se clôture par un massacre à la hache. Le film se titre **The Broken Mirror.** Lucio Fulci vient également de réaliser toutes les séquences à effets spéciaux de **The Red Monks** de Joe Martucci dont il est aussi le producteur. Quelle activité...

▪L'association «Bande à part» organise un concours de courts métrages sur le thème de «l'argent». Tous les formats peuvent concourir (8, 16 ou 35 mm) et la durée maximum est fixée à 6 minutes. Inscription avant le 31 décembre 1988 (droit d'inscription : 50 F) à l'association «Bande à part», C/O Pierre et Dominique Laudijois, 16, rue de Metz, 36000 Châteauroux.

▪**Jekyll and Hyde : A Journey into Fear,** la nouvelle version produite par le prolifique Harry Alan Towers et réalisée par Gerard Kikoine, conjugue l'histoire classique avec des éléments de la saga de Jack l'Eventreur; original ! Dans le rôle principal, Anthony Perkins peut une fois de plus donner libre cours à sa démesure.

ANTHONY PERKINS IS
DR JEKYLL & MR HYDE

▪ Quelques titres encore en vrac: **Commando Girls** de Charles Nizet, si les filles s'y mettent maintenant... **Head Hunters** de Ronald Ross, rien à voir avec le titre similaire annoncé par Empire... **Temptation,** un film fantastique réalisé et interprété par James Bond 3, ce n'est pas une blague, juré!... **Twice Dead** de Burt Dragin, on ne meurt que deux fois paraît-il... **Warlords** le tout nouveau Fred Olen Ray avec David Carradine et Robert Quarry, de la S-F fauchée mais sympa... **Crime Zone** tourné au Pérou par David Carradine qui vient de décider de tourner plus de films que son père et qui met les bouchées doubles... **Project : Blue Light** chez I.R.C. ; quand des génies de l'informatique se mettent à se suicider les uns après les autres... Dans le même créneau, **Computer Ghosts** se prépare chez Overview... **Inferno in Safehaven** de Brian T. Jones, aventures poste holocaust... **Sounds of Silence**, une histoire de fantômes chez T.B.J.... et on en oublie.

SAN HELVING

NOT OF THIS EARTH





Les nostalgiques verseront une larme. Roger Corman, maître à penser de toute la série B, produit le remake de son propre film datant de 1956, **Not of this Earth**. Il en confie la mise en scène à son poulain favori, Jim Wynorski (**The Lost Empire, Deathstalker, Chopping Mall...**), lequel dispose du budget princier de 250.000$. L'histoire ? Un extraterrestre avec de grosses lunettes noires sur le nez pompe l'énergie de ses victimes. C'est tout et c'est très bien ainsi. Le film est par ailleurs habité par une kyrielle d'aliens aux formes avantageuses bien mises en valeur par des bikinis ravissants. Tout ceci proclame son attachement à la série B des années 50, tant par les décors de science-fiction délibérément kitsch et la présence de l'inévitable Dick Miller (présent dans tous les films de Joe Dante). Un nom plus connu que les autres au générique : la plantureuse Tracy Lords dont on a pu admirer les performances buccales dans un grand nombre de pornos US. Ici, elle fait ses débuts soft sous la blouse blanche d'une infirmière. Voilà qui devrait la réconcilier avec les grenouilles de bénitier qui la persécutent depuis ses activités adolescentes.

MON PERE C'EST MOI

Les comédies fantastiques sont à la mode depuis **Retour vers le Futur**. Rod Daniel connaît bien le genre pour lui avoir donné l'un de ses plus mauvais fleurons, **Teen Wolf. Mon Père c'est moi** se hisse néanmoins à un niveau beaucoup plus appréciable. Cela ne vole évidemment pas très haut mais les pitreries, les situations les plus outrancièrement vaudevillesques font, de temps en temps, mouche. Au départ, une situation folle dans un désert d'Amérique du Nord. Un archéologue gravement blessé à la jambe gauche s'écroule. Il est recueilli par des Indiens qui le soignent en lui extirpant sa pensée, laquelle se glisse dans le cerveau d'un autre. Un remède sans douleur obtenu grâce à une potion miraculeuse. Revenu dans un cadre citadin, l'explorateur néglige de surveiller l'élixir. Un teenager le lui soutire, l'expérimente d'abord sur un chien et un chat ; le chat aboie et le chien miaule. Le second va en faire les frais: un docteur de bonne réputation et son fils, étudiant en médecine. Le scénariste n'y est pas allé de main morte. Imaginez les quiproquos les plus foireux et vous obtiendrez une image à peu près fiable de **Mon Père c'est Moi**. Les personnages courent dans tous les sens, s'engueulent. A ce petit jeu, Dudley Moore a déjà prouvé ses talents. Guidé par les réactions et le langage d'un adolescent, il croule sous les grimaces, les expressions ahuries, les gestes brusques. Génial à condition de pouvoir le supporter. Comme de coutume, les femmes meublent cette histoire abracadabrante d'une façon pas très édifiante. Il y a la blonde nunuche, la femme de trente ans désireuse de mieux connaître Dudley Moore... Et les scènes déduites du duo amoureux sont assez gratinées. Relativement doué dans les joutes oratoires, Rod Daniel a négligé les images qui, comme dans **Teen Wolf**, baignent dans la grisaille. Les clichés sur les lycées américains, une bande sonore rock... **Mon Père c'est Moi** se classe dans le courant actuel du cinéma américain, du sur mesure pour les 12/18 ans.

Marc TOULLEC



Like Father Like Son. *USA 1987. Réal.: Rod Daniel. Scén.: Lorne Cameron et Steven L. Bloom. Dir. Phot.: Jack N. Green. Mus.: Miles Goodman. Prod.: Brian Grazer et David Valdes/Tri-Star. Int.: Dudley Moore, Kirk Cameron, Margaret Colin, Catherine Hicks... Dur.: 1 h 40. Dist.: Columbia-Tir Star. Sortie le 15 juin 1988.*

FLIC OU ZOMBIE



Flic ou Zombie peut se vanter d'être construit sur une des idées les plus excitantes qui soient. A savoir introduire un élément fantastique, et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit de l'immortalité (ou presque) des personnages, dans une enquête policière où les coups de feu se comptent par centaines. Or, c'est connu, pour abattre des zombies avec un flingue, il faut décharger sec. C'est justement ce que font deux flics assistés de leurs collègues à l'adresse de gangsters qui tentent de s'échapper d'une bijouterie avec le magot. Le ventre déchiré par les balles, les gangsters tiennent encore debout. On apprendra par la suite qu'une organisation criminelle ressuscite pour douze heures grâce à une diabolique machine des personnes récemment décédées et les emploie pour divers hold-ups. Quand l'un des deux flics périra accidentellement asphyxié, il aura droit à ses douze heures de sursis pour se venger de sa propre mort.

Chose rare, le scénario exploite à fond les ressources de ce schéma. Les deux flics se retrouvent dans une boucherie et c'est toute la volaille qui se met à bouger. Le personnage féminin commence à devenir attachant et elle se décompose sous nos yeux. Zombifiée. Le flic ressuscité se trouve en face d'un gangster et c'est unduel où les deux homms se balancent mutuellement des pruneaux sans crever. Terriblement original la plupart du temps, **Flic ou Zombie** est avant tout la pire des comédies qu'on puisse imaginer. L'affiche française, exécrable, représentant Treat Williams le ventre criblé de balles en train de regarder une culotte féminine, donne malheureusement une image assez juste du film. L'humour bête, même pas méchant, est omniprésent, devançant d'une large tête le fantastique et le policier. Les acteurs, et notamment l'insupportable Joe Piscopo, ne disent pas deux mots sans adresser au spectateur un énorme clin d'œil complice. C'est lourd, très lourd, donc ça assome. Rarement un film est devenu aussi mauvais seulement parce qu'il a été pensé en termes de commerce. Ne pas se prendre au sérieux ne signifie pas faire de gaudriole.

Vincent GUIGNEBERT

Dead Heat. *1988. USA. Réal.: Mark Goldblatt. Scén.: Terry Black. Photo: Bob Yeoman. SPFX: Steve Johnson. Prod.: Michael Meltez, David Helpern. Int.: Treat Williams, Joe Piscopo, Vincent Price, Clare Kirkconnel... Dist.: Eurogroup. Sorti à Paris le 29 juin 1988.*

LES PREDATEURS DE LA NUIT

Titre pour l'importation : FACELESS.

On ne peut guère dire que **Les Prédateurs de la Nuit** laissera le souvenir des **Yeux sans Visage**. Prenons le film comme il se présente: une série B de luxe au scénario délirant. Des filles disparaissent, la police enquête et patine, un détective américain interroge quelques témoins... Pendant ce temps, dans une clinique située aux alentours de Paris, un couple diabolique séquestre des jolies filles dans des cellules capitonnées. Leur but: prélever la peau d'un visage parfait pour le greffer sur le faciès ravagé de la pauvre Ingrid! Bien sûr, les tentatives chirurgicales échouent et il faut faire appel à un savant nazi réfugié en Espagne. Annoncé sous l'étiquette film d'horreur gore, **Les Prédateurs de la Nuit** suit en fait la trajectoire du polar. Commanditaire richissisme, grosse enveloppe bourrée de fric, commissaire français roublard, intimidation, coups de poings... Tout y est. Y est comme la dose d'érotisme obligatoire. Un zeste de saphisme, une plus large pincée de voyeurisme... Et surtout une séquence assez crade où Ingrid, le visage toujours écorché et le bas résille avantageux, se livre aux bons soins de Gordon. Jess Franco se fait plaisir en braquant au plus près sa caméra sur la petite culotte de Caroline mais cela ne suffit pas à faire des **Prédateurs de la Nuit** un film érotique. Le côté horrible est nettement plus conséquent avec tout que cela implique en effets spéciaux gerbants. Ciseaux partant de la gorge pour sortir de la nuque dans une belle giclée de sang, tronçonneuse coupant uen tête déjà bien abimée, seringue plantée dans l'œil (gros plan à l'appui), opération chirurgicale exécutée à vif avec pour seul instrument un cutter... Les amateurs apprécieront la variété des objets utilisés. Cinéaste voué aux genres les plus populaires (y compris le porno hard), Jess Franco connaît son job et ne se fait pas trop prier pour donner au spectateur ce qu'il désire. Le scénario, feuilletonnesque à souhait, lui permet même quelques instants très réussis lorsque entre en scène l'affreux Gordon, l'œil mesquin, le front bas, le cheveux crépu tiré en arrière. Un méchant irrécupérable comme on les aime.

Marc TOULLEC



France 1988. Réal.: Jess Franco. Scén.: Fred Castle §alias René Château). Dir. Phot.: Maurice Fellous. Mus.: Romano Musumarro. SPFX: Jacques Gastineau. Prod.: René Château. Int.: Helmut Berger, Brigitte Lahaie, Chris Mitchum, Anton Diffring, Christiane Jean, Howard Vernon, Telly Savalas... Dur.: 1 h 30. Dist.: A.T.S. 3000 Sortie le 22 juin 1988.

LA JOYEUSE REVENANTE



Une jeune femme, mariée à un éminent chirurgien esthétique qui attend d'être promu à un poste important, s'étouffe en mangeant du poulet. Sa soeur, une excentrique, invoque les esprits et la ressuscite un an après sa mort. Le chirurgien a entre temps épousé Kim, l'amie d'enfance de la jeune femme qui a du mal à croire qu'elle est une revenante. De plus, elle doit trouver avant la prochaine pleine lune le grand amour sinon elle réintègrera sa tombe.
Sans aucune invention, ni aucune finesse, le réalisateur Franck Perry transpose littéralement le scénario pour un film bien inutile. La jeune femme est maladroite donc elle se cogne dans les meubles et renverse de la sauce à un banquet. Peut-on encore décemment appeler ça un gag lorsque la caméra enregistre la scène au premier degré sans autre intention que de dire: «Pff...Elle est bougrement maladroite...» Tout le film de A à Z fonctionne à ce niveau comme si on était en train de nous raconter quelque chose de vraiment pas banal, comme s'il fallait pousser des «OH !» et des «AH !» à chaque menue péripétie. Heureusement, un personnage émerge de l'ensemble, c'est Kim. Alors que le chirurgien tente de récupérer son (ex) femme désormais mondialement célèbre (les résurrections sont rares),Kim organise une conférence de presse où elle tente de faire croire, la menteuse, à une supercherie. L'actrice se nomme Sela Ward et elle a un sacré talent. Sûre d'elle jusqu'à l'arrogance, ses yeux qui ne cessent de balayer le champ des journalistes devant elle ont un pouvoir de conviction extraordinaire. Ils cherchent l'approbation dans chaque visage qu'ils croisent. Un grand numéro d'actrice noyé dans un film beaucoup trop superficiel pour être intéressant.
La Joyeuse Revenante se laisse voir enfaisant de gros efforts, s'oublie immédiatement et disparaîtra discrètement sans qu'on n'en entende plus jamais parler. C'est le triste sort des films sans ambition.

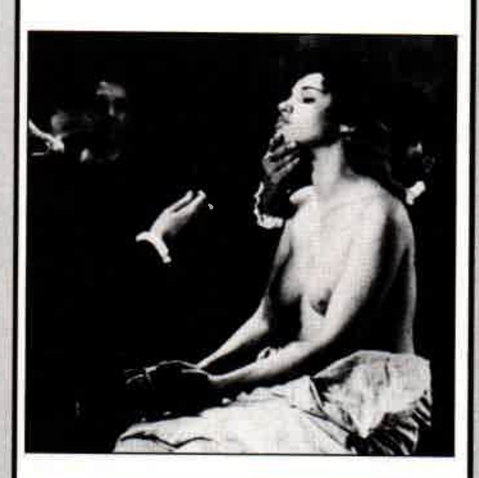
Vincent GUIGNEBERT

Hello Again. *1988. USA. Réal. :Franck Perry. Scén. : Susan Isaacs. Image. : Jan Weincke. Mus. : William Goldstein. Prod. : Franck Perry pour Touchstone Pictures. Distr. : Warner.Int. : Shelley Long, Judith Ivrey, Gabriel Byrne, Corbin Bernsen, Sela Ward...Durée : 1H37. Distr. : Warner. Sorti à Prais le 15 juin 1988.*

LA SORCIERE

Dans le genre «je me prend la tête pour l'envoyer dinguer contre les murs», **La Sorcière** fait parfois très fort. La vie c'est dur, l'amour c'est dur, garder son intégrité dans son boulot, c'est toujours dur... Et filmer, faute d'être parfois du cinéma, ce n'est pas une sinécure. Réalisateur du scandaleux **Le Diable au corps**, Marco Bellochio demeure ici d'une grande sagesse et se fie davantage au regard troublant de Béatrice Dalle pour créer l'érotisme. Parfois, cela fonctionne, souvent cela dérape... Maddalena abat un chasseur qui se masturbait derrière elle. Incarcérée, elle affirme être une sorcière née en 1630. Elle dit encore avoir cousu un bouton au pantalon de Napoléon, lequel s'est transformée en bonhomme de neige pour fondre au printemps. De l'Italie contemporaine, **La Sorcière** passe au Moyen-Age. Toutefois, les cassures sont évitées, sans pour autant empêcher le film de sombrer dans un linéaire trop rigide pour une histoire qui aurait mérité une certaine folie, une mise en scène autrement moins stricte, moins intellectuelle. Il ne s'agit de rejeter un cinéma qui pense mais la réflexion peut très bien s'inscrire dans un contexte plus attrayant. Dommage que des passages entier de **La Sorcière** évoque le théâtre d'avant-garde généreusement commenté au festival d'Avignon : des comédiens se contorsionnent sur les planches au son de violons stridents. Indigeste. Heureusement, des images d'une beauté fulgurante sauvent la mise : la procession amenant Maddalena au bûcher, sa fausse noyade, le supplice qui consiste à la maintenir au dessus du sol attachée par un pied seulement... Et surtout deux scènes «à effets» : celle où Béatrice Dalle pivote sur elle-même, celle où elle plonge pour disparaître sous les flots. Ces quelques instants apportent cette aura de magie qui lui fait si cruellement défaut. C'est sans doute la volonté du cinéaste d'éviter le baroque et le fantastique mais un si beau sujet, une si belle histoire demande moins de sévérité, davantage de couleurs.

Marc TOULLEC



Italie/France 1987. Réal.: Marco Bellochio. Scén.: Marco Bellochio et Francesca Pirani. Dir. Phot.: Giuseppe Lanci. Mus.: Carlo Crivelli. Prod.: Gruppo Bema/ Reteitalia/Cinemax/TF1/Sofima Int.: Béatrice Dalle, Daniel Ezralow, Corinne Touzet, Jacques Weber... Durée.: 1h40. Dist.: Bac Films. Sortie le 22 juin 1988.

PANICS



Panics commence par une scène tout ce qu'il y a de plus clair. Quelque chose se prépare dans la grande bâtisse isolée qui héberge une communauté de jeunes totalementsoumis à leur maître (Richard Lynch). Lors d'une cérémonie, ce dernier asperge chaque membre d'un liquide. Une petite fille résiste. La bâtisse enflammée explose. La petite fille est sauvée. Tout naturellement, on en déduit que la communauté vient de se livrer à un suicide collectif par immolation. Le liquide était de l'essence. La petite fille n'avait pas été aspergée et c'est pour cette raison qu'elle a survécu. **Panics** prend le spectateur pour un crétin et il accumulera toutes les saloperies possibles pour ne pas se montrer plus intelligent que le public qu'il vise. Le scénario embraye sur un psycho-killer onirique. La petite fille est restée dix ans dans le coma. Aujourd'hui jeune femme, elle suit un traitement thérapeutique de groupe dans un hopital. Richard Lynch, le grand gourou, ne tarde pas à apparaitre pour la récupérer et, devant son refus, tue un à un tous les membres du groupe. Bien que l'équipe du film s'en défende, tout cela ressemble à **Freddy 3**, ce qui n'est pas forcément mal. En fait **Panics** est beaucoup plus malhonnête que ça. Pour relancer l'action avant le final, on a droit à une scène géniale. Le psychologue, viré par son patron, l'écrase contre un mur avec une voiture en s'y reprenant à plusieurs reprises. **Panics** serait-il en train de décoller ? Pas du tout, le psychologue a rêvé cette scène et **Panics** reprend son cours normal jusqu'au final inimaginable où on apprend que les apparitions de Richard Lynch n'étaient que des allucinations produites par une drogue du patron de l'hopital, coupable des meurtres commis auparavant. Autrement dit, pourquoi nous avoir fait gober cette mauvaise histoire de revenant pour la remplacer in extremis, dans le seul but de créer une surprise, par un psycho-killer de plus ? **Panics** se contrefout de toute continuité. Il camoufle la nullité du scénario sous un fantastique de pacotille. Il se ménage des scènes-chocs sans tenir compte de la logique. **Panics** est vraiment le maître-étalon du film malhonnête.

Vincent GUIGNEBERT

Bad Dreams *USA. 1987. Réal. : Andrew Fleming Scén. : Andrew Fleming et Steven E. De Souza d'aorès une histoire originale (vraiment?) de Andrew Fleming, Michael Dick, Yuri Zeltser et P.J. Pettiette Dir. Phot. : Alexander Gruszynski Mus.: Jay Ferguson SPFX : Michele Burke Prod. : Gale Anne Hurd/Fox Int.: Jennifer Rubin, Bruce Abbott, Richard Lynch, Dean Cameron, Harris Yulin, Susan Barner...Dur. 1H30 Distr. : 20 th century Fox. Sortie le 6 juillet 1988.*

ABONNEMENT

N'attendez pas de telles extrémités pour nous faire parvenir au plus vite votre abonnement. Pour ceux qui viennent d'arriver, je rappelle les faits: il vous suffit de nous envoyer une somme de 100 F. par chèque ou mandat-lettre, à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris, ce qui vous abonne pour une année complète et vous évite de rater un numéro. N'attendez pas plus, faites-le dès aujourd'hui.

Pour l'étranger, pas de chèque: mandat-international uniquement. Tarif par voie de surface: 100F. Par avion: 200F.

Gratuit pour tout nouvel abonné

AFFICHES

(120x160)

Maniac Cop, Superman IV, Running Man, Princess Bride, Les Maîtres de l'Univers, Elmer, La Maison du Cauchemar.

AFFICHETTES

(40x60)

Maniac Cop, X-Tro, Scanners, Princess Bride, Creature, Hidden, Biggles, Over the Top, Karate Tiger, Prince des Ténèbres, Le Marin des Mers de Chine, Traquée, Running Man, Superman IV, Les Enfants de Salem, Le Retour des Morts-Vivants II.



AVIS CHIFFRES

0: Nul. 1: Très mauvais. 2: Mauvais. 3: Moyen. 4: Bon. 5. Très Bon. 6: Chef-d'oeuvre.
B.A.: Bernard Achour. V.G.: Vincent Guignebert. J.M.L.: Jean-Michel Longo. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec. M.V.: Michel Voletti.

	B.A.	V.G.	J.M.L.	J.P.P	M.T.	M.V.
Bad Taste	1	4		5	5	
Le Beau-Père	5	4	3	4	5	5
Critters 2		2		3	3	1
Flic ou Zombie	2	2	4	4	4	2
The Gate/La Fissure	1	1	1	2	3	
La Joyeuse Revenante		1			1	
Maniac Cop	2	2	4	3	6	4
Panics	3	0	3	2	1	0
Poltergeist 3	2	0	3		1	2
Les Prédateurs de la Nuit					3	
Prison	3			5	4	3
La Sorcière	0				2	
Vendredi 13 n°7	1	1		1	1	1

BOX OFFICE

Les entrées en salles chutent de manière catastrophique. Moins seize pour cent depuis le début de l'année. Et ce sont surtout les films français qui trinquent. La tentavive (sympa) de fantastique hexagonal **La Septième Dimension** ramasse à peine 1700 spectateurs-dans un circuit ilest vrai modeste de 5 salles. Les préjugés agissent sèchement. **Le Retour des Morts Vivants 2** défalquent 61 000 zombies, honorables. Moins honorable le score de **Prince des Ténèbres :** 44 000 spectateurs intelligents. Trop peu. Trop peu aussi pour l'**Emprise des Ténèbres** : autour de 30 000 adeptes du vaudou. Exsangue. **Elmer le Remue-Méninges** siphonne seulement 28 000 encéphales dans la capitale. Ne regrettons rien pour **Cherry 2000**. 19 000 amoureux de la cybernétique rose, c'est ce que la Fox devait miser vu le peu d'enthousiasme de la promotion. 9 000 gugusses ont passé le seuil de La **Maison du Cauchemar**. Vu le prix du loyer et la médiocrité du service, elle ne le méritait plus. Par contre, les quelques 24 000 invités au second mariage du **Beau-Père** n'ont pas rempli les places disponibles, tout juste 16 000 détenus en trois semaines pour la **Prison**. Le fantastique carcéral n'a pas convaincu. Dommage. A peine 4 000 téméraires sont venus rire aux pitreries de **La Joyeuse Revenante** en première et dernière semaine. **Mon Père C'est Moi** s'en tire beaucoupmieux, 46 000 frissons comblés. Pour son premier jour d'exploitation, Les **Prédateurs de la Nuit** décolle 2 800 peaux du visage. Passable mais à la rigueur. **Maniac Cop** lui interroge 3 000 témoins génants dans un circuit moins important.



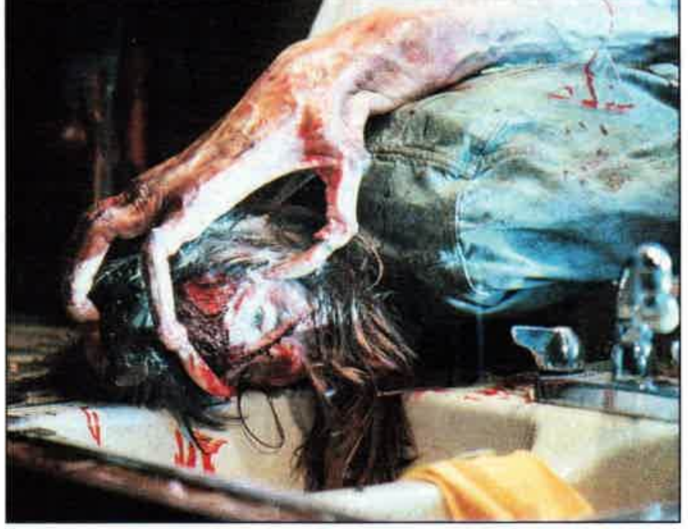
PUMPKINHEAD

LE DEMON D'HALLOWEEN

Un monstre de plus ? Non. La créature du Démon d'Halloween **ne vient pas d'une autre planète, ni des des rejets d'une centrale atomique. Le démon d'Halloween naît d'une vilaine rancoeur. Son manipulateur : Stan Winston, oscarisé pour** Aliens.

Le fait est unique dans l'histoire du cinéma : les spécialistes des effets spéciaux passent à la mise en scène. Chris Walas (**Gremlins**) réalise **La Mouche 2**, les frères Chiodo (**Critters**) **Killer Clowns from Outer Space, John Buechler** (beaucoup de films Empire dont **Ré-Animator** et From Beyond) **Vendredi 13 n°7**...Et Stan Winston, l'un des plus talentueux dans son domaine, concocte un **Démon d'Halloween** dont il assure la fonction de «director». Conscient des limites des effets spéciaux, de la necessité d'un scénario de béton, d'une esthétique tangible, Winston se porte garant d'une histoire simple mais réelle, une histoire morale dégagée des obligations du «monster movie» traditionnel. Le monstre, ce n'est pas une bête immonde née des effluves dun dépotoir radio-actif, le monstre est né du ressentiment et de la haine...





Tête de citrouille

L'Amérique secrète, l'Amérique des ploucs et des superstitions. Tout gosse, Ed Harley a vu le monstre, ou plutôt sa silhouette broyant les vertèbres à un pauvre bougre. Les années passent, une trentaine d'années. Ed Harley habite toujours la région, en compagnie de son fils. Un bonheur un peu rugueux.Une demi douzaine de citadins déboule dans ce patelin reculé, voitures pimpantes, motos vrombissantes, belles gueules carrées de «yuppies» et jeans. Billy Harley ne leur survit pas. Par accident, une moto le renverse. Peur panique chez les vacanciers. Ils s'enfuient mais l'un d'entre eux demeure près du corpset attend Ed. Ed refuse le sort, consulte Hessie la sorcière, laquelle lui prodigue rien de plus que la résurrection d'un monstre pour canaliser ses pulsions. L'enfant meurt, le monstre prend forme. Il n'a qu'un but : assouvir, concrétiser le désir de vengeance larvé à l'intérieur de Ed. Les citadins y passent les uns après les autres, goûtant ainsi aux charmes d'une créature née dans un champ de citrouilles et dont la morphologie a quelque chose de végétal.

Un beau monstre.

Les mauvaises langues diront que le Pumpkinhead rappelle un tantinet Alien et quelques uns de ses collègues. Les monstres sont tous parents. Celui du **Démon d'Halloween** ne possède pas une particularité physique qui le distingue vraiment des Predator et autres. Son atout principal : il est parfait. Parfait parce que filmé par un bonhomme qui sait exactement commenttirer parti d'une combinaison de caoutchouc. Stan Winston, pour avoir bossé sur l'**Invasion vient de Mars**, **Aliens** et **Predator** connait les défauts d'une cuirrasse aussi blindée soit-elle. Un éclairage trop accentué, un mouvement de caméra malheureux, un geste trop brusque de la part du type dans la peau de la créature et des mois d'efforts s'annulent. Spécialiste des effets spéciaux, metteur en scène désormais, Stan Winston n'étale nullement les performances de son équipe dès le départ. Un monstre parfait ne circule pas devant la caméra comme un figurant; il apparaît discrètement, d'abord de loin, puis par fragments. On commence par une ombre furtive pour accentuer le trait sur quelques plans des pieds fourchus, d'un corps pourri qui se reforme...Inutile de crâner; l'apparition complète de la bête n'en sera que plus efficace. Pourtant le Pumpkinhead n'a rien à cacher, aucun défaut à dissimuler. Il bouge, se déplace d'une manière réaliste. Détaillé des pieds au sommet de son crâne, il est l'exemple d'une cohorte d'effets spéciaux ordonnés et manipulés par des types très, très doués.

Rouge et bleu.

Le Démon D'Halloween soigne son look. Jamais, la nuit n'a été aussi bleutée dans un film fantastique, un bleu complètement improbable, purement cinématographique mais tellement adapté au contexte. Visiblement, Stan Winston a tenu à mettre en scène un film qui soit beau, qui évite les images standardisées post-télévision. Ses atouts visuels : une photographie portée sur deux teintes, le bleu évidemment, et aussi un rouge légèrement embué, cerné par les ténèbres, un rouge surtout voué à la mise en valeur des visages sortant de l'ombre.Le réalisateur a également peaufiné, au point de passer pour un esthète maniaque, deux décors : le repaire de la sorcière et son potager croulant de citrouilles énormes. L apremière retrouve l'athmosphère des lieux magiques de contes de fées. Vieux grimoire, chaudron, hibou, éclairage ocres, apparence de la maitresse de céan (yeux blancs, peau parcheminée)...**Le Démon d'Halloween** évoque Cendrillon et Blanche Neige durant ces quelques minutes. Quant au jardin envahi par les fameux légumes, il a ce design gothique qui n'appartient qu'aux classiques du genre. Un côté artificiel, vraiment décor, renforce cette impression.

Un essai réussi

L'expérience acquise par Stan Wintson sur le tournage d'une vingtaine de films est l'évidence même. **Le Démon d'Halloween** n'a rien de la «première œuvre» maladroite et indécise. De même, Stan Wintson échappe au manichéisme de rigueur dans la plupart des films fantastiques. Les bons, le méchant monstre. Ici, le bon peut être vraiment très méchant et le méchant monstre doit tout son potentiel, son intelligence au prétendu bon. Dans le même ordre d'idée, les teenagers ne sont pas aussi négatifs que le veulent les clichés habituels. L'un d'eux tue par accident, prend peur, menace même ses camarades, prend la fuite. Quand le monstre l'élimine, on sait très bien qu'il s'agit plus d'un meurtre qu'une juste vengeance.

Marc TOULLEC

Vengeance : The Demon/Pumpkinhead *USA 1987. Réal. : Stan Winston. Scén. : Mark Patrick Carducci, Gary Gerani, Stan Winston et Richard C. Weiman. Dir. Photo : Bojan Bazelli. Musique : Richard Stone. SPFX : Alec Gillis, Richard Landon, Shane Patrick Maham, John Rosengrant, Tom Woodruff JR, Shannon Shea, Steve Patino, Howard Berger... Prod. : Dino de Laurentiis, Howard Smith, Richard C. Weinman et Billy Blake. Int. : Lance Henriksen, Jeff East, John Diaquino, Kimberly Ross, Joel Hoffman, Cynthia Bain, Kerry Remsen... Durée : 1h26. Dist. : Metropolitan Filmexport.*

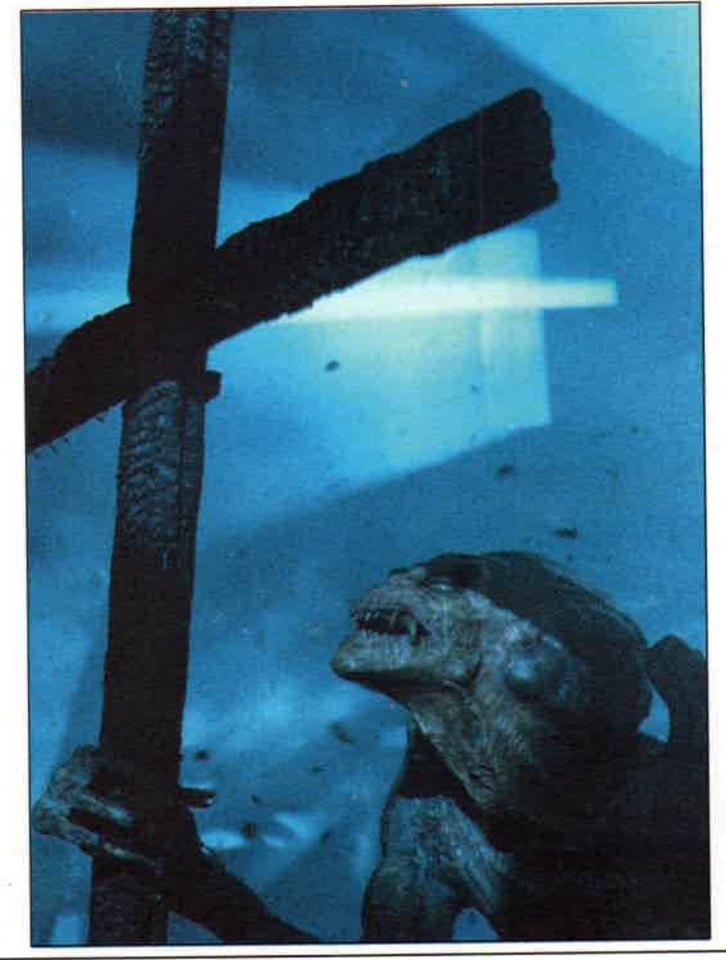


LE DEMON INTERIEUR

Le titre qui tue

Ce n'est pas tous les jours qu'un film se retrouve victime de son propre titre. A première vue, le mot «pumpkinhead» n'a rien de bien méchant, sinon qu'il se traduit par «tête de citrouille» et qu'il a simplement failli ruiner la carrière américaine de la première réalisation de Stan Winston.

Chez Dino De Laurentiis Entertainment Group (D.E.G. pour les intimes du maestro), on est à la fois très généreux et très superficiel. Généreux, parce qu'on n'a pas hésité à confier trois millions et demi de dollars à un débutant, superficiel, parce qu'on a cru jusqu'au bout que le monstre du film aurait, comme le laissait supposer son titre, une tête de citrouille. Sans chercher à voir plus loin que le bout de leur nez, les responsables du marketing de D.E.G. se sont donc lancés tête la première dans une vaste campagne publicitaire à base de potirons hypertrophiés: affiches géantes où un légume au regard menaçant bouche l'horizon (voir **Mad Movies** n° 49), tambours et trompettes pour annoncer la sortie pendant les fêtes d'Halloween... Or le film n'a rien, mais alors strictement rien à voir avec le mardi-gras américain; on a beau fouiller l'écran au microscope, pas le moindre bout de lampion, pas la moindre bande de gosses déguisés venant quémander des



bonbons, pas l'ombre d'un Michael Myers en goguette, zéro, nothing, nichts, nada, niente, niets (c'est du hollandais). Les citrouilles en question, c'est tout juste si on les aperçoit au sommet du monticule où le monstre est enterré. Stan Winston a dû se battre à coups de griffes pour conjurer l'image que donnait son film; le sortir en novembre revenait à le noyer sous la vague de psycho-killers pour adolescents nourris au lait de **Vendredi 13** qui déferle habituellement à cette époque, alors quen réalité il na aucun point commun avec eux. Lors des projections-tests, le public a formidablement réagi, sauf sur un point bien précis: le titre. «Le film est génial, mais il ne correspond pas à l'idée que je m'en étais faite d'après les affiches», voilà en gros ce qu'on pouvait lire sur les comptes-rendus recueillis après chaque séance. Le malentendu risquant de semer une confusion fatale, les cadres de D.E.G. ont finalement décidé de réviser leur politique de lancement: **Pumpkinhead** a été rebaptisé **Vengeance-The Demon**, et sa sortie a tellement été différée qu'elle n'a pas encore eu lieu au moment où j'écris ces lignes, à savoir le jeudi vingt-trois juin à quinze heures treize. Quant au distributeur français, il n'a semble-t-il pas suivi l'affaire puisque le film nous parviendra sous le titre **Le Démon d'Halloween**. C'est Stan Winston qui va être content...

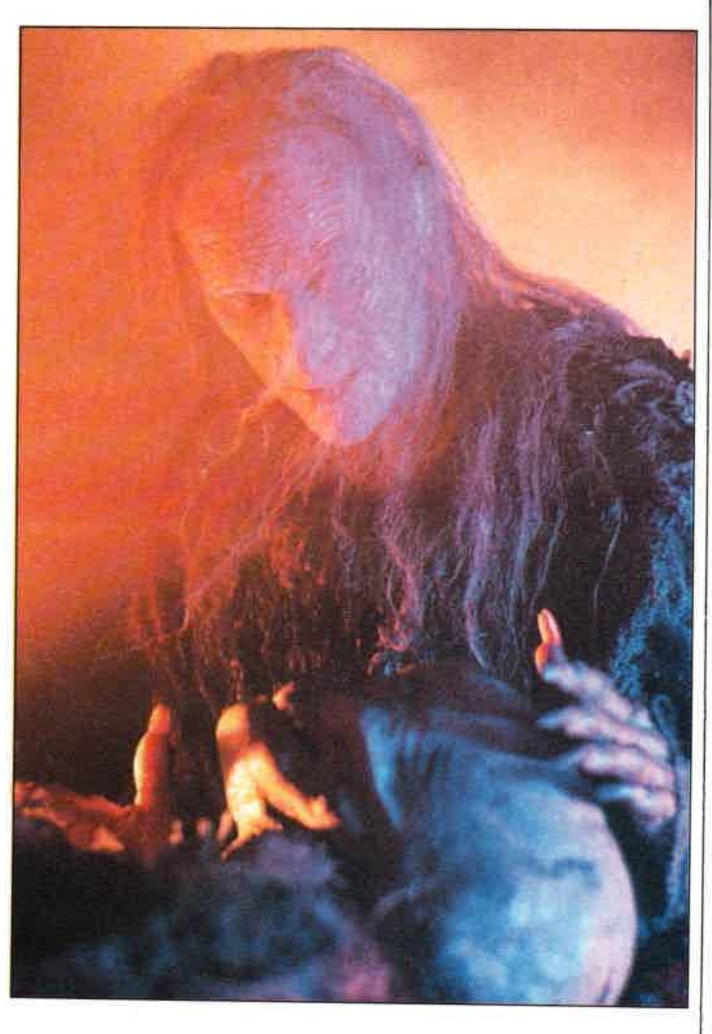
Le démon majuscule

Si trouille il y a, c'est au scénario qu'elle doit d'exister, un scénario tiré, fait assez rare pour être souligné, d'un poème écrit par Ed Justin. Ce poème se référant à une foule de légendes propres à la culture américaine, tout a été mis en œuvre pour conférer à l'histoire une dimension proche du mythe. Et Stan Winston a adopté le meilleur moyen selon lui de parvenir à ce résultat : miser au maximum sur l'ambiance en n'hésitant pas à recourir au procédé de la «nuit américaine» (qui permet, grâce à des filtres spéciaux, de filmer les scènes nocturnes en plein jour) pour renforcer l'intensité des couleurs, et surtout donner au monstre une apparence inédite ainsi qu'une personnalité hors du commun. C'est vrai: Pumpkinhead (ce n'est plus le titre du film, mais le nom de la créature), n'a rien de ces mécaniques stupides et bornées à la Jason. S'il massacre, s'il éventre, s'il décapite, il le fait pour une raison bien précise. Issu de la douleur d'un père blessé dans sa chair par la mort de son fils, il représente le désir de vengeance enfoui dans chaque être humain (du moins d'après le cliché qui circule à ce sujet), il reflète ce que l'esprit peut concevoir de plus cruel, de plus sadique, de plus blasphématoire. Il ne se contente pas de tuer: il s'arrange pour exhiber le cadavre de ses victimes à ceux qui les aimaient. Il n'apparaît pas par surprise: il se laisse admirer, accompagne de quelques caresses préliminaires le coup fatal. Un tel raffinement dans le plaisir du meurtre, une telle mise en scène dans le cérémonial assassin, un tel narcissisme dans l'exécution de l'acte ne courent effectivement pas les écrans.

Bien sûr, il y a la technique, y compris celle de Stan Winston - réalisateur refusant de montrer le démon à ses acteurs jusqu'au jour de la prise; une technique qui n'a plus à faire ses preuves. Véritable bijou de précison, Pumpkinhead doit beaucoup à son costume en mousse de caoutchouc et à Tom Woodruff qui passa la majeure partie du tournage engoncé dans cette armure de plastique rembourré; le fonctionnement de la tête a nécessité la pose de dix-neuf mini-ordinateurs radiocommandés, et il a fallu construire pas moins de quatre paires de jambes et de bras pour parvenir à un résultat satisfaisant.

Mais l'essentiel du film est ailleurs, dans la volonté de Stan Winston de fustiger le côté négatif de la vengeance individuelle si souvent glorifiée au cinéma. Sous ses dehors horrifiques, **Le Démon d'Halloween** est une fable morale qui retourne la violence contre celui qui l'emploie. Voilà, pour une fois, du fantastique dont l'efficacité immédiate n'est pas la seule ambition.

Loïc DAUDET



POLTERGEIST III

Miroir, mon beau miroir, dis-moi qui est la plus belle... Ne comptez pas sur Gary Sherman pour vous donner la réponse que vous attendez : dans son film, les reflets ont vraiment des têtes d'enterrement...

Une vitre noyée d'eau. Puis le geste régulier d'un laveur de carreaux qui l'essuie consciencieusement, dévoilant une chambre d'enfant. Assise sur le lit, une petite fille. Le laveur de carreaux lui sourit. La petite fille lui sourit. Le laveur de carreaux lui fait un signe de la main. La petite fille lui fait un geste de la main à son tour. Lentement, le laveur de carreaux, perché sur sa plate-forme, descend le long de l'immeuble, et disparaît du champ de vision de la petite fille. Celle-ci reste immobile un instant, le regard perdu sur la vue panoramique de la grande ville. Brusquement, comme mue par une force invisible, elle se lève du lit et s'approche de la fenêtre. Machinalement, elle pose la main sur la vitre et jette un coup d'œil en bas. A l'étage inférieur, la plate-forme du laveur de carreaux s'est arrêtée. Rien d'anormal. L'homme lève la tête. Le regard de la petite fille se fige. Le visage de l'individu a changé: c'est maintenant celui d'un vieillard grimaçant. La petite fille recule en sursaut...

Mais cette vision d'horreur, ce n'est pas la dernière à laquelle va avoir droit l'adorable Carole Ann. Ni la première, d'ailleurs, puisque Carole Ann a déjà eu le même genre de problème dans **Poltergeist I** et **2**. Dans cette troisième mouture, elle fait partager ses ennuis à sa tante Patricia, son mari Bruce, et Donna leur adolescente de fille, chez qui elle est venue passer quelque temps, justement pour se changer les idées et oublier tous les cauchemars un peu trop réalistes qu'elle faits tout éveillée. Une famille d'adoption, en quelque sorte, mais à laquelle, peut-être, l'enfant ne se sent pas totalement intégrée...



Heather O'Rourke

Toujours est-il que les événements étranges commencent à dépasser le cadre de l'imagination de Carole Ann : dans le building où elle se trouve, un jour, tandis qu'elle prend l'ascenseur en compagnie de ses proches pour aller à l'école, sur son passage, étage après étage, les miroirs du hall se fendillent. Dans la voiture, la vitre reflète toujours le même faciès menaçant, qui semble poursuivre la petite fille où qu'elle aille. Et la nuit qui va suivre paraîtra particulièrement longue à cette gamine au visage d'ange et à ceux qui l'ont prise en charge...

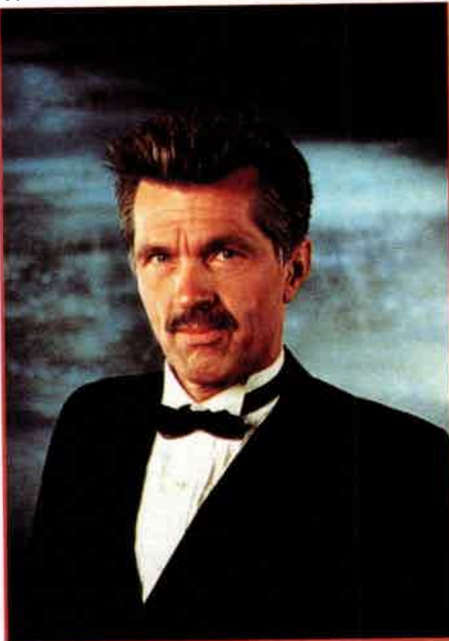
Aux commandes de **Poltergeist III**, on trouve quelqu'un qui a certes fait ses preuves dans le domaine du film-qui-remue-un-maximum, mais qui n'a à ce jour pas encore été vraiment promu superstar de la réalisation, même si ça ne saurait tarder. Aussi est-il intéressant en quelques mots de lever le voile sur Gary Sherman : il est né à Chicago (où ia été tourné **Poltergeist III**) en 1945. Diplômé en 1967 de l'Illinois Institute of Technology après des études de dessin et de photographie, il démarre dans la vie professionnelle en **donnant** des cours dans ce même établissement sur l'animation et les trucages optiques (on verra plus loin que, paradoxalement, ça ne lui servirapas à grand chose sur **Poltergeist III** d'en connaître un rayon sur les effets optiques). Après quoi, il fait des pubs, puis un documentaire d'une heure sur un chanteur de rock, suivi d'un deuxième qui obtient l'Emmy Award. En 1969, Sherman s'installe à Londres, continue à tourner des pubs. En 1972, il co-écrit et réalise son premier long métrage, **Death Line (le Métro de la Mort)**, un film d'horreur à l'ambiance glauque situé dans le métro (l'anti-**Subway**, en quelque sorte). Débuts sans suite immédiate... Sherman retourne aux Etats-Unis en 1975, rédige des scripts pour la télévision, et collabore à celui de **Phobia** de John Huston. En 1981, sa carrière de cinéaste démarre pour de bon, avec **Réincarnations**. Un an plus tard, c'est **Descente aux Enfers**, un polar. Gros succès. Il enchaîne en 1986 avec **Mort ou Vif**, interprété par Rutger Hauer. Et voilà...

Nous voici donc en 1987. Dans un des bureaux de la **MGM**, quelques exécutifs de la firme se creusent les méninges pour savoir à quel réalisateur ils vont bien pouvoir refiler la direction de **Poltergeist III**. Soudain, le visage de l'un d'eux s'illumine : Russel Mulcahy, pardi! Les autres protestent violemment : non, enfin, pas ce metteur en esbrouffe qui vient de se faire virer à coups de pied au cul (et ça doit faire

Zelda Rubinstein



Tom Skerritt



Nancy Allen







LA TRAVERSEE DES APPARENCES



Poltergeist III se présente de façon évidente comme un jeu de miroirs : dans le film de Gary Sherman, toutes les surfaces réfléchissantes sont susceptibles de déformer la réalité, d'en offrir un double malfaisant et trompeur. Derrière tout ça, un fantôme, un spectre qui erre comme une âme en peine, et qui compte sur une petite fille encore pleine d'innocence - ce qu'il y a de plus précieux en l'être humain, nous murmure Sherman par la bouche de Tangina, la voyante extra-lucide-pour l'aider à retraverser le miroir ; en sens inverse. Carole Ann ne pourra rien pour lui, mais quelqu'un, qui se sacrifiera pour les autres, fera le choix de lui tenir compagnie de l'autre côté.

Dans **Poltergeist III**, un médecin, persuadé que les forces surnaturelles ne sont qu'une projection de l'imagination de Carole Ann et de ses émotions, est mis en échec par la suite des événements, et pourtant l'orientation du scénario nous donne à penser que la morale de l'histoire, c'est que tout ce dont avait besoin la petite fille, c'était de se sentir intégrée, de ne pas avoir le sentiment que sa famille provisoire ne l'aimait pas. Dès que cette dernière la tient dans ses bras avec force câlins, tout rentre dans l'ordre. Alors, que penser? On dirait que la caméra de Sherman a impressionné des images aussi déformées que les images perçues par les personnages du film. Qu'il a noyé un propos dans un visuel rapidement dénué de sens. Comme si, parti pour faire un film, un vrai, il n'avait réalisé qu'un film-simulacre, un film-trompe-l'œil. Un film-miroir, qui réfléchit d'une façon gratuite sa propre image à l'infini. Et on se prend à préférer dans **Poltergeist III**, à la seconde partie tape-à-l'œil, le premier tiers plus réaliste, avec les premières touches de bizarre qui apparaissent petit à petit.

Et curieusement, dans **Poltergeist III**, ce qui suscite l'émotion la plus forte, la plus étrange, c'est quelque chose à mi-chemin entre la réalité et le film : c'est de voir Heather O'Rourke, la petite comédienne qui interprète Carole Ann, de la voir si vivante, si charmante à l'image, en sachant qu'elle est morte.

En sachant que la fillette que nous voyons sur l'écran n'est qu'un reflet, et que désormais, et tragiquement, ce n'est plus le reflet de personne.

Jean-Michel LONGO

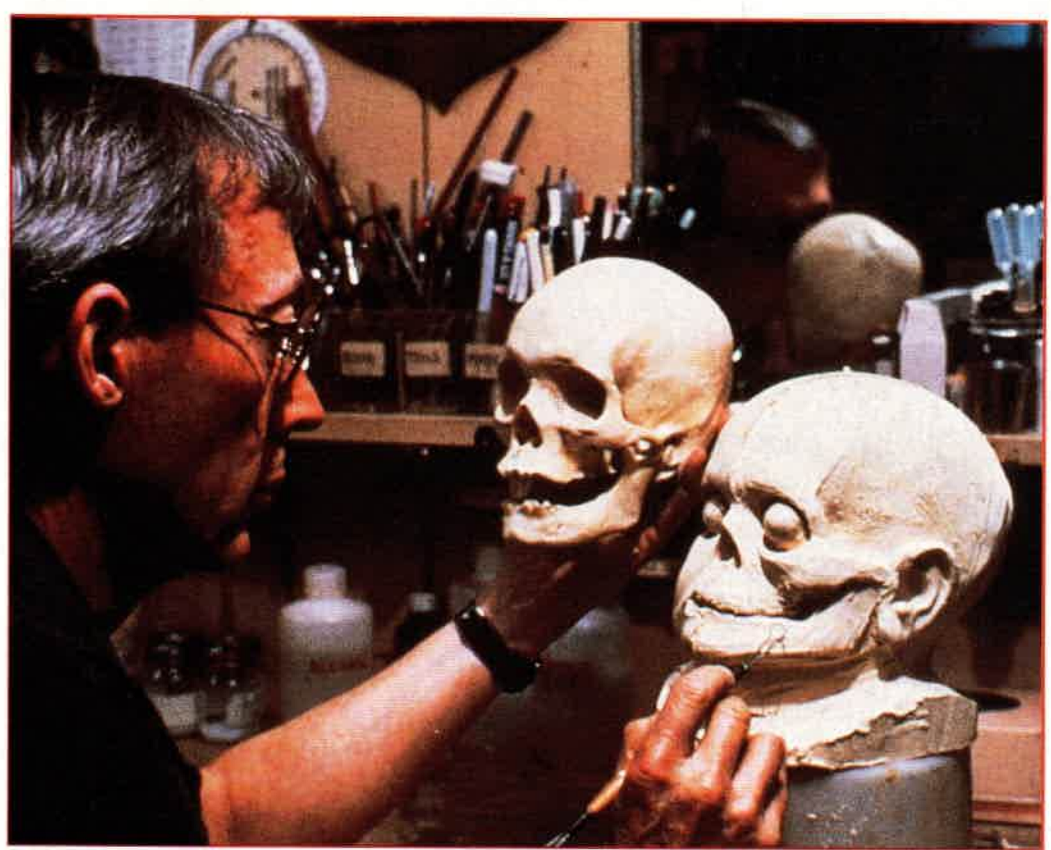
mal...) par Sylvester Stallone!... Bon, bon, cherchons quelqu'un d'autre : tiens, pourquoi pas Gary? ... Les autres exécutifs, les yeux ronds : Gary qui? Gary Cooper? Romain Gary? Garibaldi?... Mais non, voyons, Gary Sherman... Hop, hop, et c'est ainsi que ce cher Sherman se retrouve scénariste, producteur exécutif du film. Il fait appel, pour l'aider dans la rédaction du script, à son vieux pote Brian Taggert (déjà co-scénariste de **Mort ou Vif**). Et en avril 1987, le tournage démarre. Et les catastrophes aussi...

Il est de bon ton pour la promotion d'un film fantastique de mettre l'accent sur tous les petits ennuis survenus pendant la fabrication, en les parant d'un caractère mystérieux et inexplicable. Pendant les prises de vues de **Poltergeist III**, il semblerait que les forces du mal se soient plus déchaînées derrière la caméra que devant. Jugez plutôt : la petite fille qui interprétait Carole Ann, Heather O'Rourke, est morte peu après sa prestation; Zelda Rubinstein, qui joue une voyante, a dû quitter le film de façon précipitée, suite à un décès dans sa famille. Quant à Gary Sherman lui-même, il a eu de la chance : il s'est seulement cassé un pied... Bref, l'hécatombe (et je ne vous dis pas tout : par exemple, que Nancy Allen, qui est tante Patricia dans **Poltergeist III** a pris impromptûment quelques 15 kilos pendant le tournage).

C'est dans cette macabre atmosphère («qui n'a pas empêché», assure Gary Sherman, «les survivants de l'équipe de rester soudés») qu'ont œuvré les responsables des effets spéciaux, pour les scènes très visuelles qui occupent une (trop) grosse partie du film. Côté maquillages, John Caglione et Doug Drexler se sont donnés à fond, soutenus moralement par le Maître Dick Smith, crédité comme conseiller. Pour le reste, Gary Sherman, a pris le parti de n'utiliser aucun trucage optique (blue screen, matte, et compagnie) et donc de tout réaliser en direct devant la caméra. Ainsi, tous les plans, assez complexes à vrai dire, mettant en jeu miroirs et reflets (sachant que ce qu'on y voit n'a rien à voir avec ce qu'on aurait dû y voir), ont été faits entièrement à la prise de vue, en utilisant des doublures des acteurs et des artifices optiques. En faisant le choix de n'utiliser que ce type de trucages, bien moins onéreux, Gary Sherman (qui les a supervisés) a voulu prouver qu'on pouvait faire un film spectaculaire pour pas trop cher, en l'occurence 9 millions de dollars pour **Poltergeist III**. Pas trop de fric, un casting solide avec Nancy Allen et Tom Skerritt. Hollywood, désormais royaume d'une nouvelle série B?...

Jean-Michel LONGO

Poltergeist III. *U.S.A. 1987. Réal. Gary Sherman. Scén. : Gary Sherman et Brian Taggert. Dir. Phot. : Alex Nepomniaschy. Dick Smith. Int. Tom Skerry, Nancy Allen, Heather O'Rourke, Zleda Rubinstein, Lara Flynn Boyle, Kip Wentz... Dur. : 1 h 38. Dist. U.I.P. Sortie prévue le 10 août 1988.*



Dick Smith sur des sculptures pour POLTERGEIST III.

LES PASSAGERS DE L'ANGOISSE

La science-fiction est toujours un joli prétexte pour montrer à quel point l'homme peut être veule, raciste et bêtement revanchard. Les Passagers de l'Angoisse **fonctionne sur ce principe. Expédiez une demi-douzaine d'extra-terrestres dans un bled paumé et vous n'aurez pas obligatoirement un remake de** Rencontre du Troisième Type...

A quelques détails près, **Les Passagers de l'Angoisse** ne serait pas un film de science-fiction. A conditions bien sûr que ses extra-terrestres ne soient pas des extra-terrestres, mais simplement des gens pas comme les autres, des gens d'une autre couleur... Le genre n'est donc qu'un prétexte et rejoint les fables anti-racistes chères au cinéma américain. Ironie du sort, c'est la firme New Line qui le produit, New Line un tantinet portée sur les aliens méchants (ceux des **Critters** et de **Hidden**) et soudain touchée par la béatitude post-**E.T.**

Légitime défense

Traditionnel. Une ferme isolée en Caroline du Nord habitée par une grand-mère, Grace Clark, et sa petite-fille, Dierdre, une nuit d'orage. Les extra-terrestres choisissent cet instant pour faire leur apparition, pour s'imposer dans la ferme. Les deux femmes sont terrifiées. La situation tourne mal : la police croit Grace Clark et Dierdre séquestrées par les aliens. Un flic tente de pénétrer dans la maison mais Warrior, l'un des visiteurs, le tue. Un cas de légitime défense. McNann, le shériff, rapplique et rétablit l'ordre. La tension baisse et, enfin, les deux femmes communiquent avec les extra-terrestres. Ils sont cinq : Sir, un géant à l'allure altière, Jester, une petite créature à l'aspect quelque peu simiesque, Warrior dont le crâne ressemble



à une carapace de tatou, Prince désormais orphelin suite à la mort de Queen, sa mère abattue par un terrien quelques heures plus tôt. L'homme aura été aussitôt éliminé par Warrior... La situation semble donc dans une impasse. Malgré les efforts de McNann, les menaces de représailles pèsent de plus en plus lourdement, surtout que le shériff ne contrôle que difficilement ses troupes. Le frère de la première victime attise encore les chardons. A l'opposé, Grace et Dierde prennent parti pour les extra-terrestres. Ceux-ci racontent leur histoire, leur départ précipité de leur planète vidée de ses habitants par un tueur redoutable. Tout empire lorsque apparaît Helen Anderson, envoyée par le Département de la Défense. Elle proclame haut et fort que les aliens doivent être détruits, que Mc Nann, victime d'un lavage de cerveau, est désormais des leurs. Des coups de feu partent. Sir succombe, puis Warrior après avoir éliminé son meurtrier...

De bonnes intentions

«Il s'agit d'un script à multiples facettes. Les rebondissements de l'histoire se mêlent à des peurs et des émotions fondamentales que nous avons tous expérimentées dans la vie courante» explique Scott Resenfelt, producteur, tandis que son confrère rajoute : «Nous espérons que le public s'assiéra, puis pensera «ce sont de vrais personnes». Ce qu'il leur arrive pourrait très certainement m'arriver à moi aussi». **Les Passagers de l'Angoisse** abat dès son générique la carte de l'identification : le spectateur doit se retrouver dans le film, sentir qu'il est concerné lui aussi. «Il est important de construire une histoire logique et réaliste». Tex





Fuller, en matière de réalisme, sait exactement de quoi il parle : avant de venir à la mise en scène de long métrage de fiction, il était un spécialiste du documentaire, documentaires industriels, films visant à promouvoir les entreprises... En 1976, il produit, dirige et écrit **Murder One** sur les condamnés pour meurtres. **First Strike**, en revanche, extrapole sur un conflit nucléaire et **Mom** décrit la déchéance de quelques adolescents dans le milieu de la prostitution... Un curriculum-vitae qui ne le prédisposait pas à la mise en scène d'un film de science-fiction. «J'ai pris des éléments aux films qui m'ont inquiétés. Comme dans **La Maison des Otages**, on trouve une famille ordinaire retenue par un groupe de fugitifs. A la manière de **La Belle et la Bête**, **Les Passagers de l'Angoisse** raconte aussi une douce et innocence love story entre Dierdre et l'un des extra-terrestres. Fondamentalement, le fil est une histoire sur l'intolérance, la peur, le courage, l'honnêteté». Et quel excellente idée, quelle idée géniale d'avoir confié à Joe Morton le rôle du shériff black prenant le parti des aliens. Joe Morton qui a interprété l'extra-terrestre noir de **Brother**. «Joe a parfaitement compris le rôle. Son personnage ne pourra arriver à quelque chose qu'en jouant le jeu mieux que quiconque. Et c'est ce qu'il fait. Il porte du respect aux règlements, au système. En dernier recours, il doit prendre une décision : aller à l'encontre de son devoir pour suivre la voie que lui indique son cœur». Edifiant, mais les plus grands classiques cultivent ce même charisme. «Nous percevons ces extra-terrestres comme des gens, et c'est pour cette raison que **Les Passagers de l'Angoisse** mérite tous les publics» conclut Scott Rosenfelt.

Aliens comme nous

«La plupart des films retraçant des invasions de l'espace sont traités comme des histoires d'horreur. Bien que **Les Passagers de l'Angoisse** ait son lot de séquences de suspense, il n'a jamais été cautionné dès son origine comme tel» précise Alan Castle, le scénariste, un fana de science-fiction grand admirateur du romancier Harlan Ellison et du cinéaste David Cronenberg. D'ailleurs, tout a été fait pour éviter au film de Tex Fuller l'étiquette «horreur», y compris lui changer son titre. Son premier dénominatif : **Shockwave**, directement attaché à son homonyme signé Ken Wiederhorn (**Le Commando des Morts-Vivants** en France). Les producteurs ont finalement opté pour **Stranded** qui se traduit par «échoué» ou «naufragé». De même, le look des extra-terrestres ne devait pas trop se conformer aux canons de vigueur. La responsabilité de leur apparence revient à Michele Burke, nominée aux Oscars pour son remarquable travail sur **Le Clan de la Caverne des Ours**. Ses titres de gloire : **Le Monstre du Train**, **Terreur à l'Hôpital Central**, **La Guerre du Feu**, **Panics**... «Les extra-terrestres devaient être aussi acceptables pour les acteurs que pour le public. La plupart des gens pensent que les habitants d'autres planètes sont de très petite taille mais je crois qu'ils sont en fait très grands, comme des arbres, à cause de millénaires civilisation» affirme Michele Burke. De même, je ne les ai pas montrée bossus et difformes mais harmonieux et agiles». La belle prestance de Warrior (le plus reptilien des cinq) doit en effet beaucoup à la souplesse d'un adepte du body-building, l'actrice Spice Williams, qui dut porter le lourd costume de l'alien pendant 36 heures réparties sur tout le tournage.



Stranded. *USA 1987. Réal. : Tex Fuller. Scén. Alan Castle. Dir. Phot. : Jef Jur. Mus. : Stacy Widelitz. SPFX : Michele Burke. Prod. : Scott Rosenfelt et Mark Levinson pour New Line Cinema. Int. : Maureen O'Sullivan, Ione Skye, Joe Morton, Brendan Hughes, Cameron Dye, Spice Williams, Flea, Dennis Vero... Dur. : 1 h 20. Dist. : Capital Cinema. Sortie (province uniquement) prévue pour fin juillet 1988.*

Marc TOULLEC

BAD TASTE

Le film le plus gore de 1988 vient de Nouvelle Zélande, le film choc de 1988 se titre Bad Taste. Son metteur en scène, fou de bonheur à l'idée de manipuler une caméra, accumule les forfaits les plus odieux et dégomme même un mouton et quelques mouettes...Un monstre génial.



Beau pays, la Nouvelle Zélande. La Nouvelle Zélande et son climat pluvieux, son Rainbow Warrior, ses faux époux Turenge...Et son cinéma fantastique rigoureusement inconnu. Malgré un gros succès au Grand Rex, le **Death Warmed Up** de David Blythe est toujours inédit en salles. Et pourtant quel potentiel ! **Bad Taste** a le sien, celui des **Evil Dead**, de **La Colline à des Yeux**, de tant d'autres petits films miraculeux tournés pour une poignée de cerises par des dingues de cinéma. **Bad Taste** fonctionne au feu sacré, le feu sacré qui anime Peter Jackson et sa folle équipe. Donner dans le film gore vraiment pas sérieux dans un pays aussi timoré que la Nouvelle Zélande,c'est déjà un pari, mais la gageure tient la route, les lauriers n'ont plus qu'à se tresser eux-mêmes...

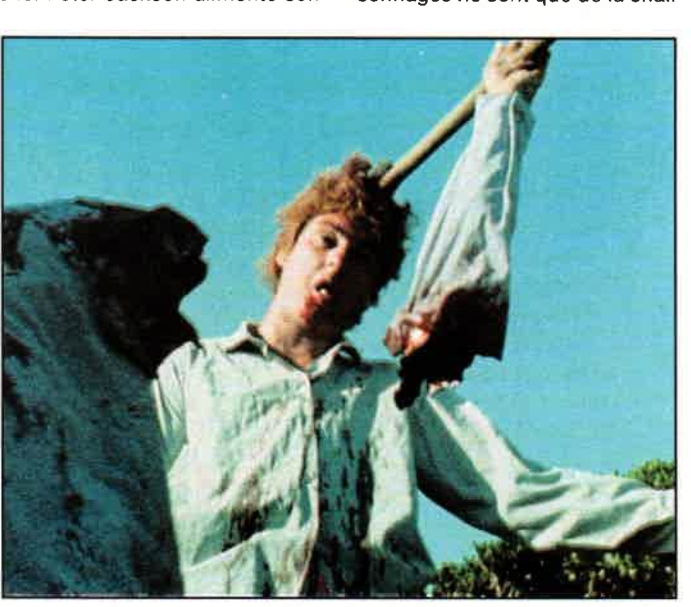
Invasion Planète Terre

Bad Taste ne perd pas de temps. Premières images : une espèce de zombie déambule dans la campagne et qui tombe dans la cervelle éclatée sous les coups de feu d'un vigile. D'emblée, Peter Jackson plante une action qui dure, qui dure sans jamais s'attarder sur une psychologie quel qu'ellesoit. Son scénario ? Etriqué, inexistant, pouvant tenir sur un ticket de métro...On peut en dire le plus grand mal possible mais cela ne porte guère préjudice au spectacle de grand-guignol généreusement dispensé. Des extraterrestres s'installent sur terre le temps de garnir un garde-manger destiné à la grande chaîne des fast-food galactiques. Et la chair humaine constitue un plat de choix. Les cadavres affamés bouffent, se gavent, se bâfrent comme des gorets, boivent en roulant les yeux de plaisir du vomi verdâtre. **Bad Taste** est un film sur la mangeaille, sur l'appétit féroce, dévorant...Les aliens capturent un faux prédicateur à lunettes, le jettent dans une grande marmite au milieu des légumes et lui collent une tomate dans la bouche. Peter Jackson alimente son film des pires atrocités, de morceaux de barbaque à peine frais. **Bad Taste** est un étal de boucher mal entretenu, un régal pour les mouches bleues...

A gore déployé

Peter Jackson a l'imagination la plus détraquée de Nouvelle Zélande. Il s'attaque à tous les êtres vivants, envoie un obus sur un mouton, écrase des mouettes sous son propre poids. Ses personnages ne sont que de la chair à canon, une matière première utilisée à plusieurs reprises. Les zombies réapparaissent sans cesse, reçoivent des dizaines de projeciles, se font découper à la tronçonneuse...Les mêmes cadavres servent trois, quatre, cinq fois. Même réduit à l'état d'homme-tronc, un malheureux chasse l'agresseur à coups de pommes de pin! Peter Jackson s'est réservé le beau rôle, celui d'un apprenti pistolero dont la boîte cranienne a une fumeuse tendance à laisser échapper du cerveau. Jackson tasse la matière grise, referme le couvercle et l'amarre avec ce qui lui tombe sous la main, un chapeau-claque par exemple. **Bad Taste** patauge vraiment dans le gore, répand un maximum de sang pour ensuite l'éponger. Sadique? Non, disons plutôt burlesque sanglant, virtuose. Virtuose car Peter Jackson utilise sa petite caméra comme s'il s'agissait d'un louma, d'une steadycam. Se moquant éperdument de la faiblesse de ses moyens techniques, il se permet des acrobaties ahurissantes au-dessus d'une falaise, glisse son objectif le long d'une pétoire énorme comme s'ilpatinait sur une planche savonneuse... Peter Jackson est fou à lier. Ses acteurs lisent «Soldiers of Fortune», sont incapables de sauter une clôture sans se prendre les pieds dans le barbelé, dérapent bêtement dans une bouse de vache mais, en revanche, flinguent des dizaines de zombies extra-terrestres comme des pigeons de balltrap. La moralité de **Bad Taste** : La Nouvelle Zélande a trouvé son Sam Raimi...

Marc TOULLEC



Bad Taste *Nouvelle Zélande 1987 Réal.: Peter Jackson Scén.: Peter Jackson et Tony Hiles Dir. Phot.: Mus.: Michelle Scullion Prod.: Peter Jackson/ Wingnut Films Int.: Peter Jackson, Mike Minett, Pete O'Herne, Terry Potter, Graig Smith, Doug Wren...Dur.: 1H35 Dist.: Eurogroup Sortie prévue le 24 août 1988.*

Entretien avec PETER JACKSON

Discret, jeune, souriant, ne payant pas de mine, Peter Jackson ne brandit pas haut et fort l'auréole que le clergé du Saint-Gore lui a attribuée à l'unanimité. Il évoque son film comme une œuvre de vacances étirée sur 3 ans...

M.M. : Vous avez quel âge?
P.J.: 26 ans!
M.M.: Et **Bad Taste** *est votre premier film...*
P.J.: Je fais des films en super 8 depuis l'âge de 9 ans et j'ai démarré letournage de **Bad Taste** juste après avoir acheté ma première caméra 16 mm. Au début, mon intention était de réaliser un court métrage de 10-15 minutes. Mais j'ai tourné de nouvelles séquences au fur et à mesure que nous avancions. Cela a duré trois ans. A l'origine, nous n'avions pas prévu d'en faire un long métrage! Dans le même temps, je travaillais comme photographe dans un quotidien de Wellington. Je bossais six jours sur sept pour pouvoir me payer de la pellicule; nous tournions le dimanche. C'est seulement au bout d'un an qu'on s'est aperçu que le film devenait un long métrage. Deux ans après, nous n'avions toujours pas de fin. Alors, nous sommes allés consulter la Commission du Cinéma Néo-Zélandais et leur avons montré notre matériel à l'état brut. Ils nous ont donné leur accord pour la suite. Cela m'a aussi permis de rencontrer un autre metteur en scène, Tony Hyles, qui devint producteur exécutif sur **Bad Taste**. Il m'a surtout aidé au niveau de la post-production; elle dura un an environ. Donc, dans sa totalité, **Bad Taste** a mis 4 ans à aboutir!
M.M.: Dès aujourd'hui, on vous compare à Sam Raimi...
P.J.: J'ai vu ses films mais je ne l'ai jamais rencontré personnellement. **Evil Dead 2** est encore plus gore que **Bad Taste** mais il s'agit d'un gore différent. C'est bizarre de constater comment les gens réagissent; de les voir rire à des blagues imaginées trois ans plus tôt.
M.M: Le fait est que **Bad Taste** *reste plus repoussant, dégoûtant qu'***Evil Dead 2** *car il est lié plus intimement à l'anatomie humaine...*
P.J.: Mon film n'a pas été conçu pour effrayer mais pour faire rire. **Bad Taste** n'est pas un film d'horreur à l'image d'**Evil Dead**. J'ai voulu éviter une déception aux spectateurs : réaliser une œuvre destinée à donner des frissons mais qui ne procure rien. **Bad Taste** s'apparente aux films des Monty Pythons!

M.M.: Techniquement, et vu votre matériel assez sommaire, **Bad Taste** *est assez prodigieux...*
P.J.: La caméra 16 que je me suis procurée est à peine plus lourde qu'une super 8. Nous avons utilisé un appareil plus performant pour les séquences dialoguées. J'ai presque tout filmé caméra à l'épaule, tout est mouvement afin de rendre le film plus intéressant encore. J'ai tourné moi-même toutes les séquences où je n'apparais pas et j'ai conseillé une autre personne pour celles où je figure. Pour les besoins de **Bad Taste**, nous avons construit une sorte de perche maintenant la caméra à trois mètres du sol. Je ne pouvais pas me rendre compte avec exactitude de ce qu'elle enregistrait mais avec un objectif grand angle maintenu dans la bonne direction, nous espérions de bons résultats. Nous avons fabriqué également des rails en bois ainsi qu'une sorte de steadycam pour toutes les scènes de poursuites dans les bois, sur la plage et au sommet de la falaise. C'était dangereux car la perche aurait pu se rompre alors que nous la tenions au-dessus du vide. J'ai essayé autant que possible de maintenir un mouvement continuel dans les prises de vues; cela me semblait nécessaire. Bien entendu, j'aurais désiré une vraie steadycam afin que l'image «coule» mieux mais nous n'en avions pas les moyens. Je suis malgré tout heureux du résultat.
M.M.: Vous vous êtes aussi occupé du montage?
P.J.: Oui, mais seulement à partir du moment où j'ai obtenu l'accord de la commission du Cinéma. Un professionnel, Jamie Silker, m'a aidé surtout en ce qui concerne le montage final. Le film contient 2 300 plans différents et l'ordinateur qui servait au montage ne pouvait même pas les emmagasiner tous. Cela nous a valu quelques problèmes. Et par la suite, le computer du labo chargé de tirer les couleurs a connu le même hic. Tony Hyles venait alors de travailler sur un film de cinquante minutes qui comptait autant de plans que seulement dix minutes de **Bad Taste**.
M.M.: Et pour les effets spéciaux, vous avez utilisé quel matériel?
P.J.: La plupart du temps, du caoutchouc-mousse, bien entendu, peint et traité par nos soins. Du latex également. Les cervelles sont des cervelles d'agneaux. Nous allions régulièrement chez le boucher en acheter des masses! Et aussi des morceaux de foie, de cœur, de reins, toutes sortes d'abats! Une partie de l'équipe ne voulait même pas y toucher. Le sang est du sirop de fruit pour gâteaux. Très collant. Pour l'ultime séquence où je plonge à travers le corps de l'extra-terrestre, nous avons filmé isolés du reste du monde, dans une ferme, en hiver. Il faisait vraiment froid. Et les prises de vues ont duré jusqu'à trois heures du matin. J'étais suspendu par les pieds, lié à un harnais qui me propulsait à travers la carcasse complètement remplie de sang. Nous nous sommes aperçus qu'il n'y avait pas de douches, pas d'éviers. J'ai dû prendre ma voiture, rentrer chez moi toujours couvert de sirop. Mes cheveux étaient devenus durs comme de la pierre, ils ont mis un certaintemps à retrouver leur état normal. Horrible!

M.M.: Dans **Bad Taste**, *on remarque une certaine dérision vis à vis de la fascination que les Anglo-Saxons vouent aux armes à feu...*
P.J.: Oui. C'est une satire du comportement macho. Vous avez dans le film quatre jeunes Néo-Zélandais qui se prennent pour Stallone ou d'autres héros américains même tonneau.Toutefois, ils ne vont pas très loin dans ce petit jeu. Toutes les armes qu'on voit sont de notre fabrication. Il s'agit de jouets; nous n'avions même pas d'armes réelles fonctionnant avec des balles à blanc. J'ai donc filmé les comédiens jouant aux cow-boys et auxIndiens!
M.M.: Vous avez utilisé la même méthode pour le lance-roquettes?
P.J.: Non. Cette séquence a été tourné «live» si j'ose dire. Nous avons utilisé des tubes de plastique assez fins sur lesquels la fusée glisse. Le projectile a été tiré à l'aide d'une canne à pêche.
M.M.: Un peu plus et vous preniez tout en pleine poire...
P.J.: Oui, et cela a failli m'arracher l'oreille. Dans le même genre, nous avons fait péter la voiture à l'aide de 80 litres d'essence et de deux/trois bâtons de dynamite.
M.M.: Vous tuez des mouettes, un pauvre mouton... Et la cen-



Les deux scènes: Peter Jackson



sure, elle apprécie?
P.J.: En Nouvelle-Zélande, on tue des millions de moutons par an. L'industrie numéro 1 du pays est celle de la viande. Le coup du mouton qui explose est en fait une blague se référant au rapport moutons / êtres humains. Nous sommes trois millions contre soixante millions de ces animaux! Partout où vous allez en Nouvelle-Zélande, vous tombez sur cette espèce bêlante. Lorsque je chute de la falaise, il fallait bien que je survive! Et grâce à quoi? A un nid, à un matelas de mouettes! C'est la seule idée qui m'est venue à l'esprit.
M.M.: Les extra-terrestres ont un look vraiment curieux... On dirait des singes!
P.J.: J'ai moi-même sculpté leurs masques. Je ne sais pas dessiner, donc pas de storyboard! J'expérimente directement sur l'argile les formes du nez, des oreilles... J'ajoute, je retranche, et au bout de trois semaines, le résultat peut me convenir. Mon alien ressemble à un cochon. En fait, le plus âgé d'entre eux a vraiment la tête d'un ancien premier ministre de Nouvelle-Zélande! Cela n'était pourtant pas intentionnel. J'ai essayé de les faire comiques ces extra-terrestres. Pour la maison qui s'envole, nous avons employé trois maquettes. L'une mesurait trois mètres de haut et la deuxième un mètre de large. La plus volumineuse d'entre elles, nous l'avons dynamitée.
M.M.: Le chef des aliens a une tête vraiment extraordinaire. C'est qui? Votre père...
P.J.: Non. Il travaillait avec moi à l'Evening Post, un quotidien. Il est typographe. Je le voyais tous les jours à la cafétaria et lui trouvais un visage intéressant. Les autres sont des copains ou des collègues. On a prévu un **Bad Taste 2** et ils y seront tous.
M.M.: Pour couronner le tout, vous tenez deux rôles dans le film!
P.J.: Je suis l'extra-terrestre barbu et Derek, le type à lunettes. Il y a une scène où Derek plante un énorme clou dans le pied de l'alien barbu. Je m'enfonce donc dans le pied un pieu en métal! Le plus drôle: nous avons tourné les deux plans à un an d'intervalle. Un an entre le moment où je plante le clou et l'instant où l'on me voit hurler



Propos recueillis par **Alain CHARLOT et Marc TOULLEC**

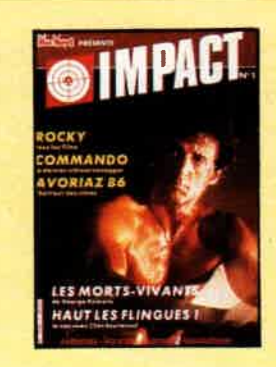


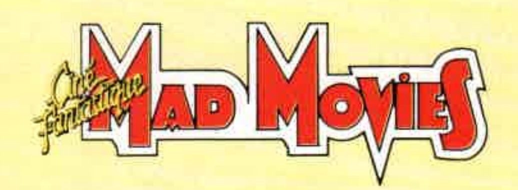






COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS





23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les « Mad Max ». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois « Guerre des Etoiles ».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33 Gremlins. Eff. Spéc. : Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de « James Bond ».
38 Rick Baker. Retour vers le futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44 Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden child. Street Trash. Dossier « King Kong ».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier « Superman ». Hellraiser. Jaws 4.
50 Robocop, The Hidden, House II
51 Avoriaz 88, Star Trek IV, Robocop
52 Running Man, Hellraiser, Carpenter





1 Commando. Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier « Ninja ».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les « Rambo ». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.
12 Running Man, Robocop, Hellraiser
13 Lucio Fulci, Le Hard Gore, Avoriaz 88

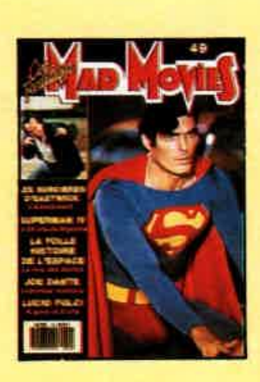












BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 50. IMPACT : du 1 au 11. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de :
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

NOM ______ **PRENOM** ______________
ADRESSE ______________________
____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28
☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50
☐ 51 ☐ 52 ☐ 53

IMPACT ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7
☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15



VENDREDI 13 CHAPITRE 7

Un nouveau défi

Pour augmenter les recettes, les producteurs viennent d'en trouver une bonne : celle-ci s'appelle le Jason au Carrie. Pas de quoi en faire un plat, mais c'est tout de même très épicé...

Jason revient, et il n'est pas content. Il a beau avoir l'habitude, tous ces jeunes qui lui courent dans les jambes finissent par l'agacer un brin. Et nous aussi d'ailleurs.
Rappelez-vous les faits : Jason finissait le sixième épisode de sa carrière, une chaine au cou, sous les eaux sombres du fameux lac. Pour ceux qui l'avait un peu perdu de vue, un flash-back précoce nous restitue les événements pour conclure très grave : il plane une malédiction sur Crystal Lake. Ah bon!
Dans le même temps, Tina aussi se souvient : elle avait six ans et, sous le coup de la colère, elle noya son père dans ce même lac maudit. Deuxiième flash-back, donc. Et maintenant Tina revient sur les lieux en compagnie de sa mère et d'un psy encore assez faux jeton. Heureusement, pour éclairer notre lanterne, le psy cause : Tina se punit elle-même de sa culpabilité et cela se traduit par l'émission d'une énergie télékinésique capable de déplacer les objets, d'allumer des incendies, de faire voler les portes en éclat, de descendre la poubelle et de revenir, enfin toutes sortes de choses dont la portée immédiate au niveau de la vie quotidienne ne vous échappera pas.
Après quelques essais méritoires sur une pochette d'allumettes, elle décide, après un autre flash-back, de faire surgir son pauvre père d'entre les eaux profondes. Et vous savez pas ce qui sort en fait du funeste lac ? Euh, celui qui vient de répondre le monstre du Loch Ness viendra me voir après les cours. Eh oui, Jason Vorhees, dites- donc, ça alors!
Justement, jouxtant étourdiment la maison de Tina, une bande d'allumés attend une paire d'autres allumés pour un fumeux anniversaire. Tout cela finira par mettre le feu aux poudres jusqu'à ce qu'un face à face final ne réunisse Tina et l'indestructible Jason. Ceux qui connaissent la fin, comme d'habitude, ne la racontent pas aux autres. Voilà une affaire on ne peut plus claire, d'autant qu'on connaît le coupable longtemps à l'avance. Bien que cette fois-ci il n'en reste pas grand chose, de notre pauvre Jason. Les côtes lui saillent à travers la chair que c'en est pitoyable et un affreux rictuslui découvre des dents encore belles


Un nouveau look très débranché pour ce pauvre Jason





que le manque de bouche met encore davantage en valeur. Son état général laisse à craindre une sérieuse rechute et on se demande comment le malheureux va pouvoir tenir jusqu'au treizième épisode. Décidement les producteurs ne seront jamais raisonnables.

Ce qu'on se demande aussi, c'est comment une telle série peut encore tenir dans la mesure où toutes les situations ont déjà été exploitées et que cette nouvelle partie n'apporte visiblement pas l'innovation suffisante à faire avancer le schmilblick. On s'ennuie un peu en considérant les victimes qui nous séparent encore du dénouement, et seules les dix dernières minutes, biens folles, restent à sauver de cet amas de lieux communs et de trucs maintes fois utilisés. Le dialogue participe très fort à la torpeur générale et n'épargne pas les mots d'auteurs («Je pisse et je reviens» énonce gravement un personnage. «Fais vite» lui rétorque pertinemment sa petite copine...) Dabadie était pris ce jour-là, qu'est-ce que vous voulez. Pas de suspense, peu d'effets spéciaux, rien qu'une redite de taille à alimenter les arguments des détracteurs du genre.

Vendredi 13 reste un phénomène de répétition comparable à ces histoires de sorcières trop souvent répétées aux enfants et qu'ils veulent à toute force réentendre pour s'endormir. Une peur bien clean, presque sécurisante et toujours moralisatrice. Terminé le fantastiquequi dérange, le fantastique de transgression, même la peur doit fonctionner dans l'ordre, sortir des moules, avec ses numéros, ses chiffres. Comptez les meurtres, par exemple, ça vous fera passer le temps. Enfin nous, c'est ce qu'on fait.

Jean-Pierre PUTTERS



Jason et un des rares rescapés du film, le réalisateur John Buechler

Friday The 13th The New Blood *U.S.A. 1988. Réal.: John Carl Buechler. Scén.: Daryl Haney et Manuel Fidélio. Phot.: Paul Elliot. Mus.: Harry Manfredini et Fred Mollin. Mont.: Barry Zetkin. M. O'Connell et Martin Jay Sadoff. SPFX : Lou Carlucci. Image Engeneering. inc.. Magical Media Industries. inc. Prod.:Iain Paterson pour Friday Four. Paramount. Int.: Lar Park Lincoln. Kevin Blair. Susan Blu. Terry Kiser. Susan Jennifer Sullivan. Jennifer Banko. Heidi Kozac. Kane Hodder (Jason). Durée: 1h28. Distr.: U.I.P. sortie Paris: 20 juillet 88.*









VENDREDI 13
L'HECATOMBE



Le septième épisode de Vendredi 13 **s'apprête à sortir sur les écrans français auréolé d'un énorme succès Outre-Atlantique. Une bonne occasion de revenir sur les six premiers épisodes de cette interminable série dont les meurtres « en veux-tu, en voilà» constituent le clou d'un spectacle souvent bien pauvre. Nous avons sauvé le meilleur. Voici tous les meurtres de** Vendredi 13.

Jason au naturel





VENDREDI 13 N°1. Eh oui, la hache c'est très mauvais pour la santé...

«Et si on faisait un film qui se déroule dans une colonie de vacances avec plein de moniteurs et de moniteuses qui s'envoieraient en l'air ?»
«Ouais, génial... Et en plus on y mettrait plein de meurtres comme si ils s'feraient tuer !»
«Pas con, on appellerait ça **Mardi 19.**»
«Non, non, **Vendredi 13**, ça sonne mieux.»
C'est ainsi, au terme de cette passionnante discussion entre Sean S. Cunningham (production, réalisation) et Victor Miller (scénario), que naquit **Vendredi 13**. Le sujet, tout petit petit, connaît quand même quelques variations. Dans **Vendredi 13** (que nous appellerons désormais **V1**), c'est la mère du futur assassin qui commet les crimes dans le camp de Cristal Lake. Prétexte: son fils, le futur assassin, Jason Voorhees donc, s'est noyé vingt ans auparavant pendant que ceux qui auraient dû le surveiller se pelotaient dans la grange. **Le Tueur du Vendredi (V2), Meurtres en Trois Dimensions (V3)** et **Vendredi 13, Chapitre Final (V4)** ont pour vedette Jason qui remplace au pied levé sa maman défunte. On pense un moment que Jason est mort dans **Vendredi 13, Une Nouvelle Terreur (V5)**, puisque le psychopathe est en fait le père d'un ado tué par un autre ado au début du film. Erreur, il ressuscite une quatrième fois dans **Jason le Mort Vivant (V6)** et poursuit son massacre. L'assassin des **Vendredi 13** est toujours entouré de victimes en puissance et il n'a aucune peine à exercer son talent de charcutier.

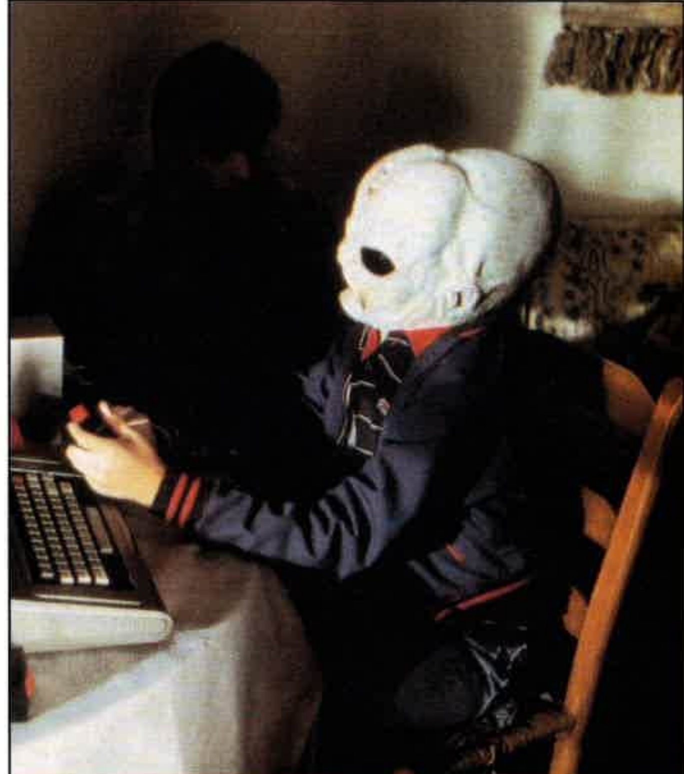
Machette Surprise

C'est maman Jason qui teste la première les innombrables ressources de la machette en se faisant décapiter à la fin de **VI**. Fiston retient la leçon dans **V2** en égorgeant un sombre idiot pendu par les pieds alors qu'il zieutait sa copine toute nue dans le lac. Puis il plante son arme en travers du visage d'un handicapé avant de pousser le fauteuil roulant et son occupant du haut d'un escalier. Dans **V3**, un rigolo épate la galerie en marchant sur les mains. Jason, lui, s'en fout, et frappe verticalement dans les noisettes (1) du malheureux. Quand au punk black assommé à la matraque au début du film, il retrouve ses esprits en plein final pour se faire trancher l'avant-bras. L'un des profanateurs de la tombe de Jason dans **V5** reçoit en plein ventre la lame métallique. Son compagnon n'a pas les honneurs de la machette, un vulgaire poinçon lui trouant le cou. Toujours dans **V5**, un gol à moto rêve d'une virée avec des hells angels. Tellement tête en l'air qu'il la perd. La machette a encore frappé. Dans **V6**, on augment e les doses. Toujours une moto mais un jeune couple qui regarde avec tristesse la lame pénétrant dans leur bide. Deux d'un coup, qui dit mieux ? Trois d'un coup, oui. Jason, expliquez-vous. «Grmf, voilà, yarf grouf trois pseudo militaires et nggg machette paf ventre. Agh facile !» En effet. Pour en finir avec la machette, n'oublions pas la gourde qui smurfe, walkman sur les oreilles, et qui succombe à la botte secrète de Jason portée au ventre.

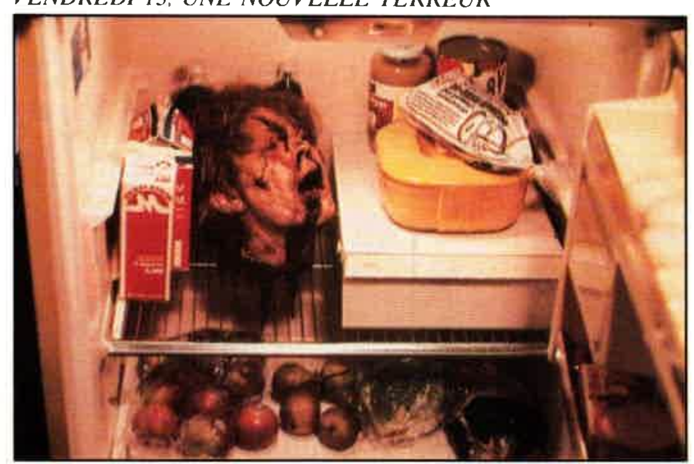
Envies stressantes

Surtout, éviter de se soulager la vessie car Jason, à ses heures perdues, traine tel un vieux vicelard dans les toilettes. Dès **V1**, une jeune fille embrasse violemment le tranchant d'une hache. Dans **V3**, un gros lard interrompu en plein travail par des bruits suspects (2) offre sa poitrine à un hachoir. Patient, Jason attend dans **V5** le retour d'un constipé qui s'est exilé un moment dans les sous-bois. Retour sanctionné par un égorgement sans bavure. Toujours dans **V5**, la minette qui partage amoureusement les efforts de son copain dans les toilettes est également égorgée. Le mec subit l'assaut d'une tige de fer qui se plante dans son genou avant de lui transpercer le dos par devant et le ventre par derrière. Une sorte d'empalement, quoi. Dans **V6** Jason entraine une fille dans les toilettes d'un camping-car et donne du relief à la mince cloison en enfonçant son visage dedans. Stop, tirons la chasse sur ce chapitre.

VENDREDI 13, CHAPITRE FINAL



VENDREDI 13, UNE NOUVELLE TERREUR



MEURTRES EN 3D.



VENDREDI 13, UNE NOUVELLE TERREUR.



Sale chien

Dans **Vendredi 13**, les filles se font tuer parce qu'elles montrent leurs ropoplos ou parce qu'elles préfèrent les culottes en soie aux ordinaires slips Petits Bateaux. Les mecs qui ordonnent justement aux filles de changer de slip et qui s'envoient des joints en cachette se font aussi charcuter. On comprend Jason, c'est intolérable. Dans **V2**, il s'en prend carrément à un chien. Il l'éventre. La pauvre bête n'avait pourtant rien fait de mal.

Mains d'acier

Quand Jason est à court d'ustensiles meurtriers, il se sert tout simplement de ses mains. Le résultat est tout aussi efficace. Dans **V3**, il exerce une telle pression sur les tempes d'un ado qu'un œil jaillit de son orbite. Dans **V4**, il prend soin de prédécouper à la scie le cou d'un infirmier, ceci afin de retourner le cou plus facilement. Dans les douches et toujours dans **V4**, Jason, par la seule force de ses biceps, fait afaler fes dents à un fombre frétin. Falaud. Le poing vengeur de Jason fait des ravages dans le ventre de celui qui a aidé à sa résurrection (**V6**). Dans le même film, on a droit à un crâne broyé par les deux mains du titre de chapitre (3), à un flic plié en deux, le dos sur les mollets, à un magnifique 180° effectué sur la tête d'une malheureuse figurante et à un bras arraché appartenant à un bigleux en kaki qui finit sa course contre un tronc d'arbre.

Rien à voir

Fatigué, il arrive à Jason de frapper hors champ, frustrant ainsi les amateurs de gore. Dans **V1**, un couple est assassiné au couteau. Le mâle dans le ventre. La femelle dans... le pied ? Le nez ? La tête ? L'alouette ? (4) V1 accumule les effets de ce genre. On ne saura jamais de quelle façon meurt celui qui débarque avec le flic. Idem pour Brenda, une godiche qu'on découvre morte à la fin. Dans **V2**, il faudrait demander aux censeurs ce qui arrive à la fille dans les bois après qu'elle a découvert son copain égorgé. Dans **V4**, une ado est aux prises avec Jason dans une cuisine. Le sang gicle sur la vitre puis le corps passe par la fenêtre. C'est ce qu'on appelle filmer à l'économie. La fin de **V5** est incroyable. Deux cadavres coup sur coup, l'un avec un morceau de ferraille dans le front, l'autre avec les yeux crevés, sont complètement inidentifiables. Les a-t-on vu mourir ou pas ? De même pour la tête coupée délicatement posée sur le siège de voiture de police dans **V6** (5). C'est du vol.

Les dix commandements

EVITER LES BAIGNADES NOCTURNES car il y a de gros risques pour se prendre un harpon dans l'œil (**V3**), dans le bas ventre (**V4**), et pour se faire transpercer la poitrine par un long couteau (**V4**) NE JAMAIS S'ADONNER A CETTE PRATIQUE HIPPIE QU'EST L'AUTO-STOP surtout quand on est une fille : gorge tranchée (V1) et traversée par un couteau (**V4**). NE PAS S'AMUSER A FAIRE DES GOUZI-GOUZIS EN COUPLE: deux corps empalés sur une lance (**V2**), yeux crevés par des cisailles, crâne défoncé par une

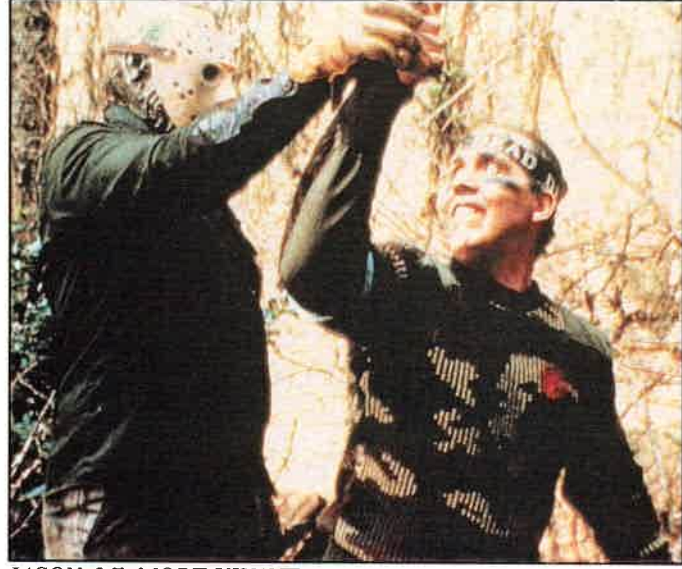
sangle en cuir (**V5**). NE PAS PRATIQUER LE VOYEURISME : égorgement (**V1**), étranglement (**V2**), coup de couteau dans le ventre (**V5**). NE PAS ALLER CHANGER LES PLOMBS EN PLEINE NUIT : un jeune se prend une flèche dans l'œil (**V1**), un autre se fait électrocuter (**V3**). NE PAS TOMBER EN PANNE DE VOITURE : un mécanicien en herbe ouvre la bouche pour accueillir un fumigène (**V6**), un couple qui s'est enlisé succombe à une lance plantée dans le ventre (**V6**). NE PAS S'ENGAGER DANS LES FORCES DE L'ORDRE : marteau défonçant un képi (**V1**), et fléchette lancée avec l'habileté d'un ninja qui se fige dans un front (**V6**). NE PAS SE MAQUILLER POUR FAIRE CROIRE A SA PROPRE MORT: gorge tranchée (**V3**). NE PAS ARBORER DE CRETE SUR LA TETE NI PORTER DE CUIR : un couple de punks assassiné à la fourche (**V3**). NE PAS SNIFFER : un autre couple subit les assauts d'une hache, lui dans la tête, elle dans le ventre (**V5**).

Big Bazar

Ne cherchez pas de liens entre les meurtres qui suivent, il n'y en a pas. C'est une façon d'être exhaustif. Donc, chronologiquement : une fille ouvre un frigo et tombe sur une tête coupée (qui c'est ?) avant de se prendre un poinçon dans la tempe (**V2**). La tête d'une mégère est traversée par une aiguille à tricoter et un tisonnier perfore le ventre d'une jeune fille (**V3**). Un ado se fait planter un tire-bouchon dans la main avant qu'une scie n'atterrisse sur son visage. Une fille défenestrée s'écrase sur une voiture. Un couteau se plante dans la nuque d'un cinéphile et un rigolo (9) fait cogne-aissance avec un marteau (**V4**). Enfin, dans **V5**, un hachoir fracasse le crâne de la mère du dégénéré à moto et celui d'un malheureux qui n'avait rien fait de mal, et un couteau transperce la poitrine d'une jeune fille qui regrette d'avoir refusé les avances de son copain.

Jason L'increvable

Jason supporte bien le poids des années et le poids des blessures. Noyé enfant, il ressuscite dans **V2** où il tombe dans une flaque d'eau, trébuche d'une chaise, s'en fait casser une sur la tête, et meurt provisoirement après qu'une machette lui a frappé le cou.
Dans **V3**, il reçoit un coup de couteau qui lui transperce la main puis le genou, un coup de pelle sur la tête, il est pendu et une hache se plante dans son crâne mettant un terme aux crimes de cet opus 3. Peine perdue, pour abattre Jason dans **V4**, il faut, dans l'ordre: le frapper à l'aide d'un marteau dans le cou, l'assommer avec un poste de télévision, le blesser à la main et à la



JASON LE MORT-VIVANT.



MEURTRES EN 3D.

MEURTRES EN 3D.



PETITES FICHES POUR S'Y RETROUVER

Friday 13th. *Réal.: Sean S. Cunningham. Scén.: Victor Miller. SPFX.: Tom Savini. Int.: Betsy Palmer. Adrienne King. Harry Crosby... 1980.*

Friday 13th, part two. *Réal.: Steve Miner. Scén. : Ron Kurz. Photo.: Peter Stein. Mus.: Harry Manfredini. SPFX.: Carl Fullerton.Int. : Adrienne King. Aury Steel. John Feurey... 1981*

Friday 13th, part three in 3D. *Réal.: Steve Miner. Prod.: Frank Mancuso. Photo.: Gérard Feil. Scén.: Martin Kitrosser et Carol Watson. Int.: Dana Kimmel. Paul Kraftka. Richard Brooker... 1982*

Friday 13th, final chapter. *Réal.: Joseph Zito. Scén.: Barney Cohen. SPFX.: Martin Becker. Photo.: Stephen L. Posey. Int.: MKinnaman. John Sheperd. Shavar Ross... 1982.*

Friday 13th, a new beginning. *Réal.: Danny Steinman. Prod.: Timothy Silver. SPFX.: Martin Becker. Int.: Thorn Mathews. Jennifer Cooke. David Kagen... 1986.*

Jason Lives. *Réal.: Tom Mc Laughlin. Photo.: John Kranhouse. Musique: Harry Manfredini. SPFX.: Martin Becker. Int.: Thorn Mathews. Jennifer Cooke. David Kagen... 1986*

poitrine grâce à une machette et l'achever en plantant cette dernière dans le crâne (scène croustillante où le crâne glisse le long de la lame). Le faux Jason de **V5** est tout aussi tenace : renversé par un tracteur, blessé à l'épaule par une tronçonneuse, puis à la cuisse par une machette, il finit empalé sur des pointes en fer. Retour du vrai Jason dans **V6** où il survit à 13 balles dans le corps et à des coups de pierre dans le crâne avant que son visage soit broyé par les hélices d'un bateau. Impressionnant tout de même.

Totaux

75 meurtres (10) pour 6 films. 43 commis sur des hommes, 31 sur des femmes, 1 sur un chien (dont nous ne connaissons pas le sexe). 37 meurtres sont suggérés, 38 montrés dont la plupart sont d'une sobriété à faire peur. 9 meurtres sont l'œuvre de Miss Voorhees, 17 du faux Jason et 48 de Jason (11), grand vainqueur qui va sans aucun doute acce ntuer son avance dans l'opus 7.

Vincent GUIGNEBERT

(1) pas celles de l'écureuil!
(2) Qui ne sont pas les siens.
(3) En vérité, deux mains plaquées contre une tête grimaçante et une bande-son qui fait des «cric» et des «crac».
(4) Pourquoi pas ?
(5) Sans parler de la fille dans le dortoir qui vit peut-être encore.
(6) Et du tesson de bouteille qui frappe à l'aveuglette un vieil ivrogne (7)
(7) Agréables ces renvois pour citer tous les meurtres.
(8) L'une des moitiés du couple ayant été étudiée dans un chapitre précédent, voici l'autre moitié: gorge transpercée par un instrument tranchant quelconque (**V1**), couteau émergeant d'une poitrine féminine (**V3**), infirmière éventrée et hache perforant le ventre d'une fille dans la douche (**V4**), couteau planté dans l'oreille du conducteur du camping-car (**V6**).
(9) «Ah, non, je vais mourir...» crie-t-il.
(10) C'est un minimum, les très confuses apparitions de cadavres dans les finales ne permettant pas un chiffre exact.
(11) Et là, vous me dites, «Ça fait 74». Oui, le 75e, qui est en fait le troisième du cinquième épisode est commis par un ado. Quand je pense que c'est écrit dans le premier chapitre..

CRITTERS 2

Les séquelles, comme les Critters, se reproduisent de plus en plus vite. Deux ans, il n'en faut pas plus, deux années pendant lesquelles la couvée infernale a eu tout son temps pour peaufiner d'affreuses bestioles au ratelier tranchant. Bons Yankees, les Critters aiment le hamburger...

Pourquoi donner une séquelle au premier **Critters** ? Le succès du film a été appréciable mais ne constitue nullement un hit au box-office. **Critters** fut largement rentabilisé ; tous les territoires se sont portés acquéreurs de ses droits de diffusion. La demande pour une suite était donc importante. Et puis il est prouvé par a plus b qu'une séquelle rapporte autant, ou légèrement moins, que son modèle. Avant même le premier tour de manivelle, le film a déjà fait des bénéfices en somme, à condition évidement de conformer son budget aux futures recettes. Une opération simple, rassurante pour les producteurs, exploitable à l'infini, y compris sous forme de séries TV (cf. **Vendredi 13**, **Psychose**). Alors un **Critters** 2 était obligatoire dès le départ. Les scénaristes en mal d'histoires neuves n'ont plus qu'à injecter leurs idées nouvelles dans un moule bien défini. Ceci dit, **Critters** 2 tient quant même la distance et ne fait jamais honte à l'œuvre maîtresse. **Critters 2**, ce n'est ni **Hurlements 2**, ni **Piranhas 2**...

CRITTERS 2, le retour des petites bêtes à poils...



Petits avec de grandes dents

La fin de **Critters** One invitait d'emblée à une seconde aventure : un travelling peu allusif se posait sur une couvée d'œufs extra-terrestres. Il n'est donc pas surprenant de les voir éclore un an et demi après. Exterminés, les Critters laissent néanmoins à la postérité un lourd héritage. Et leurs moutards sont encore plus agressifs, plus hargneux, avec ce look Diable de Tasmanie sorti d'un **Bugs Bunny**. A peine se sont-ils extraits de la coquille, qu'ils croquent déjà le pied d'un vieil homme. D'abord le pied, puis le reste... Rebelote question scénario. A quelques détails près, **Critters 2** pourrait très bien être **Critters 1** ; leur différence tient surtout dans la numérotation. Repartis pour d'autres planètes, les chasseurs de primes flanqués de Charlie, l'idiot du village, se voient reprocher par leur commanditaire d'avoir laissé inachevée leur mission. Sur terre, les critters assaillent une minuscule bourgade et entreprennent de dévorer tous ses

habitants. Les pistoleros sortent l'artillerie, leur espèce de fusil-bazooka à canon coulissant. On remet ça...

Second degré obligatoire

La rigolade est l'apanage des critters. Impossible de prendre trop au sérieux ces monstres-modèles réduits très bien équipés pour dépeupler les campagnes américaines. On doit rire. Et on rit. Les gags peuvent être astucieux et originaux. Le chasseur de primes doit trouver un nouveau visage. Il tombe sur les pages centrales d'une revue de charme, se concentre et prend les formes avantageuses d'une grande blonde aux gros nénés. Pittoresque. Plus tard, le même se plante devant une sihouette de Freddy Krueger exposée devant un vidéo-club... Gros clin d'œil que la firme New Line (promoteur principal des **Freddy**) adresse à elle-même et à quelques initiés. Enfin, les gags tiennent dans les critters eux-mêmes, méchants à en devenir franchement risibles, teigneux comme des Gremlins. Et d'ailleurs, une séquence entière sort directement du film de Joe Dante, celle où les petits monstres fêtent leur victoire dans un restaurant. Ils picolent, se bâfrent de hamburgers, s'aspergent de sauce tomate... Comique comme **Gremlins**. **Critters 2** ne prétend heureusement pas effrayer. Les affreuses boules de poils sont dégommées à coups de battes de base-ball et de revolver par un shériff nostalgique des westerns. Mais ils reviennent toujours plus nombreux. Cependant, **Critters 2** n'exclut pas toujours la cruauté. Témoin ce pauv' bourgre coincé dans un costume de gros lapin; il est assailli par les bestioles et passe au travers des vitres d'une église pour sécrouler convenablement ensanglanté aux pieds du prêtre ! Bilan de **Critters 2** : globalement positif. Même si Mike Garris na pas le talent de son prédecesseur, Stephen Herek, dont le **The Blob** est annoncé pour bientôt. Un passage à vide d'une dizaine de minutes, une grossière combine de scénariste à la fin laminent le pourcentage de réussite.

Marc TOULLEC

Critters 2 : The Main Course USA 1988. Réal. : Mike Garis. Scén. : D.T. Twohy et Mike Garis. Dir. Phot. : Russell Carpenter. Mus. : Nicholas Pike. SPFX : Chiodo Brothers. Int. : Scott Grimes, Linne Curtis, Don Opper, Barry Corbin, Tom Hodges, Terrence Mann, Roxanne Kernohan... Durée : 1h25. Dist. : Capital Cinéma. Sortie prévue pour fin août 1988.






Coca-Cola
BEER

Entretien avec

MICK GARRIS

Ecrivain avant tout, Mick GARRIS a fait ses premières armes en présentant des talk-shows télévisés et en réalisant de nombreux documentaires sur les tournages de films fantastiques (ce qu'on appelle les «making of»). Son nom ne vole pas encore sur toutes les lèvres, ce n'est sans doute pas Critters 2 **qui lui apportera richesse et gloire, mais ce scénariste/réalisateur/producteur de trente-six ans appartient désormais à notre paysage cinématographique. Après un petit passage du côté des** Amazing Stories **de Steven Spielberg, c'est le scénario de** Miracle sur la 8è Rue **qui lui a ouvert les portes du cinéma. Grâce à** Critters 2**, et en attendant** La Mouche 2 **dont il a écrit le scénario,1988 promet d'être pour lui une année faste.**



M.M.: Comment avez-vous été amené à réaliser **Critters 2** *?*
M.G.: Ce n'est pas une histoire très intéressante.
M.M.: On dit toujours ça pour commencer. De toute façon, je me doute bien que c'est même une anecdote complètement insignifiante...
M.G.: D'accord, allons-y. Ca s'est présenté comme une offre d'emploi. Si, si, je suis sérieux. J'avais écrit et je m'apprêtais à produire un film pour Tobe Hooper. Nous avons montré ce projet à un ami de New Line qui n'a pas prêté attention une seconde à ce que nous lui disions. Pour lui, sans aucun doute possible, j'étais l'homme qu'il fallait pour réaliser un de *ses* projets : **Critters 2**. La pré-production était déjà bien entamée ; Rob Bottin, d'abord pressenti comme metteur en scène, n'a pour je ne sais quelle raison pas été retenu ; et Universal venait d'annuler un film que je devais moi-même diriger. J'ai donc accepté avec joie la proposition providentielle du gars de New Line.
M.M. : Quelle a été votre contribution au scénario de **Critters 2** *?*
M.G. : J'ai pas mal remanié un premier jet de David Twohy et du producteur Barry Opper, notamment ce qui touchait aux personnages. Ceci dit, le nom de David Twohy précèdera le mien au générique, et ce n'est que justice car l'idée de départ lui appartient.
M.M. : **Critters** *jouait sur l'horreur et l'humour ; il semble que votre film ait voulu conserver ce fragile équilibre. Comment vous y êtes-vous pris ?*
M.G. : J'aime l'humour autant que l'horreur. Seulement je suis incapable d'écrire une scène de comédie, et je me suis vraiment forcé pour y parvenir. Le premier **Critters** était un bon divertissement, pas spécialement effrayant, du moins pour moi. Je crois qu'il est très difficile de faire peur avec des petits monstres, et je craignais que **Critters 2** ne soit pas assez impressionnant. Mais les réactions du public lors de la première projection-test m'ont rassuré. Le film a l'air de fonctionner.
M.M. : Vous avez donc réussi à rendre terrifiantes quelques bouboules velues...
M.G. : Les critters sont bien plus élaborés que dans le premier épisode. Nous avons consacré beaucoup de temps et d'argent à leur fabrication, et ils sont au moins trois fois plus nombreux. Dans **Critters**, ils n'avaient pratiquement aucun gros plan. Ici, vous ne voyez qu'eux, ils déboulent de partout, investissent l'écran. L'histoire commence à Pâques. Deux adorables vieilles dames découvrent des larves de critters dans leur jardin, les prennent pour des œufs de Pâques, les emmènent chez elles, les peignent amoureusement de toutes les couleurs et les mettent de côté pour la traditionnelle chasse aux œufs du samedi suivant. Bien entendu, elles n'ont aucune idée des catastrophes qu'elles vont déclencher.
M.M. : Etiez-vous particulièrement angoissé à l'idée de réaliser un film dont les effets spéciaux auraient la vedette ?
M.G. : Oui. C'est même pour ça que j'ai refusé certains projets, dont la mise en scène de **La Mouche 2** : à cause de l'abondance d'effets spéciaux.
M;M. : Je ne veux pas détourner la conversation, mais, tant que vous y êtes, pourriez-vous nous dire quelques mots de **La Mouche 2** *?*
M.G. : Avec grand plaisir. Vous vous rappelez qu'à la fin du film de Cronenberg, un doute planait quant à la grossesse de Geena Davis. Eh bien elle était bien enceinte, et a fini par mettre au monde un superbe garçon.
M.M. : Pourquoi ne s'est-elle pas fait avorter ?
M.G. : Complètement traumatisée par la mort de Seth/Jeff Goldblum qu'elle a dû achever elle-même, elle est tombée dans une espèce de catalepsie durant laquelle le bébé est arrivé à terme. Elle meurt d'ailleurs en accouchant d'un cocon larvaire identique à celui qu'elle avait vu dans son cauchemar. Mais une fois le cocon éventré, c'est un nouveau-né tout ce qu'il y a de normal qui pousse son premier cri. Elevé sous la surveillance des Industries Bartok, le gamin



Personne en vue ? c'est le moment, allons-y!



possède à cinq ans la maturité organique et intellectuelle d'un homme de vingt ans. Incapables de reprendre les recherches de Seth sur la téléportation de la matière, les scientifiques demandent à son fils de prendre la relève, mais ce dernier connaît une puberté pour le moins inhabituelle qui ne se cantonne pas aux simples poussées d'acné. Voilà pour ce que j'ai écrit en huit mois, et j'en suis très fier. Il se trouve qu'ensuite les choses se sont compliquées : tout le monde avait sa petite idée du film et tout le monde voulait en faire quelque chose de différent. Le producteur souhaitait réécrire complètement mon scénario, le studio voulait simplement le peaufiner, et moi je ne voulais surtout pas rester les bras croisés. En ce moment, un certain Frank Daraband retravaille mon histoire, et je ne sais pas ce qui subsistera de mon travail à l'écran. En tout cas je n'ai pas reconnu mon scénario dans **Miracle sur la 8e Rue.**

M.M. : Vous n'êtes crédité que pour l'idée originale. Aviez-vous écrit un scénario ?

M.G. : J'avais rédigé deux ébauches détaillées. Quand Steven Spielberg lui a confié le projet, Matthew Robbins a voulu imposer sa vision à lui de l'histoire. Rien à dire, c'était lui le réalisateur. Je me suis donc retiré. Si Spielberg avait été aux commandes, j'aurais sans doute assisté au tournage. Là, j'ai dû attendre de payer mes six dollars en salle pour voir le film. Le film s'est révélé meilleur que je ne le pensais, mais moins bon que je ne l'espérais.

M.M. : Revenons à nos moutons: quels sont les autres films que vous avez refusés ?

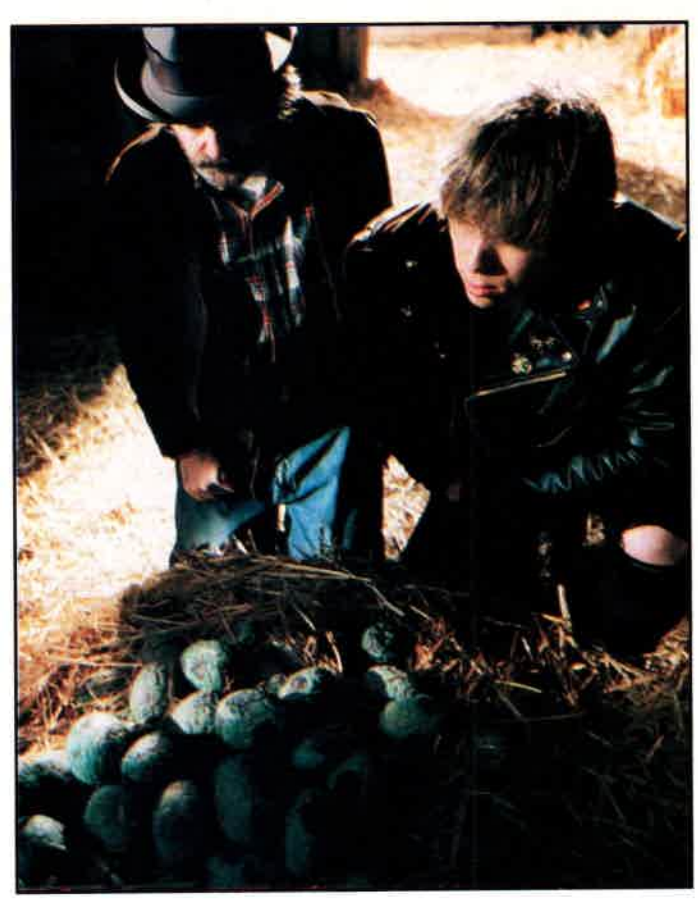
M.G. : Une superproduction baptisée **Halloween House** que j'avais écrite et que je co-produis actuellement pour Disney. A l'époque, je ne voulais pas que mon premier film ne soit qu'une affaire d'effets spéciaux. J'adore contempler des trucages réussis, mais vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point il est fastidieux de les mettre en scène. Avant de signer pour **Critters 2**, je ne m'imaginais pas que les effets spéciaux seraient si nombreux. Mais je m'étais engagé et il n'était pas question de me rétracter. Ce qui n'a pas empêché mes pires craintes de se concrétiser. Par bonheur, les frères Chiodo ont été formidables. Ils ont fait des merveilles avec ces petits critters, et les résultats sont fantastiques. Les effets physiques de Marty Bresin, les explosions par exemple, sont aussi très réussis. Quand aux effets optiques de Peter Curran, ils méritent des applaudissements. Le film n'a pas coûté très cher, mais il a des effets spéciaux de première classe.

M.M. : Votre carrière est pour le moins inhabituelle : vous êtes passé du marketing à la publicité, et de la publicité à la réalisation de documentaires sur les tournages de films fantastiques.

M.G. : Ce n'est pas très courant, j'en conviens. Mais j'écris depuis l'âge de douze ans...

M.M. : Avez-vous fait de la bande-dessinée ?

M.G. : J'en lis beaucoup et j'en ai conçu quelques unes, oui ; mais je ne suis pas un accroché



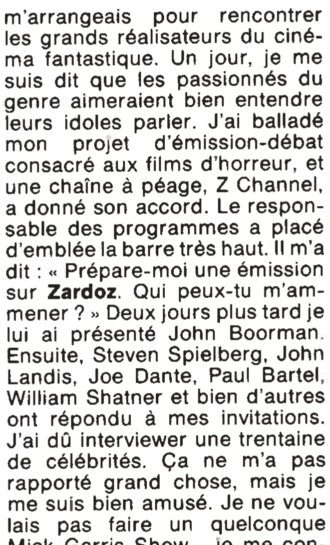
comme Joe Dante. J'ai toujours aimé dessiner, faire des croquis, mais je n'ai jamais voulu en faire mon métier... Je suis très feignant, vous savez. Je n'ai pas fait les beaux-arts ; je montrais mes dessins ici et là. On me disait : «Pas mal, pas mal du tout pour un amateur». Mieux vaut être un amateur doué qu'un médiocre professionnel, non ?

M.M. : Vous avez également travaillé à la télévision.

M.G. : Oui, j'ai animé des débats pendant deux ans et demi. Malheureusement l'émission s'est arrêtée au moment où je commençais à m'y sentir bien.

M.M. : Quel âge aviez-vous ?

M.G. : J'ai trente-six ans aujourd'hui ; je devais avoir entre vingt-huit et trente ans. J'ai enregistré ma dernière interview la semaine où j'ai rencontré celle qui allait devenir ma femme. J'écrivais pour divers magazines, je



m'arrangeais pour rencontrer les grands réalisateurs du cinéma fantastique. Un jour, je me suis dit que les passionnés du genre aimeraient bien entendre leurs idoles parler. J'ai balladé mon projet d'émission-débat consacré aux films d'horreur, et une chaîne à péage, Z Channel, a donné son accord. Le responsable des programmes a placé d'emblée la barre très haut. Il m'a dit : « Prépare-moi une émission sur **Zardoz**. Qui peux-tu m'ammener ? » Deux jours plus tard je lui ai présenté John Boorman. Ensuite, Steven Spielberg, John Landis, Joe Dante, Paul Bartel, William Shatner et bien d'autres ont répondu à mes invitations. J'ai dû interviewer une trentaine de célébrités. Ça ne m'a pas rapporté grand chose, mais je me suis bien amusé. Je ne voulais pas faire un quelconque Mick Garris Show - je me contentais d'être là, lourdaud, et de poser des questions -, mais donner à mes invités l'occasion de parler d'eux-mêmes et de leurs films. Je pense que les anecdotes de tournages plaisaient beaucoup au public.



M.M. : Rien d'étonnant à ce qu'ensuite vous vous soyez consacré aux documentaires sur les tournages, les « making-of »...

M.G. : J'ai commencé à travailler au service publicité d'Avco-Embassy, où je me suis occupé de **Fog, Hurlements, Scanners** et **New York 1997**. Ensuite, je suis allé chez Universal. Je crois avoir été le premier à me consacrer exclusivement à la publicité des films fantastiques. Je me suis lancé dans les « making-of » parce que je préférais m'engager moi-même pour un salaire de huit mille dollars plutôt que de faire appel à des spécialistes qui auraient fait le même travail pour quatre-vingts mille dollars. Je n'ai jamais fait d'école de cinéma ; ou plutôt c'est la réalisation des « making-of » qui en a fait office. C'est là que j'ai appris à construire une narration à partir d'éléments très disparates. Ceux que j'ai filmés m'ont apporté des tonnes de connaissances techniques, notamment Steven Spielberg que j'ai filmé sur **Indiana Jones et le Temple Maudit**, Joe Dante sur **Gremlins** et Richard Donner sur **Les Goonies**. Un jour, Steven Spielberg m'a dit quelque chose comme : «Tu dois être très pris par tous ces making-of, je présume ». Puis il a ajouté : « Eh bien tu vas en faire un peu moins car j'ai du travail pour toi. Un scénario à écrire pour **Amazing Stories** ». Ce qui n'aurait dû être qu'une collaboration exceptionnelle s'est transformé en engagement à plein temps, et j'ai écrit de nombreux épisodes d'**Amazing Stories**.

M.M. : Le conte de fée habituel, en somme.

M.G. : Tout à fait.. C'est ainsi que j'ai pu gagner ma vie en écrivant.

M.M. : Vous avez surtout participé à des films fantastiques. Avez-vous une tendresse particulière pour le genre ou bien est-ce le hasard ?

M.G. : Disons que je considère le cinéma fantastique comme un champ d'expérimentation. J'ai la réputation de m'investir à fond dans ce que j'entreprends, mais je ne dirais pas que c'est une passion. Je ne refuse jamais une occasion de développer mon imagination, et l'écriture de scénarios fantastiques est de ce point de vue formidable... Mais je préfère de loin me consacrer à de vrais personnages, et ce n'est pas, j'en conviens, **Critters 2** qui en constitue la preuve éclatante. Pour aller au fond des choses, voilà ma véritable ambition : recréer pour les spectateurs le sentiment de la « première fois ». Premier amour, premier chagrin d'enfant... Je voudrais que mon public ait la sensation de revivre des émotions très anciennes, positives ou négatives. **Critters 2** n'est pour moi qu'un moyen d'apprendre la mise en scène, mais je l'ai réalisé dans l'enthousiasme le plus total.

Entretien réalisé par Maitland MCDONAGH
(Traduction : Bernard ACHOUR)

LA RUBRIQUE DU
CINÉ-FAN

LE MASQUE DE JASON

en résine bi-composant

Après s'être fait les griffes sur Freddy, notre Ciné-Fan s'attaque aujourd'hui au célèbre Jason. Allons vite démasquer ce vilain personnage et qu'on en finisse.



I) Faire la prise d'empreinte d'un visage (peu importe de qui car il ne servira que de support à la sculpture et n'interviendra pas dans les phases de moulage). Donc, à l'aide de L'ALGINATE, faire la prise d'empreintes faciales que l'on renforcera avec des bandes plâtrées.
II) Une fois sec, démouler le tout et couler le buste facial en plâtre dans L'ALGINATE et le démouler 2 heures plus tard.
III) Faire la sculpture du masque de JASON (pour ceci utiliser de la terre à sculpter, car jusqu'ici je vous avais parlé que de la plastiline, mais c'est très cher). Donc, sculpter le masque de JASON et y faire les trous des yeux, bien lisser la terre avec les doigts trempés dans l'eau et surtout ne pas faire les petits trous de décoration autour du masque, car ils seront faits à la main à l'aide d'une perceuse.
IV) Faire un moule négatif en plâtre de la sculpture et le renforcer avec des bandes plâtrées qui vont solidifier le moule de façon à ce que vous puissiez en faire plusieurs tirages.
V) Une fois le moule négatif démoulé, et bien SEC (3 à 4 jours) y passer du vernis à l'alcool, 2 couches avec 15 minutes de séchage entre chaque couche; puis passer 3 couches de cire de démoulage (cire liquide) avec 10 minutes d'intervalle entre chaque couche.
VI) Préparation de la résine: mettre obligatoirement des gants.
A) Bien agiter les bidons avant l'emploi.
B) Le dosage se fait 50/50, c'est à dire: composant A 50% et colorant B 50%. Pour le masque de JASON, préparer 50 Gr. de composant A et 50 Gr. de composant B.
C) Mélanger le tout dans un grand verre puis y mettre le composant blanc. Pour ce dosage, mettre un dé à coudre de colorant et bien mélanger le tout durant une minute.
VII) Couler la résine dans le moule et faites la passer sur les parois en faisant pivoter le moule de haut en bas et de gauche à droite, de façon à bien la répartir dans le moule. Faire ce mouvement jusqu'à ce qu'elle s'épaississe et ne coule plus (3 à 4 minutes à température ambiante).
NOTA : Pour une plus grande solidité, je vous conseille de couler une deuxième couche dans la 1/2 heure qui suit, cette deuxième couche n'étant pas teintée.
Pour un démoulage plus facile , inclure dans la résine (dans la deuxième couche) deux petits morceaux de tissus de façon à avoir une prise lors du démoulage.
VIII) 1 heure et demie plus tard, démouler le masque. Il ne vous reste plus qu'à bien le nettoyer, percer les trous à la perceuse et à le décorer (petits triangles rouges). Le masque est terminé, mais ce moule peut vous servir à nouveau pour en faire une dizaine d'autres, à condition de passer à chaque fois les trois couches de cire. Par contre il est inutile de repasser les deux couches de vernis.

Matériel utilisé:
TERRE A SCULPTER: 20 frs les 2 kg
RESINE REZOLIN: 112 frs les 1 kg
CIRE LIQUIDE (LAB 538): 75 frs le litre
VERNIS A L'ALCOOL: 50 frs les 500 gr
colorant BLANC: 35 frs les 10 gr

Pour tous renseignements complémentaires:
Jacquemin Stéphane
80 rue de la Faisanderie
77176 Nandy
Tél. 60.63.61.63

Coulage de la résine dans le moule en plâtre.





Démoulage du masque en résine



LES GRANDS HEROS DU FANTASTIQUE

20 héros pour rêver, des héros qui manient aussi bien l'épée que le pistolet laser. Qu'ils soient immortels, capables de voler, destinés à régner, messies, mercenaires, commandant de navette spatiale, moitié homme moitié robot, aventurier de naissance, ils ont ceci en commun : symboliser le bien, parfois malgré eux. Certains doutent, d'autres ruent dans les brancards, d'autres se prennent les pieds dans les tapis...

Allan Quatermain. L'Indiana Jones aux petits pieds. Mais la série (courte) des **Quatermain** est ce qu'il y a de plus ambitieux question démarquage. Belle gueule et sourire enjoleur, Richard Chamberlain, que les séries **Shogun** et **Les Oiseaux se cachent pour Mourir** ont popularisé dans le monde entier, court, saute, mijote dans un chaudron géant, évite des dizaines de crocodiles, déjoue les pièges les plus retors...Malheureusement, les metteurs en scènes (Jack Lee Thompson et Gary Nelson) brodent dans le n'importe quoi et appuient souvent leurs effets de trucages dégueulasses et d'un racisme désuet, paternaliste. Quatermain a cependant la prestance des aventuriers de bandes dessinées, une certain plastique colonialiste directement inspirée du sérial. **Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon** fut un succès et amena **Allan Quatermain et la Cité de l'Or Perdu**, un bide. L'indispensable pin-up, Sharon Stone, s'avère aussi transparente qu'une égérie de Dallas. Quant à l'écrivain H. Rider Haggard, il doit se morfondre de la trahison soufferte. Le second degré d'**Indiana Jones** est devenu caricature...


ALLAN QUATERMAIN.

Conan. Il lance la vogue des gros bras, convertit Stallone au body-building, popularise l'autrichien Arnold Schwarzenegger. Conan, barbare d'une ère imaginaire dans un royaume imaginaire, gagne sa musculature pendant une longue captivité. Il se venge du massacre des siens et s'assoie sur un trône. Conan le Barbare illustre la pensée du duo Arnold/John Milius : «quand on veut on peut», dicton réactionnaire hérité de **Rocky** et du capitalisme américain, des hommes qui se sont faits eux-mêmes. «Conan, c'est le triomphe absolu de la volonté...»dixit l'auteur de **L'Aube Rouge**. Ironie du sort : Robert Howard, père littéraire de Conan, se donne la mort (d'une balle dans la tête) après avoir vu sa mère à l'agonie sur son lit d'hopital. Il écrivait : «L'endurance d'acier et la vitalité farouche des grands espaces étaient siennes; elles lui permettaient de survivre là où des hommes civilisés, plus instruits, plus courtois et plus sophistiqués que lui, auraient péri d'une façon lamentable.» Mais le Conan ambigu de Milius devint un aimable vagabond aventurier dans sa séquelle du très peu inspiré Richard Fleischer.


Ci-contre : CONAN LE DESTRUCTEUR


HIGHLANDER.

Connor McLeod. L'homme des hautes terres, le «Highlander» écossais traverse les siècles. Il est l'un des «élus». Pourquoi? Comment? Le scénario le dira peut-être dans un **Highlander** II toujours signé Russell Mulcahy. Rustre au début, chassé de son clan à cause de son impossibilité à mourir, McLeod est éduqué par les bons soins de Sean Connery qui lui apprend à maîtriser son don. Sans attaches, meurtri par une histoire d'amour interrompue par la mort naturelle de sa compagne. McLeod vainc le Kurgan, son double négatif. Le combat dont l'issue est laissée dans l'ombre aboutit, par le tripouillage de la version commerciale, à la consécration d'un nouveau Christ chargé de guérir les plaies du monde. Le héros y perd beaucoup de son mystère mais sans gagner une nouvelle identité.



ALIENS.



HERCULE.

Ellen Ripley. Seule survivante du Nostrono décimé par un extra-terrestre monstrueux dans **Alien**, Ellen Ripley gagne ses galons de héros dans **Aliens**. Ceux qui avaient fantasmé sur sa petite culotte blanche dans le premier récoltent maintenant un t-shirt et des bras solides. Grande et forte, Sigourney Weaver se défend d'avoir interprété une Rambette de l'espace. James Cameron aussi conteste cette version des choses. Néanmoins, Ripley, utilisant des pétoires démesurées, a la démarche d'un vétéran du Vietnam égaré dans les rizières. Elle lâche même quelques jurons de circonstance, traite de «pute» l'alien reine. Tous les militaires périssent tandis qu'elle s'en sort toujours. Femme de caractère, sa fibre maternelle ne fait quun tour lorsque se présente une petite fille blonde traquée par lextra-terrestre. **Alien 3** devrait continuer dans cette voie, avec, peut-être, Sigourney à la mise en scène.

Flash Gordon. Qui a dit merci à Dino De Laurentiis et ses millions pour avoir exhumé celui qui fut le héros des sérials les plus ringards des années trente et quarante ? Le gros Dino casse du mythe : King Kong, les marins du Bounty ne sont pas ressortis intacts de sa moulinette. Tonitruant, le **Flash Gordon** de Mike Hodges tente de dépoussiérer le héros. Son interprète, Sam Jones, a le look du surfer californien. Joueur de football américain, **Flash Gordon** est propulsé dans un univers de S.F. d'opérette flambant neuf. Porté par les événements, il est soutenu par la partition électrisante du groupe Queen, surtout lors d'une partie de foot mémorable. Nettement plus jouissif est le méchant, le très théatral Empereur Ming.

Hercule. Comment accommoder les fastes du péplum d'antan et les succès du box-office des années 80? L'italien Luigi Cozzi répond à nos questions et accouche de deux **Hercule** sous le pseudo de Lewis Coates. Mise en scène bancale, trucages calamiteux, scénario déficiant... Tout ceci passerait encore si Hercule était interprété par un comédien-athlète de talent. Force est de constater que Lou Ferrigno (le géant vert **Hulk** pour le petit écran) sait à peine se déplacer devant la caméra, articule que fort mal des dialogues sots. Il lutte contre quelques monstres animés par le français Jean-Manuel Costa, contre un King-Kong spatial sorti d'un flipper... Ses travaux sont impressionnants... sur le papier! Quand il nettoie les écuries les plus craspec de l'antiquité, le cinéaste se rappelle du Mr. Propre de la pub et truffe l'image de petites étoiles scintillantes. C'est du Z, risible. Le héros olympien patauge dans la nullité de son générique.

Han Solo. Contrebandier, mercenaire sans grande moralité, le roublard Han Solo, poursuivi par des créanciers, prend rapidement, mais en râlant, le parti de la Princesse Leïa. Flanqué d'une carpette ambulante et géante, Han Solo, d'abord appâté par le gain, s'attache à sa douce et énergique altesse. Il en tombe amoureux, se disputant ainsi ses bonnes grâces auprès de Luke Skywalker. Ouf : Luk est le frère de Leïa. Celle qui le considérait d'abord comme un personnage grossier et interressé change de point de vue. Pris dans les tourments des représailles de l'Empire, Han Solo à bord de son faucon Millénaire prend du grade au sein de la révolution et grave dans le roc stellaire son image goguenarde de bon vivant téméraire mais rationnel.

LA GUERRE DES ETOILES.



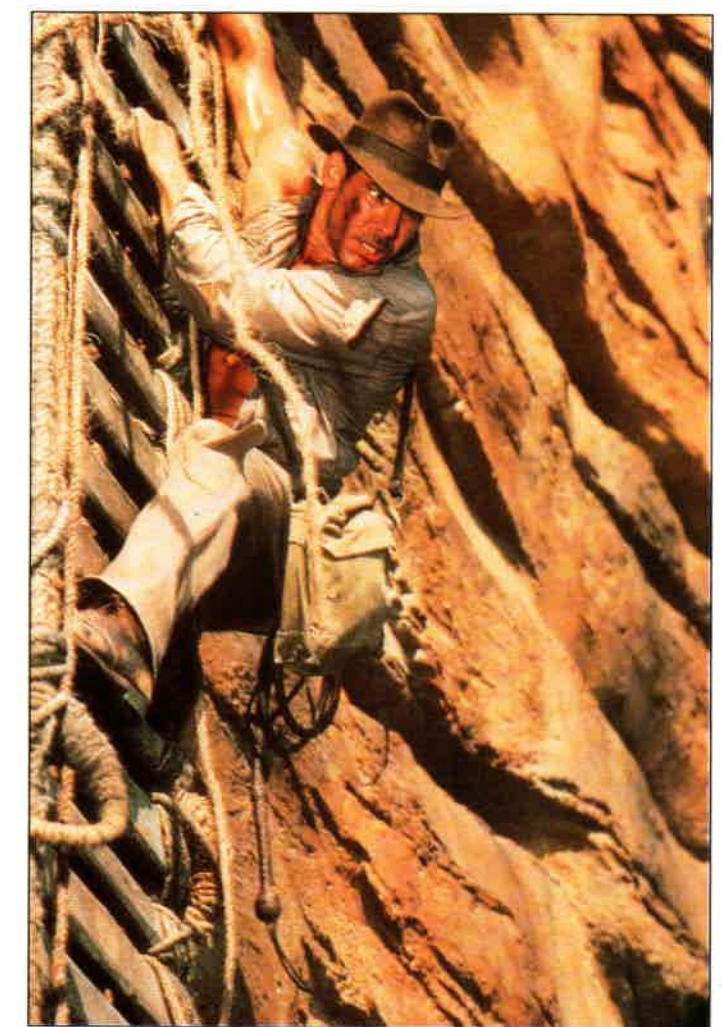
sailles de l'Empire, Han Solo a bord de son faucon Millénaire prend du grade au sein de la révolution et grave dans le roc stellaire son image goguenarde de bon vivant téméraire mais rationnel.

Indiana Jones. En deux films, son nom est déjà un mythe. Un mythe d'aujourd'hui nourri de vieux clichés, flanqué de vieux vêtements. Un chapeau mou, un blouson de cuir élimé... A quelques détails près, Charlton Heston arborait la même garde- robe en 1954 dans **Le Secret des Incas**. Indiana Jones, c'est quelque chose comme Brad Gaumont, Joe Colorado, des patronymes taillés pour l'aventure au point de devenir caricatural. Seulement Steven Spielberg est sincère. Ce héros, il l'a fréquenté pendant toute son enfance dans un cinéma de quartier affichant les sérials les plus saugrenus qui soient. Il n'y avait guère de second degré distanciateur dans ces produits manufacturés par des tâcherons géniaux, seulement de la candeur, de la naïveté. Ces films ont réinventé la bande-dessinée. Spielberg ne porte pas tout le mérite de la création de Jones. George Lucas l'a défini; le réalisateur de **E.T.** rêvait à la mise en scène d'un **James Bond**. Qu'importe James Bond (I.J. dans **Le Temple Maudit** se permet au tout départ une apparition très 007)... Un peu de Edgar Rice Burroughs, du sérial, des péripéties dingues grapillées un peu partout... Indiana Jones est le puzzle reconstitué d'années de boulimie cinéphile. Et Indiana Jones se définit invulnérable et maladroit, réussissant un peu malgré lui à assurer le succès de ses missions. Le héros n'a rien d'héroïque: il sort un flingue au lieu de croiser le fer avec un adversaire enturbanné, trouve souvent son salut dans la fuite et monopolise une chance incroyable, des cadeaux du ciel tendus par des scénaristes ingénieux. Mais la vraisemblance tient toujours. Le personnage existe, attire la sympathie simplement parce que ses auteurs l'aiment .Parce que, également , Harrison Ford en est l'interprète idéal, mal rasé juste ce qu'il faut, toujours un bon mot à la bouche. Idéal... même Tom Selleck qui devait d'abord incarner Jones le dit. Dans un an, le troisième tome de ses exploits.

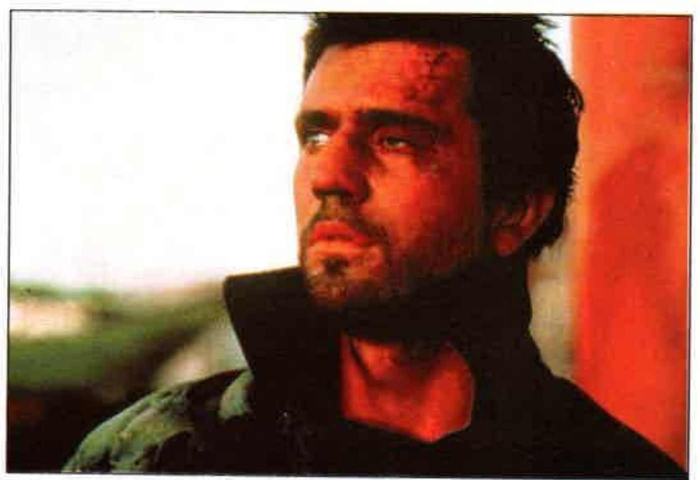
Jack Burton. Pris dans les griffes du mandarin, le routier sympa incarné par Kurt Russell se conduit comme le lourdaud yankee qu'il est. Passivement, il contemple les figures d'arts martiaux de ses amis chinois. Quand il agit, le plafond lui tombe sur la tête et l'assomme. Charmeur envers les dames, Jack Burton joue les types à qui «on ne la fait pas». Il est normalement trouillard, assez maladroit de ses armes, lourd dans ses plaisanteries et ses avances amoureuses. Le héros zéro porté par le vent comme Buster Keaton. Candide et Roublard.

Mad Max. Un des mythes de cette fin de siècle. Flic vengeur coursant des motards ravagés dans son premier périple, vagabond se vouant tant bien que mal à la bonne cause (d'abord pour un plein d'essence) dans le deuxième, messie dépenaillé à la tête d'une tribu d'enfants dans le troisième, Mad Max porte l'auréole des figures immortelles. Solitaire, lassé par les épreuves, habitué à la violence, il semble destiné à déambuler indéfiniment à la surface d'une planète barbare. Ses aptitudes : as du volant, manipulation virtuose des armes à feu... Tout ça, il l'abandonne pour décrocher le bâton de pélerin. D'abord jeune loup, il a mûri, compris la folie du monde. Les méchants, il les concassait dans le passé mais, maintenant, serait plus enclin à les convertir au pacifisme. Ce qu'elle perd en spectaculaire, l'aventure le gagne en profondeur. Dans un potentiel **Mad Max 4**, Mel Gibson devrait finir crucifié dans les ruines d'une centrale nucléaire, le Golgotha du 21e siècle. Toutefois, George Miller parait prompt à s'arrêter là: une silhouette sur fond de soleil couchant.

Luke Skywalker. Naïf, il évoque un peu le Roi Arthur découvrant le potentiel de son épée Excalibur. Sur les épaules du héros de la Guerre des Etoiles repose le sort de la galaxie entière. Chaste, fidèle, un temps amoureux de sa soeur Leia, il mûrit au fur et à mesure de la trilogie. Le héros au visage lisse d'adolescent prend de la bouteille et réalise que les cho-



INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT



MAD MAX II ET LA GUERRE DES ETOILES

JACK BURTON






Kirk et Spock dans STAR TREK II


LES MAITRES DE L'UNIVERS et *ROBOCOP*



ses ne sont pas aussi simples qu'elles y paraissent. Son père a pour nom Darth Vader, serviteur zélé de l'Empire. Tout de blanc vêtu dans **La Guerre des Etoiles**, Luke vire au noir dans **Le Retour du Jedi**. L'enfant-guerrier a perdu son innocence.

Kirk. Commandant de l'Enterprise dans la série fructueuse des **Star Trek**, Kirk ne quitte jamais son uniforme. Vieillot, il évoque les capitaines de vaisseaux de la marine à voiles. D'ailleurs, son vocabulaire, le jargon utilisé à la barre de l'Enterprise, est à l'avenant. Kirk symbolise le militaire méritant, constellé de médailles. Sa réputation est grande à travers la galaxie. Honnête, à cheval sur le réglement, il le trahit néanmoins lorsque les événements le lui oblige. Mais il sort grandi du dilemne. Rigide dans un uniforme amidonné, William Shatner ne plaisante pas avec Kirk. Quelques sourires, guère de rires à gorge déployée, beaucoup de sourcils froncés par les soucis, un respect scrupuleux de la hierarchie, une apologie de la camaraderie virile, Kirk appelle le respect. Sa droiture, la simplicité de ses sentiments trouve auprès de Mr. Spock un auditoire attentif.

Mr. Spock. L'officier en second de l'Enterprise, le galion des **Star Trek**. Le visage émacié, les oreilles pointues, les gestes précis et économes, Mr Spock, à demi-terrien à demi vulcain, s'est rendu célèbre en manipulant un humour très à froid, en exprimant des sentiments d'une logique mathématique et totalement intériorisés. Mr Spock voudrait ressembler à un bloc de marbre mais ses antécédents «humains» fissurent la pierre. Généreux, plus charismatique que Kirk, Spock s'exprime souvent avec la fantaisie d'un ordinateur mais ses pointes d'humour n'en sont que plus onctueuses. Mort et revenu à la vie, il est l'indispensable élément à la popularité de **Star Trek**. Un héros sévère, sec, austère mais véritable. Leonard Nimoy retrouvera le rôle une quatrième fois pour le grand écran d'ici la fin de l'année.

Musclor. Le jouet de chez Matel aurait dû rester une figurine de plastique destinées aux tout petits. Princier, luttant pour la bonne cause avec les principes les plus usés dans le domaine, Musclor inspire le néant. Sa personnalité se limite à des constatations qui se seraient passées de commentaires, et surtout à un tour de bras bien mis en valeur par une pommade luisante. Qu'il manie une lourde épée ou un fusil laser, il demeure inexpressif, simplement illustrateur d'un scénario charpardé un peu partout. Interprête de Musclor dans **Les Maitres de l'Univers**, le bionique Dolph Lundgren cède sa place à un inconnu dans le second tome de ses aventures. Heureusement, le méchant, l'infâme Skeletor, ironise sur la condition de héros et sur celle de traite, pour faire passer (durement) la pilule. De plus, Gary Goddard, a trop vu **La Guerre des Etoiles.**

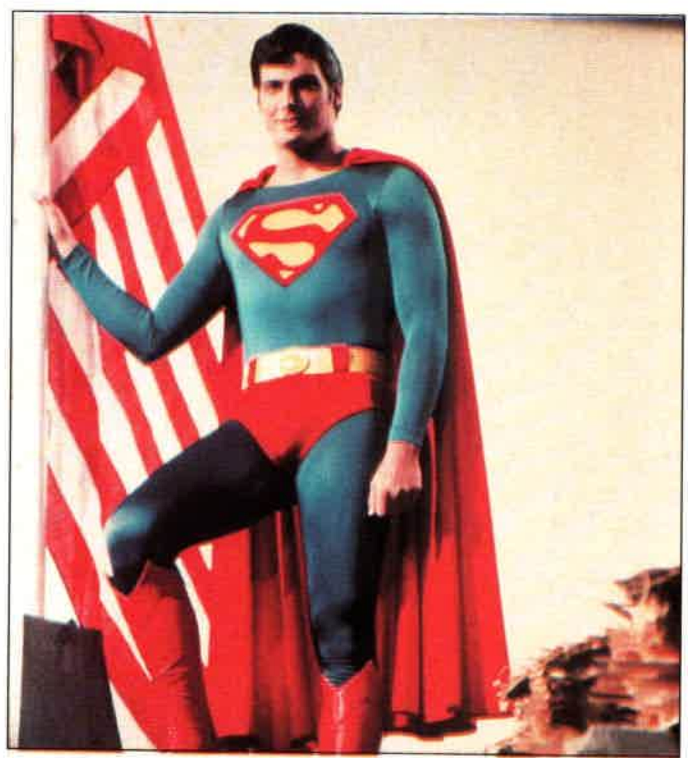
Murphy. Plus connu sous le nom de robocop. Un bon flic devient un super flic, un policier de métal, invulnérable, récitant ses droits au malfrat d'une voix monocorde. Criblé de balles, officiellement mort, Murphy retrouve peu à peu son identité dans la carcasse superbe du Robocop. La mécanique ne se dérègle pas mais gagne une identité, un coeur, une pensée. Murphy aurait pu se révolter, refuser son statut, réprimer durement ses créateurs. Cependant, il accepte son état d'androïde, d'homme d'acier, de vigile suprême. Un représentant de la loi sorti d'un rêve de Bronson, ou d'un cauchemar d'Al Capone. Quand il roule des mécaniques, c'est pour le bien de tous. Même sous la cuirasse, le comédien Peter Weller garde son talent intact .Mais lui et Paul Verhoeven ne seront sans doute pas dans un **Robocop 2.**

Red Sonja. Elle a les origines littéraires de Conan, à savoir l'écrivain Robert Howard. Mais Sonja la Rouge, héroïne d'une bande-dessinée violente et épique, se retrouve victime dans le film homonyme d'une inflation de talents. Manque de talent de son interprète,

SUPERGIRL.




KALIDOR


SUPERMAN II

Brigitte Nielsen ridicule dès qu'elle prononce un mot, désintéressement du cinéaste Richard Fleischer, budget à l'économie ne permettant même pas des effets spéciaux corrects... L'héroïc-fantasy au féminin, déjà peu gâté par **Hundra**, doit recourir in-extrémis à l'apport du Conan rebaptisé Kalidor afin d'endiguer la débacle. Mais Arnold semble peu motivé. Son rôle épisodique a été parachuté en tête d'affiche pour les besoins de l'exploitation européenne. Kalidor ne connaitra pas de séquelle. La séduction cède du terrain à la fadeur d'une comédienne au corps fabuleux mais figé.

Rick Deckard. Le héros de **Blade Runner** a l'imperméable fatigué, le rictus facile, la démarche voutée... Il traîne sa mélancolie dans une mégapole futuriste et traque des androïdes aimant trop la vie selon les autorités. Contraint à agir, Rick Deckard les liquide successivement, commente en voix off ses forfaits. Ses mots sont désenchantés; il se sait pris au piège, obliger à retirer de la circulation des êtres capables de sentiments. Le héros écope des basses besognes pour finalement, être sauvé de la mort par le prétendu méchant. Deckard comprend tout; homme ou androïde, qu'importe. L'important est de vivre sa vie. Rick Deckard ou l'héroïsme fané. Dans le rôle, Harrison Ford, détective de films noirs, se place au diapason d'Han Solo et Indiana Jones.

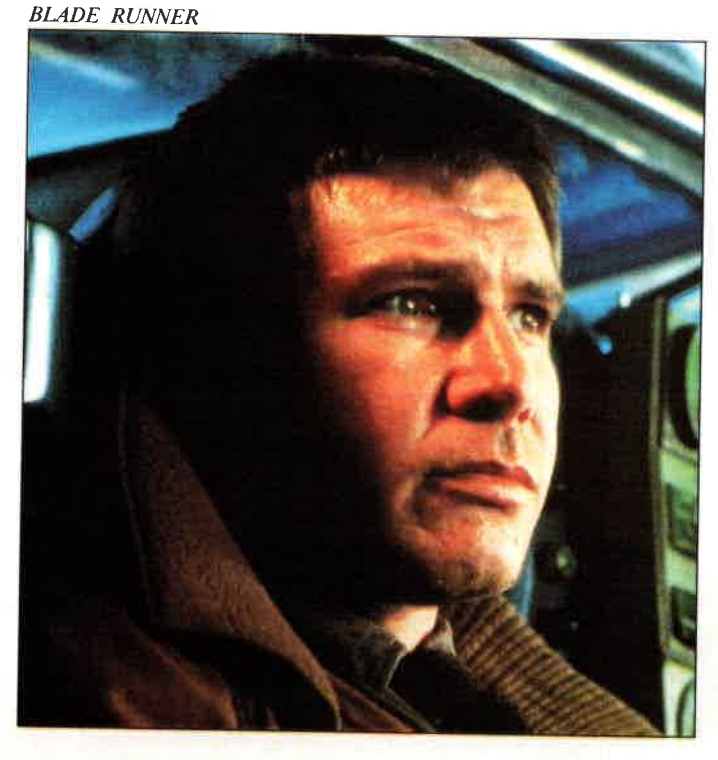
Snake Plissken. Le borgne blond et mal rasé de **New York 1997** pourrait très bien sortir d'un western italien volontiers cynique. Décoré pour ses fait d'armes durant la troisième guerre mondiale, Snake Plissken est celui que tous «pensaient mort». Mercenaire, franc-tireur, repris de justice, il ne choisit pas sa mission. Elle lui est imposée comme un boulet au pied. C'est le héros peu enthousiaste d'une aventure qui menace de lui arracher la tête. Une charge d'explosif judicieusement placée l'oblige à retrouver le président des States dans un Manhattan peuplé de fous furieux. Sur le ring, dans les égoûts, il se meut au rythme de métronome de la mise en scène de John Carpenter. Trompé par les flics, il choisit finalement de ne pas sauver l'humanité. Sergio Leone doit beaucoup l'aimer.

Supergirl. A croire que le cinéma fantastique rejette la femme en tant que héros. **Supergirl** n'a pas connu le destin cinématographique de **Superman**. Venant elle aussi de la planète Krypton, elle use de ses super-pouvoirs contre une sorcière cabotine. Le grand tort des producteurs: avoir simplement mis une jupe et des doudounes à **Superman** et négliger le reste. Le scénario surtout. **Supergirl** abonde en bonnes intentions et voltige magnifiquement bien. La douce Helen Slater plane au dessus du film avec une indifférence polie. Gentille, elle manque de l'autorité nécessaire à sa crédibilité. Le charme ne suffit malheureusement pas. Ses producteurs annoncent pour bientôt une série **Superboy** destinée à la télévision.

Superman. «L'andouille volante», comme dit Françis Coppola, est un pur produit de l'ère Reagan. Moulé dans son collant rouge et bleu, Christopher Reeve brandit très haut la bannière étoilée. Très, très haut dans l'opus 1 de Richard Donner, un peu plus bas dans l'opus 2 de Richard Lester, très bas dans l'opus 3 de Richard Lester débarassé des séquences tournées par Richard Donner pour le deuxième et de nouveau au top avec le quatrième tome (ultra pacifiste) de Sidney J. Furie. Secourir la veuve et l'orphelin, mettre sous les verrous le mégalomane Lex Luthor, filer le parfait amour avec Loïs Lane... L'orphelin de Krypton remplit ses missions avec toujours le même sourire, cette manière scolaire de réprimander le crime.»Que je ne vous y reprenne pas» pourrait-il dire. Pilonné par l'inococlaste Lester, Superman perd de sa superbe. Toujours pointilleux, il préfère les avances d'une blonde pulpeuse à la sauvegarde du monde. Les puristes n'ont pas apprécié, Christopher Reeve guère plus. **Superman IV** le regonfle à bloc et professe le **rapprochement Est-Ouest, détournant l'agressivité d'un Reagan devenant plus conciliant. L'opinion publique a parlé. Superman V sera-t-il moscovite ?**

MARC TOULLEC

BLADE RUNNER





LES VOYAGEURS DE L'INFINI

Earth star voyager *(1987) Réal. James Golstone Scén. Ed Spielman Int. Duncan Regehr, Brian Mc Namara, Julia Montgomary, Peter Donat Distr. Buena Vista Vidéo/ Film Office.*
D'inspiration star-trekienne, ce film de S.F. produit par Disney déçoit quelque peu car l'aventure se déroule en vase clos et s'inspire d'histoires et de thèmes très utilisés. Dès le départ, le film louche vers **Blade Runner** pour les conditions de vie sur terre dont l'athmosphère est devenue irrespirable. Un groupe de gens partent pour explorer une gigantesque planète où pourrait émigrer la population entière, mais qu'il mettront 26 années à rejoindre. Mais il apparait rapidement que quelqu'un ne souhaite pas la réussite de l'entreprise. Entre des dialogues envahissants, des explications compliquées, des petits génies qui tapotent comme des malades sur les claviers d'ordinateur...on aurait préféré une S-F plu spectaculaire, plus folklorique, plus excitante quoi !

APPRENTIES SORCIERES

The Worst Witch *(?) (198.) Réal. Robert Young Int. Diana Rigg, Tim Curry, Charlotte Rea Distr. C.B.S. / Fox - Edition Echo.*
C.B.S. lance une nouvelle série pour lesjeunes spectateurs et cette comédie a tout pour leur plaire. Dans les écoles de sorcières, il y a aussi des cancres. Mildred en est un bel exemple qui mélange les formules magiques, tombe de son manche à balai, change involontairement une camarade en cochon, etc... Elle est la tête de turc de sa classe, y compris des professeurs. Mais elle parviendra cependant à sauver son école de méchantes sorcières qui veulent reprendre le pouvoir. Il n'est par sûr que passé l'âge de 12 ans vous succombiez à ce conte de fée. Les effets spéciaux tournés en vidéo sont très médiocres et Diana Rigg en fait des tonnes dans le rôle d'une prof très sèche et frustrée. Tim Curry est plus inattendu en «Grand Visiteur», un sorcier excentrique dont le noeud papillon a la forme d'une chauve-souris.



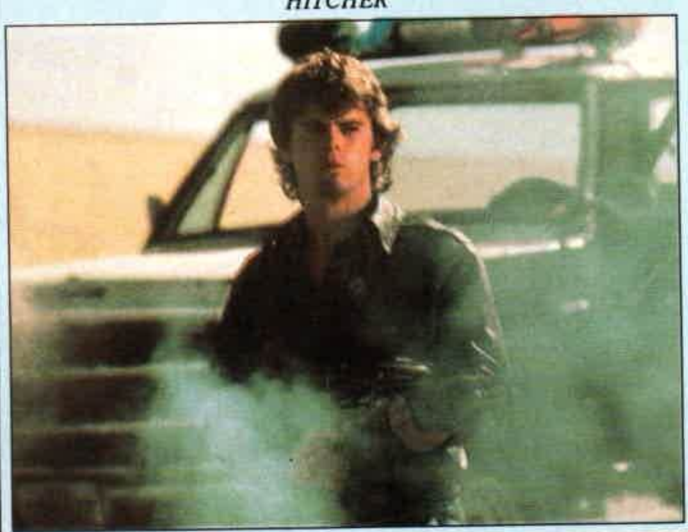


BIGFOOT ET LES HENDERSON

Bigfoot and the Henderson *(1987) Réal. William Dear Int. John Lithgow, Don Ameche, Melinda Dillon, Kevin Peter Hall. Distr. C.I.C. Vidéo.*
Cette production Spielberg, malgré l'habituelle sentimentalité, est une merveilleuse comédie dont le héros principal dégage une importante aura de sympathie. Il s'agit d'un Bigfoot, le yéti américain, qui débarque par accident chez une famille américaine typique. Tel l'éléphant dans un magazin de porcelaine, l'hôte encombrant sème une joyeuse panique à l'intérieur et dans les environs.Mais comment lui en vouloir lorsqu'il pose sur vous ses yeux tendres et innocents? Jamais le maquilleur Rick Baker n'a conçu de créature plus réussie, avec une variété incroyable d'expressions, qui contribue énormément à la crédibilité, car son Bigfoot est humain. Pour faire vibrer la corde sensible, il y a le chasseur qui le recherche pour lui faire la peau mais qui est aussi bête que méchant. Bourré de tendresse, rempli d'humour, il est impossible de résister au charme de Bigfoot.



HITCHER



HITCHER

The Hitcher *(1986) Réal. Robert Harmon Scén. Eric Red Int. Rutger Hauer, C. Thomas Howell, Jennifer Jason Leigh. Distr. Warner Home Vidéo.*
Un des propos du cinéma fantastique est d'exploiter nos frayeurs, de les visualiser comme dans un cauchemar. Et pour cela **Hitcher** met dans le mille car d'une situation quasi-quotidienne, un jeune homme prend un auto-stoppeur dans sa voiture, il débouche sur un hallucinant cauchemar. Lorsque le passager sort un couteau de sa poche et déclare qu'il a tuer son précédent chauffeur, lui a coupé la tête, les bras et les jambes et qu'il a l'intention de faire de même avec le nouveau : un sacré malaise s'installe. Ayant réussi à se débarrasser de son dangereux passager, Jim ne s'attend pas à ce qu'il l'accompagne quand même tout au long de son périple : le surveillant, apparaissant, disparaissant, laissant des preuves pour compromettre le jeune homme dans les meurtres qu'il a commis etc... Que dire de Rutger Hauer dans le rôle-titre sinon qu'il est impérial, sûr de sa force et en même temps provocateur lorsqu'il demande d'essayer de l'arrêter ? Il fallait une mise en scène à la hauteur pour un sujet si fort : elle l'est, car il n'y a pas un seul temps mort, le suspense est le sujet du film. Quant à moi c'est décidé : je ne prendrai jamais plus d'auto-stoppeur. L'auteur a-t-il mesuré les conséquences de son histoire sur certains esprits impressionnables ?

S.A.D.E.

Poppers *(1984) Réal. Jose Maria Castellvi Int. Jose Luis de Vilallonga, Agustin Gonzalez, Alfredo Mayo, Manuel de Blas Distr. Punch Vidéo*
Encore un de ces film obscurs comme on aime à en découvrir, bien que les bonnes surprises soient rares. Pour avoir tué un jeune homme, Santos fait 2 ans de prison ; à sa sortie il est pris en main puis en chasse par un groupe de bourgeois qui ont à leur tête le père de la victime de Santos. Après un remake miniature des **Chasses du Comte Zaroff**, Santos survivant décide de supprimer ses chasseurs avec l'aide d'une femme. Il tranche les mains d'un bourgeois au couteau électrique, il coupe la gorge d'un autre et poignarde les suivants...pour repartir au petit matin avec sa copine devant une affiche qui proclame : «Si tu me cherches, tu me trouvera». On sent constamment la volonté du réalisateur de faire modrene avec des jeux d'éclairages, mais l'ensemble est sans âme, mis en scène avec distance.

GHOSTRIDERS - LES CAVALIERS DE L'ENFER

Ghostriders *(1987) Réal. Alan L. Stewart Int. Bill Shaw, Jim Peters, Ricky Long, Cari Powell Distr. Vidéofilm.*
Des cavaliers qui surgissent hors de la nuit, courent vers la vengeance au galop. Leur nom, ils le signent à la carabine d'un Z qui veut dire...Zombie. En fait de morts-vivants, il s'agit plutôt de fantômes. Pendu par un pasteur fanatique, centans plus tôt, le hors-la-loi Frank Clements, qui avait jeté une malédiction sur la descendance de son bourreau, revient tenir ses promesses et récupérer son pistolet. Accompagné de sa bande, il traque la famille Sutton, tue le père et est sur le point de faire de même avec le fils, lorsque sa fiancée en leur criant : «Allez-vous en, vous êtes des cauchemars...»les fait disparaitre. On le voit, le scénario ne s'encombre pas de futilités; il aurait peut-être dû car le film est prévisible de la première à la dernière image. Un cavalier supplémentaire court tout au long du



Les deux scènes : VIDEO DEAD.

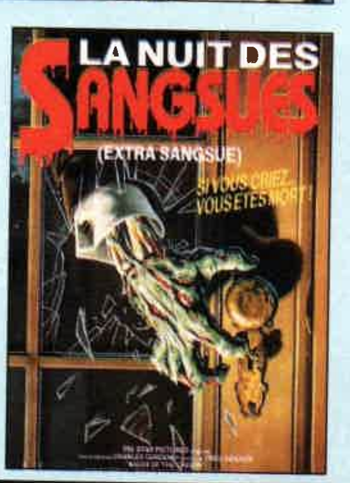
VIDEO DEAD

The Vidéo Dead *(1986) Réal. Robert Scott Int. Roxanna Augesen, Rocky Duvall, Jennifer Miro, Vickie Bastel Distr. C.B.S./Unicorn Studios.*
Le service après-vente Darty, c'est vraiment quelque chose. Non seulement ils vous réparent votre téléviseur rapidement, mais en plus, quand vous regardez un film de zombies, les morts-vivants sortent de l'écran. Encore plus fort que le relief ! Ce petit film a bien du mal a dépasser le stade amateur et utilise la mythologiedes zombies avec une méconnaissance insolente. Seule leur vision dans une glacepeut faire fuir des zombies, ce qui nous vaut une séquence hallucinante où le héros, avec un rétroviseur, lutte contre un mort-vivant déguisé en mariée et maniantune tronçonneuse. Quant au final, il est dans la lignée avec l'héroïne qui s'aperçoit que pour ne pas être dévorée par les zombies, il suffit deleur prouver qu'on n'a pas peur d'eux. Alors elle les invite chez elle pour une bouffe puis les fait danser dans la cave. Elle les enferme, et comme ils ne peuvent pas sortir, ils se dévorent les uns les autres. Il n'est pas exclu d'y prendre un certain plaisir pervers.



LA NUIT DES SANGSUES

Night of the Creeps *(1986) Réal. Fred Dekker Int. Tom Atkins, Jason Lively, Steve Marshall, Jill Whitlow Distr. C.B.S./Fox.*
Sortie discrètemnet sous le titre **Extra Sangsues**, cette première oeuvre combine selon son auteurF. Dekker : «la comédie étudiante et le film de zombie à la Romero». Le prologue tourné en noir et blanc voit l'atterrissage d'un engin bizarre qui contient les «Creeps» du titre original. Ce sont des sortes de limaces qui jaillissent dans la bouche des humains , se logent dans les cerveaux où elles pondent leurs oeufs. Les humains ainsi contaminés se conduisent comme des zombies jusqu'au moment où les oeufs éclosent et de nouveaux parasites éclatent la tête porteuse pour se lancer à la conquête de nouvelles victimes. L'argument présente quelques ressemblances avec le **Parasite Murders** de Cronenberg, mais le film demeure très original et enthousiasmant. Bourré d'humour, notamment le personnage du flic aux tendances suicidaires, le film vaut surtout pour la perfection des maquillages et des effets spéciaux. Même si certaines scènes avec les étudiants auraient pu être raccourcies, le rythme est constant et le plaisir pris à filmer déteint sur le spectateur.



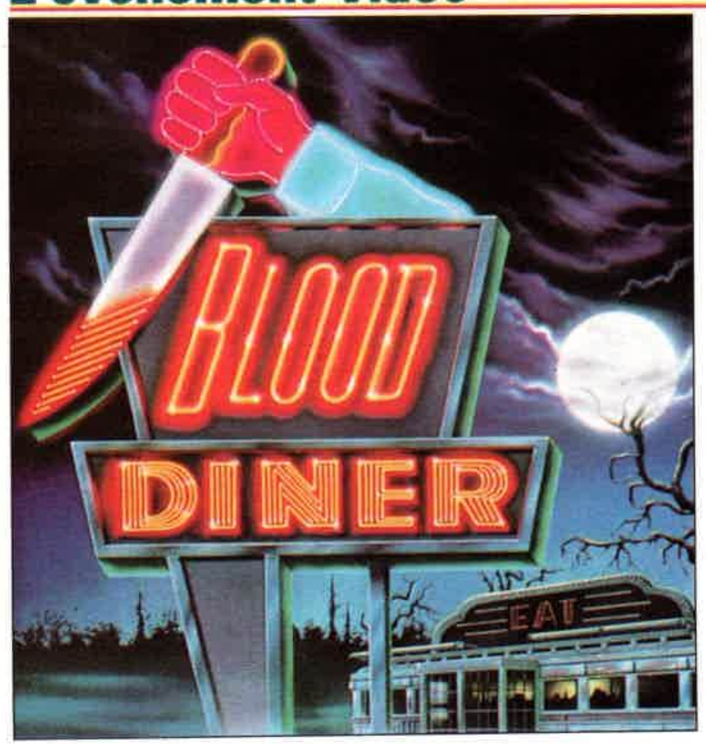


LA NUIT DES SANGSUES.

HOUSE TERROR

Who slew Auntie Roo *?/ Gingerbread House (1971) Réal. Curtis Harrington Int. Shelley Winters, Mark Lester, Ralph Richardson, Hugh Griffith Distr. Atlantic*
Utilisant sans vergogne l'affiche de **La Maison des Damnés** et la mention «Grand Prix du Meilleur Film Fantastique» sortie d'on ne sait où, Atlantic ressort de derrière les fagots un vieux film de terreur psychologique. Marchant sur les traces des œuvres du genre réalisées par Robert Aldrich (du style **Chut, Chut, Chère Charlotte** ou **Qu'est-il arrivé à Baby Jane**...), **House Terror** ne tient pas la distance. L'idée était de reprendre le conte pour enfants «Hansel et Gretel» pour qu'il serve de trame à un suspense sur une mère abusive. Tante Roo croit reconnaître dans une de ses filles de l'orphelinat qu'elle a invitée pour Noel sa propre fille décédée dans un tragique accident. Elle finit par la séquestrer avec son frère qui, lui, est persuadé qu'elle est la sorcière du conte et qu'elle va les faire cuire. Dans le rôle principal l'imposante Shelley Winters finit par en faire trop et détonne par rapport au reste de la distribution qui est excellente, de même que la musique.

Marcel BUREL



Une jolie dame d'origine chinoise marche sur les traces d'Herschell Gordon Lewis, le papy du gore. Pas commun. Heureusement que Jackie Kong possède la sensibilité d'un vieux roublard de séries B saignantes. Très gros mots, kung fu nudiste, majorettes topless passées au laminoir ... Blood Diner ne mâche pas son gore!

Blood Diner restera sans doute inédit en salles mais sa sortie en vidéo constitue un événement aussi important qu'une exclusivité style **Le Retour des Morts Vivants 2** ou **Prison**. Il est de moins en moins rare de trouver aux manettes d'un film fantastique la signature d'une femme. Kathryn Bigelow, Eugénie Joseph (**Spookies**), Roberta Findlay...Ravissante jeune femme d'origine chinoise, Jackie Kong marche allègrement sur les traces du pape du gore, Herschell Gordon Lewis. Fille de comédien, Jackie Kong s'est portée coupable d'un **The Being** suivant les agissements d'un monstre radioactif, et d'une comédie post-**Police Académy**, **Patrouille de Nuit.** Les composantes majeures de ces chefs-d'oeuvre : un humour épais sorti du magazine *Mad*, (des jeux de mots douteux, des références pour cinéphiles, une grande complaisance pour ce qui est scabreux et gore...) Jackie, on t'aime.

Remake d'un classique nul

Blood Diner annonce clairement dès les premières images qu'il va ravaler la façade de **Blood Feast** une heure trente durant. Quatre-vingt-dix minutes pour restaurer ce bon vieux classique nul au début des sixties, le premier film gore officiel. Jackie Kong connaît son abécédaire de l'horreur sur le bout de ses dix doigts. Son remake de **Blood Feast** respecte le scénario de Gordon Lewis. Deux teenagers tout ce qu'il y a de respectables perpétuent le culte de la Déesse Sheetar. Une cérémonie intervient tous les cinq millions d'années, cérémonie pendant laquelle la déesse renaît. Les fils Tutman, dirigés par leur oncle dont le cerveau et les yeux flottent dans un bocal, entreprennent donc de reconstituer l'objet de leur dévotion. Et pour arriver à donner à Sheetar une forme féminine potable, le choix est mince : tuer un maximum de filles. Toutefois, les prêtres en goguette doivent aussi tenir leur restaurant végétarien toujours plein à craquer...

Le gore de Jackie

Qui a parlé de sensibilité féminine pour qualifier Jackie Kong? Niet. Jackie Kong s'adonne au gore avec une santé, un sens des débordements aussi probants que les possibilités de son père spirituel, Herschell Gordon Lewis. **Blood Diner** décuple déjà les hectolitres d'hémoglobine versés dans **Blood Feast.** La réalisatrice en verse le maximum et collectionne les scènes horribles. Horribles et drôles comme il se doit. Des majorettes aux seins nus s'entraînent tandis qu'un des fils Tutman, un masque de Richard Nixon sur le visage, déboule mitrailleuse au poing pour les descendre (elles sont bien une douzaine). Opération suivante : prélever les organes, les découper au couteau électrique. Quand la police arrive sur les lieux, le carnage prend des dimensions surréalistes; tous les membres sont séparés des corps. Consciencieusement, les flics remplissent des sacs poubelles. Tout **Blood Diner** gravite autour d'instants de ce tonneau, toujours atroces, toujours rigolards. Une allumeuse est enduite de pâte à gâteau puis plongée dans un fourneau. Transformée en beignet ambulant, sa tête vole à travers la pièce à la suite d'un coup de balai vigoureux. Terrorisée, sa copine réceptionne (mal) un hachoir qui la tranche dans le sens de la hauteur! Les dernières minutes surenchérissent encore. Une boîte de nuit accueille la cérémonie de résurrection de Sheetar. Métamorphosés en zombies, les danseurs se bouffent, se mordent, tandis que la déesse expédie dans l'assemblée des rayons puissants. Résultat : des jets de sang, des explosions cervicales... Précisons tout de même que ces séquences sont régies par la pagaille la plus complète, bordel parfaitement organisé, burlesque.

Eclats de rire, de sang et de vomi

«J'ai fait fonctionner ma queue avant ma tête», «Les ingrédients idéaux pour un buffet sanglant sont les poumons et le foie de deux salopes», «Est-ce que la purée d'estomac est prête?», «Je n'allais pas violer les corps avant de les sacrifier»...Ces extraits des dialogues de **Blood Diner** donnent le ton. Plus c'est scatologique, grossier, craspec, mieux c'est. A croire que John Waters a servi de conseiller artistique sur le film. Jackie Kong délaisse les gags fignolés pour les vannes du plus mauvais goût possible, les situations dignes pour les scènettes les plus graveleuses. Un gros barbu envoie des paquets de vomi sur les clients d'un resto, un des fils Tutman écrase à six, sept reprises un motard...Mieux, le même balance le gardien d'une boîte à terre; une voiture folle lui écrase la tête, ce qui n'empêche pas son compère de lui demander «Eh Jessie, ça va?». Les Monty Python n'auraient pas osé. Chinoise, Jackie Kong se devait d'introduire dans son film quelques notions d'arts martiaux. A poil, une jeune femme pratique le kung-fu afin de se débarasser d'un adversaire brandissant une hache. En désespoir de cause, elle lui broie d'une main l'entrejambe! Pour corser le côté parodique, Jackie Kong saupoudre le tableau du thème musical des James Bond. **Blood Diner** rentre donc dans l'histoire du film sex-kung-fu. Unique. «Je m'en vais acheter des tampons périodiques» annonce la mère à ses rejetons, «un hachoir dans la main, dans l'autre ses organes génitaux» lance la radio....**Blood Diner** devrait faire fuir les amateurs de délicatesses. Dans la galerie des personnages déments qui peuplent le film : Jimmy Hitler le meilleur catcheur du monde, un restaurateur ventriloque, un flic gominé qui passe la langue sur ses lèvres dès que sa partenaire approche, une vierge, une femme de flic nerveuse au point de hurler quand le nom d'un tueur est prononcé, des musiciens costumés en nazis à moustaches... **Blood Diner** brasse de tout, se fout de tout, rigole de tout, tout ceci pour célébrer la venue de «Sheetar, une déesse plus puissante que Superman».

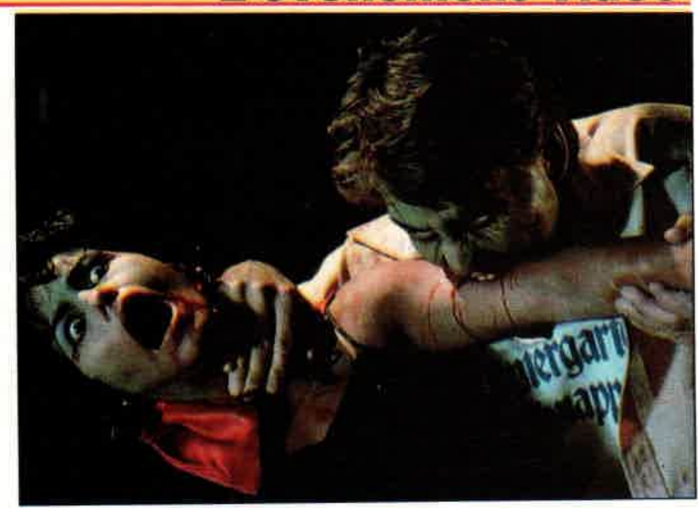
Marc TOULLEC

Blood Diner *USA 1987 Réal.: Jackie Kong Scén.: Michael Sonye et Jackie Kong Dir. Phot.: Mus.: Don Preston SPFX : Bruce Zahlava Prod.: Jimmy Malson et Jackie Kong Int.: Rick Burks, Carl Crew, Roger Dauer, Tanya Papanicolas, Drew Goderis. Dur.: 1h25 Dist. vidéo: Vestron*



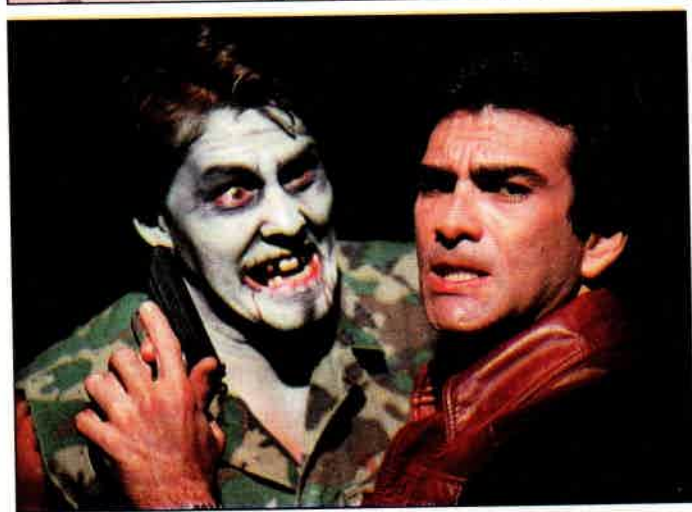


















VIDEO - SERIES

STAR TREK
THE NEXT GENERATION

Ressortez vos oreilles pointues, mini-jupes et autres phasers : **Star Trek** est de retour. Enfin de nouvelles aventures, un nouveau vaisseau (qui tient du fer à repasser...) et même un nouvel équipage. Sans rejeter les anciens (qu'ils restent à cabotiner sur le grand écran), voici les petits nouveaux : The Next Generation.
Ce nouvel équipage doit reculer les frontières de l'inconnu. Se rendant à la station Farpoint pour réceptionner leurs derniers membres, ils sont interceptés par un être étrange venu d'ailleurs (bien qu'on se sache pas d'où) : Q (prononcez quiou, merci). Ce dernier les traîne devant une cour intergalactique pour répondre des «crimes barbares» de la race humaine (vaste programme). Les officiers de l'Enterprise sont alors mis à l'épreuve au cours de leur mission à Farpoint.
C'est compliqué ? Attendez la suite : se développent alors deux histoires parallèles : le mystère Farpoint (qui donne le titre et fait l'intérêt de la cassette C.I.C. Vidéo) et la sentence de Q décidant de leur avenir et de celui de la série . Ce qui remplit agréablement l'heure et demie de présentation.
Car cet épisode n'est qu'un contact, qui a l'avantage de nous faire découvrir le nouvel univers de **Star Trek** et un vilain aux dimensions originales que l'on aimerait bien voir plus souvent.
Cette série, de la bouche même de ses créateurs, doit se démarquer des prédécesseurs (première série, films, dessins animés) et si grades et insignes sont conservés, c'est pour une simple question de continuité.
Le problème est qu'aucun des personnages n'apparait comme vraiment sympathique et on a du mal à s'intéresser à leur devenir. Trop service-service (comme le commandant Picard) ou caricaturaux (comme Data, l'androïde de service, qui joue Spock), ils sont desservis par un doublage trop «conventionnel». Espérons que les prochains épisodes nous les présentent mieux. Peut-être pourrons nous même les aimer (on peut toujours rêver !) C'est Tasha Var (Denise Crosby), la super blonde chargée de la sécurité, qui sera ainsi à l'honneur dans la prochaine cassette C.I.C. Sont ainsi prévus pour l'été les deux épisodes suivants : «The Naked now» (Virus X) et «Code de l'Honneur».
En revanche, d'importants efforts ont été fournis tant pour les effets spéciaux que pour la construction d'un nouvel univers qui a perdu en kitsch ce qu'il a gagné en design. En s'assurant le concours d'I.L.M., doublant par là-même le budget, l'Enterprise n'a jamais volé aussi vite et bien.
Le père créateur, Gene Roddenberry, demeure toujours aux commandes et essaye de relever la sauce (toujours la même depuis 20 ans). On peut ainsi se demander si la reprise de titres d'épisodes originaux est un hommage ou un pompage. «Where no man has gone before» devient par exemple «Where none has gone before». Plus gravement transparaît l'importance prise par les dramatiques sentimentales (soaps) aux Etats-Unis. On ne peut échapper ici à de sordides histoires de paternité et autres amours contrariées.
Sans réellement dépasser le grand succès escompté, la première saison (qui s'achève sur la mort de l'un des personnages) fait d'honnêtes scores audimat et de nouvelles aventures sont déjà en boîte pour l'automne prochain. De toute façon l'entreprise avait des visées marketing avouées et pleinement réussies : jouets, T-shirts, maquettes, roman, magazines et autres badges abondent. Mais avec le public de plus de 200 000 trekkies avoués, c'était un peu gagné d'avance et les droits de diffusion monnayés dans le monde entieront déjà rentabilisé la série.
En France c'est TF1 qui serait suceptible de couper les épisodes par de la publicité. Mais il faudra attendre encore plusieurs mois (doublage, concurrence et marketing obligent) avant de les voir sur une chaine française.
En attendant vous pouvez toujours vous rabattre sur les cassettes de C.I.C., elles sans pubs, et partir explorer de nouveaux univers, aux frontières de l'espaaaaaaace...

Laurent DUVAULT

Heureusement, le photographe de Mad Movies était là ...



CANNES 1988

MAD MARKET

Cannes 88. Compétition morose, sections parrallèles tristounettes, palmarès sans polémique...Rien de bien délirant sur la croisette cette année. En comparaison, le marché du film était une ébullition de tous les instants. Pendant que les officiels sifflaient Le Grand Bleu, que la presse se ruait vers la sortie dès le premier quart-d'heure des Cannibales de Manuel de Oliveira, étaient programmés des chefs-d'oeuvres comme Bloody Pom Poms et Frankenstein General Hospital...

A HAZING IN HELL

U.S.A. Paul Ziller

Ce bizuthage en enfer est finalement assez surprenant. La tradition des fraternités est très courante aux U.S.A., où pour faire partie d'une confrérie d'étudiants, les jeunes prétendants doivent subir une série d'épreuves initiatiques particulièrement humiliantes. Et la première moitié du filmp qui exploite cette veine devient vite lassante car les limites du mauvais goût sont passées sans arrêt. An moment où on commence à loucher vers la sortie, voilà-t'y pas que du corps d'un des étudiants sort un beau diable: une sorte de hippie (il ne manque même pas le symbole de la paix sur ses fringues !) qui revient se venger, car c'est lors d'une épreuve semblable qu'il a perdu la vie. Ce fantôme baba-cool n'est pas dépourvu d'humour: ainsi lorsqu'une des victimes va aux toilettes, elle se fait arracher les parties par une main surgie de la cuvette, et alors qu'elle se roule par terre en hurlant, le poing vengeur se transforme en V de la victoire. Il y a également une référence à Spiro Agnew qui date le film. Tous les meurtres sont originaux et bien gore, et même si le final déçoit quelque peu, **A Hazing in Hell** est une curiosité que l'on devrait retrouver au rayon vidéo d'ici peu.

M.B.



AQUARIUM

Italie.

Une station météo perchée dans les Alpes, un jeune cibiste surdoué, un meurtre en direct capté par une antenne parabolique, une amitié entre deux garçons séparés par plusieurs milliers de kilomètres; plus proche d'une variation sur l'espionnage industriel que de la science-fiction. **Aquarium** tire le meilleur parti de ses décors naturels, pianote doucement sur les cordes sensibles, et permet de retrouver Vincent Spano, dont l'interprétation dans **Créator** (mais qui a vu ce petit diamant d'Ivan Passer ?) aurait dû affoler les plus grands metteurs en scène.

B.A.



A TASTE OF HEMLOCK

USA. Geoffroy Darwin.

Un essai très étrange produit par Sean Cunningham, heureux promoteur des **House**. Vraiment étrange. **A Taste of Hemlock** est partagé entre deux pièces pour son essentiel : un appartement luxueux, aseptisé, et une chambre de bonne assez crade, le sweet home du héros. Un héros qui n'en est pas vraiment un. Il se porte acquéreur d'un blouson merveilleusement coupé que détient un aristocrate poli et cynique. En fait, le vêtement lui devient indispensable et quand son propriétaire le demande, la vie du pigeon chancelle. Il tombe dans un traquenard, écope de la responsabilité de deux meurtres tandis que le mauvais se tire en mercédès. Bâti entièrement sur les dialogues, sur un humour sournois, **A Taste of Hemlock** murmure que Satan lui-même ne serait pas étranger à l'affaire. Quoi qu'il en soit, le jeu, macabre et foncièrement immoral, ne trahit jamais les cartes en passe d'être abattues sur le tapis.

M.T.

BLOOD RELATIONS

Canada.

C'est exactement le même scénario que **Froid comme la Mort** (Jan Rubes nous refait pour l'occasion son sempiternel numéro de manipulateur pervers et onctueux), à la différence que **Blood Relations** ne se prend pas une seconde au sérieux. L'ingrédient fantastique apparait vers la fin comme un cheveu sur la soupe, et l'intrusion d'un transfert de cerveau transforme en grand-guignolade poussive ce qui aurait pu se limiter à une comédie noire un peu plus méchante que la moyenne.

B.A.

BLOODY POM POMS

U.S.A. Réal. John Quinn

Les Pom Poms, vous savez, ce sont ces ornements hystériques et criards qui entourent les équipes de football américain, agitant une paire de houpettes (attention la compo: j'ai dit houpettes avec un H) à chaque action d'éclat de leurs musculeux camarades, eux-mêmes pas très fins. Alors avoir envie de les assassiner participe d'un esprit plutôt réjouissant: on avait déjà eu **One by One** sur le sujet. Cette fois, plusieurs groupes sont réunis dans un camp d'été afin d'élire le meilleur et finalement de désigner la Miss Pom Pom de l'année. C'est dire si on s'en fout dès le départ et la révélation finale de l'identité de la tueuse (oui, on vous donne un indice) ne surprendra même pas les habitués des **Cinq dernières Minutes**. Si au moins il y avait quelque suspense ou scènes gore pour nous sortir de la torpeur... mais rien !

M.B.

THE BRAIN

U.S.A. Réal. Ed Hunt

En utilisant une émission de télé (ironiquement intitulée Independant Thinking), un psychologue arrive à contrôler les esprits des gens de toute une région, et il envisage de contrôler les Etats-Unis en entier. Pour cela, il se sert d'un gigantesque cerveau humain carnivore; soyez sympas, ne rigolez pas trop fort, il y en a qui dorment déjà ! Cette petite série B rigolote ne se prend pas trop au sérieux, et à la condition de ne pas faire la fine bouche, on peut y prendre un certain plaisir. L'image de cette grosse tête dentée poursuivant un couple de jeunes gens est à ce propos particulièrement jubilatoire. Le savant fou de service est David Gale (Réanimator), qui une fois de plus perd la tête; il semble voué aux décapitations décidément...

M.B.





CATACOMBS

CATACOMBS

USA. David Schmœller.

L'auteur de **Tourist Trap** et de **Fou à Tuer** demeure fidèle à lui-même. Rythme à la lenteur calculée, mise en scène réglée au demi travelling près, images peaufinées... David Schmoeller est le cinéaste de série B le plus soucieux de perfectionnisme du cinéma américain. Dans **Catacombs**, il construit son suspens sur l'attente de l'apparition d'un démon dans un monastère italien. L'attente prend bien la moitié du film, ce qui permet au réalisateur d'instaurer un climat pesant. Dommage que l'ennui prenne de temps à autre le pas sur la tension désirée. Cependant, le soin apporté aux éclairages, aux mouvements de caméra, rachète les scories de cette rencontre entre **Le Nom de la Rose** et **L'Exorciste.**

M.T.

THE CHAIR

U.S.A. Réal. Waldemar Korzeniowsky

Les films de prison connaissent un développement inattendu ces derniers temps; et celui-ci souffre de venir après Prison. Un psychiatre (James Coco, excellent dans un de ses derniers rôles) tente de récupérer neuf prisonniers en utilisant un programme nommé E.G.G. (Emotional Guidance & Growth). Le directeur de la prison n'est guère encourageant et traine le remord d'avoir laissé tuer le précédent directeur sur la chaise électrique lors d'une mutinerie, vingt ans plus tôt. Bibliquement, ce remord se manifeste par un oeil au bout d'un tentacule qui apparait dans une ampoule chaque fois qu'il allume la lumière. L'esprit du «grillé» refait son apparition et tue quelques prisonniers avant qu'ils ne se mutinent. Le ton sympathique donné à son personnage par J. Coco amène un changement de ton lors du final où il s'aperçoit, mourant, que ses patients n'ont fait que se moquer de lui pendant toute l'expérience psychiatrique. L'ambiance de la prison est bien rendue, les personnages bien définis, la réalisation correcte, mais on ressent quelque part qu'il arrive peut-être un peu trop tard et risque de ne pas trouver son public; ce qui n'est pas souhaitable.

M.B.

THE CHAIR



DEMON WARP

USA. Emmett Alston.

Une série B qui se situe plutôt dans la mauvaise moyenne. Spécialiste des films de ninjas calamiteux (son **Force of the Ninja** mérite le détour), Emmett Alston se croit encore dans les années cinquante. Vaisseau spatial forcé aatterir sur terre, monstre poilu et griffu écharpant des innocents pour fournir les quelques scènes gores obligatoires.. La mise en scène n'a rien de grandiose, les acteurs sont nuls. Faut croire que les promoteurs de **Demon Warp** ont surtout compté sur quelques maquillages acceptables, quelques demoiselles aux seins furtivement nus pour vendre leur rejeton. Un soupçon de délire vers la fin en la personne d'un prêtre fou.

M.T.

DOIN'TIME ON PLANET EARTH

U.S.A. Réal. Charles Matthau

Convaincu par un test sur son ordinateur qu'il est d'origine extra-terrestre, le jeune Ryan y trouve là l'explication à sa conduite étrange qui fait le désespoir de ses parents. Il reçoit par la suite la visite de deux personnages bizarres, Charles (l'Adam West des Batman) et Edna, qui ont trouvé en lui leur leader qui doit les ramener avec quelques autres à leur planète d'origine. Tout ce petit monde est persuadé que le vaisseau spatial est l'hôtel Holiday Inn que possède le père de Ryan, et où se déroule le mariage de son frère! Ala lecture, le film est plus farfelu qu'il ne l'est en réalité. De situations archi-connues (la perte du pucelage) en gags poussifs (le filet-piège dans la chambre de Ryan dans lequel tout le monde se fait prendre à tour de rôle), le film sollicite presqu'en permanence l'indulgence du spectateur et se prépare une carrière difficile. Le réalisateur est le fils de Walter Matthau, et Roddy McDowall y fait une courte apparition dans un rôle de curé.

M.B.

DREAM DEMON

Grande-Bretagne. Harley Cokliss.

Freddy III continue d'engendrer de jolis petits clônes. Mais **Dream Demon** se révèle d'une efficacité folle. Une femme sombre dans des cauchemars suite à un traumatisme d'enfance ; son père était un sadique, un taré de première, mort dans l'incendie de son atelier. Les rêves torturés succèdent aux visions dégoulinantes, sans grande logique, en rajoutant à loisir dans les effets.

Pour une fois, la surcharge paie. **Dream Demon** parvient à effrayer réellement. Grâce à une atmosphère insalubre, des cadrages parfaitement adaptés, des personnages monstrueux, des lumières glauques... Même **Freddy III** n'avait pas réussi à cumuler autant d'éléments propres à tisser un beau réseau de frissons. **Dream Demon** déploie l'artillerie lourde pour arriver à ses fins, n'hésite pas à détailler un gros lard couvert de pustules se bâfrant d'un plat peu ragoûtant... Deux, trois séquences renversent comme celle où le papa diabolique passe quasiment au travers de sa fille sans que celui-ci ne s'en rende compte. Comme écrirait Télé 7 Jours «âmes sensibles s'abstenir»...

M.T.

THE DREAMING

Australie. Mario Andreacchio.

Le cinéma fantastique australien bat de l'aile. **The Dreaming** a les atouts de ses ambitions, mais des atouts à peine concrétisés devant la caméra. On sent évidemment que **Freddy III** a largement contribué à la mise en chantier du film. Des visions cauchemardesques agressent l'héroine, on connaît la musique. Ces cauchemars ont l'apparence d'affreux barbus, costauds, des espèces de vikings pêcheurs de phoques et cétacés au large des côtes australiennes. Au début, ces rêves hallucinés sont assez plaisants : look nordique et dépenaillé des méchants, ralenti inquiétant pour les décrire... Problème : les séquences oniriques se ressemblent toutes et finissent par lasser. Si l'on excepte la réception brutale d'un gros harpon, rien ne ressort de l'entreprise. De plus, l'apport d'un papa incestueux n'est pas le plus heureux des choix. Un coup d'épée dans l'eau.

M.T.



EVIL ALTAR

U.S.A. Réal. Jim Winburn

Encore un film de pacte avec le diable qui oblige le Necromancer (le toujours impressionnant William Smith) à fournir des sacrifices humains à son maître. Réfugié dans une grande maison, au fin fond de la campagne, il ne s'attaque pas aux gens du cru moyennant l'oubli par ceux-ci des activités qu'il exerce. Il a recours à un homme de main monstrueux pour trouver ses victimes, mais celui-ci est un jour abattu par une jeune fille, lors d'un incident de chasse. Le Necromancer lui redonne la vie et lui ordonne de persécuter et de lui amener la fille pour un ultime sacrifice... Inutile de vous dire que ça ne va pas se passer aussi simplement. On retrouve la routine habituelle avec **Evil Altar**, tout y est carré, classique, convenu... On peut suggérer aux trois scénaristes un nouveau pacte avec Satan pour obtenir de lui de l'imagination.

M.B.

DOIN'T TIME ON PLANET EARTH




DEMON WARP

FRANKENSTEIN GENERAL HOSPITAL

U.S.A. Réal. Deborah Roberts

Une chose est certaine, le scénariste a vu **Frankenstein Junior**: la confusion est entretenue par la ressemblance de l'acteur principal avec Gene Wilder. Il y a aussi de fréquentes références en ce qui concerne l'humour: lorsque le Dr Frankenstein évoque ses expériences secrètes devant ses collègues incrédules cela provoque des éclats de rire qui viennent d'on ne sait où, à la manière du «Fraü Blucher» qui faisait hennir les chevaux chez Mel Brooks. Or donc, Bob Frankenstein, arrière-arrière-petit-fils du légendaire savant veut renouveler les expériences familiales dans les sous-sols du General Hospital; le film en couleurs devient noir et blanc pour les séquences du labo. Les hommages aux films de la Universal sont fréquents et amusants: ainsi la photo de Colin Clive (le Dr Frankenstein du film de J. Whale) est accrochée au mur de son descendant. Le film demeure modérément drôle, préférant multiplier les personnages bizarres qui dispersent l'histoire au détriment d'une nouvelle réflexion sur le mythe.

M.B.



FREEWAY

USA. Françis Delia

Dans le registre étendu des tueurs psychopathes, il est désormais difficile d'innover. Francis Delia, transfuge du porno de classe (**Night Dreams** et **Café Flesh** comptent parmi les chefs d'oeuvre du genre), amène son dingue sur les routes de Los Angeles. A bord d'un véhicule cadré comme un char d'assaut, il liquide les innocents à coup de révolver. La police piétine, les meurtres continuent. Ralentis, très gros plans sur les yeux du dément, crucifix... Francis Delia ne refuse jamais les tics mais parvient à rendre palpitant le parcours. Et l'Amérique qu'il décrit s'éloigne de celle des feuilletons TV, une Amérique d'obsédés sexuels exposant un fétichisme dérangeant jusque dans leur voitures dont la radio est invariablement fixée sur les pornos. **Freeway** barbote dans la crasse et la rend palpable.

M.T.

THE FRUIT MACHINE

Grande-Bretagne. Philip Saville.

Un étrange croisement entre Les Amitiés Particulières (pour l'homosexualité des deux adolescents désœuvrés à la recherche d'un peu de nouveauté), **My Beautiful Laundrette** (pour le regard critique porté sur la société anglaise), et **Le Grand Bleu** (pour la passion des animaux marins). **The Fruit Machine** est un film insolent, coloré, qui culmine dans une séquence onirique profondément sensuelle où le jeune héros voit l'homme de ses rêves se transformer en dauphin.

B.A.

GOTHAM

USA. Lloyd Fonvielle.

Le départ est cocasse : un type déboussolé demande à un détective miteux d'enquêter sur sa femme prétendue morte. Et elle est effectivement morte. Enfin, tout porte à le penser, surtout les efforts du metteur en scène. L'histoire évolue curieusement. S'y greffe une histoire de diamant tandis que le privé tombe amoureux du fantôme. Dans le rôle de la belle morte, Virginia Madsen est somptueuse, bien mise en valeur lors d'apparitions toujours très conventionnelles (la nuit, des dégagements de fumée). Son registre passe de la douceur extrême à une aura haineuse, des regards assassins d'une jolie intensité. Immergée dans une baignoire, elle ouvre les yeux ; sur un bateau, elle saute à l'eau pour revenir plus tard avec, comme il se doit, une nouvelle toilette. Une présence vraiment troublante que ne dément pas un dénouement pas aussi rationnel qu'il y paraît.

M.T.

HAND OF DEATH

G.B. Réal. Anders Palm

Un sympathique premier film, une histoire de psycho killer classique et qui pourtant se moque du genre avec surtout des séquences gore très étonnantes pour un petit budget. Juste la première pour vous faire saliver: le tueur masqué comme Jason surgit derrière un gars, agrippe sa tête par les oreilles et tire jusqu'à ce que la peau du visage se déchire en deux; puis, il lui enfonce une main dans le dos et elle ressort par devant avec le coeur ! Comme le célèbre **Toxic Avenger**, il va connaître une émouvante histoire d'amour avec une aveugle; tous deux parlent poésie, mènent une vie normale jusqu'à la tragédie finale. Le réalisateur et le producteur (très jeunes tous les deux) présents dans la salle ont promis de nous fournir prochainement le maximum de photos sur ce film dont on pourrait bien réentendre parler rapidement.

M.B.

IGUANA

Suisse. Monte Hellman.

Franc-tireur du cinéma américain, Monte Hellman possède un style bien à lui, un style qui évacue systématiquement la progression dramatique, les envolées. Le thème se prête pourtant aux excès les plus saugrenus. Il s'agit d'une version «méchante» d'**Elephant Man**. Un homme au visage de reptile prend possession d'une île perdue et asservit les naufragés qui y échouent. Despote absolu, il les humilie, se fait enseigner l'alphabet par l'un d'eux. Il pousse la cruauté jusqu'à obliger son favori à exécuter un rebelle. La scène, malgré une caméra neutre, est assez traumatisante, une décapitation d'un réalisme surprenant mais pas sanglante pour autant. Cinéma aride, pris sur le vif, le cinéma de Monte Hellman ne cherche jamais à plaire, à caresser le public dans le sens du poil. Cependant, il touche, émeut, et sa cruauté laisse davantage de traces qu'un film ultra-gore.

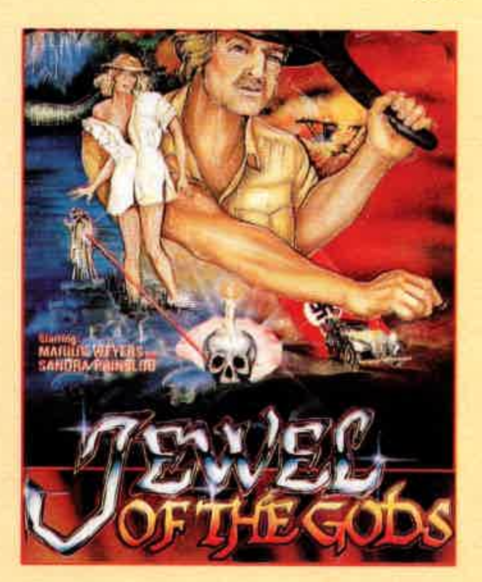
M.T.

JACK'S BACK

Canada. Rowdy Herrington.

Le retour d'un Jack l'Eventreur moderne qui étripe des jeunes femmes en respectant à la lettre les méthodes de son illustre prédécesseur n'est qu'un prétexte. Le film privilégie la quête et la douleur d'un jeune homme indirectement victime du maniaque, et vaut surtout par la superbe interprétation de James Spader. Dommage que le parti-pris d'intimisme soit relégué au second plan par un dernier quart d'heure bêtement horrifique ; Jack's Back n'avait pas besoin de ça pour affirmer son indiscutable efficacité.

B.A.



JEWEL OF THE GODS

Afrique du Sud.
Réal. Robert Van De Coolwijk

Misant sur le succès de **Les Dieux sont tombés sur la Tête, Indiana Jones** et quelques autres, ce film manque complètement la plaque. Se déroulant pendant la seconde guerre mondiale, on y voit les nazis se rendre en Afrique afin de trouver une pierre qui provoque un rayon de la mort. Il croiseront un aventurier qui utilise un boomerang pour se défendre et accompagne une doctoresse gaffeuse. Rien de nouveau sous le soleil; de mes souvenirs brumeux un seul gag surnage: nos héros dans une grotte parviennent à une sorte de porte où sont inscrit des signes mystérieux; ils en demande la traduction à un indigène qui répond, pince sans rire: «Interdit aux chiens». C'est tout et c'est peu.

M.B.

An Enormous Masterpiece Beyond The Limit of Animation.

Legend of The Over-Fiend

JUVENATRIX

U.S.A. Réal. Brian Thomas Jones

Le sous-titre donne le ton: une histoire de terreur classique. On se croirait revenu aux bonnes années 50 américaines par le thème. Une actrice vieillissante sponsorise un médecin afin qu'il découvre un sérum permettant le rajeunissement des cellules. Ce qu'il fait, et devant l'impatience de la mémé, il passe outre les expérimentations préliminaires et lui injecte le produit. Miroir, oh mon miroir... dis-moi qui est la plus belle ?... Attends, je réfléchis... ben, toi ! Le problème est que la transformation n'est pas éternelle et que les piqûres doivent être de plus en plus fréquentes; et lors des rechutes, son physique se détériore rapidement. Le sérum étant tiré de cerveaux humains, il est délicat d'en fournir à volonté et la dame doit bientôt se fournir à la source. Tout cela se finira très mal. Le scénario est très linéaire et sans réelles surprises, mais la réalisation est nerveuse et les maquillages évolutifs d'Ed French particulièrement soignés. Que demander de plus pour une série B ?

M.B

KADAICHA

Australie. Réal. James Bogle

Mêlant habilement **Nightmare on Elm Street** pour le déroulement de l'histoire, **Poltergeist** pour l'explication finale, et **La Dernière Vague** pour la musique et les aborigènes **Kadaicha** parvient à ne pas trop en souffrir. Des jeunes gens rêvent de cérémonies aborigènes où un sorcier leur remet une pierre qu'ils retrouvent sur leurs polochons au réveil. Dans les légendes, ce cristal est supposé porter malheur et les adolescents meurent brutalement, à tour de rôle, attaqués par des animaux. L'explication finale dévoilera que le père d'une des adolescentes a construit un centre commercial sur un site sacré où reposent de nombreux aborigènes. Sagement réalisé, plutôt soft pour les effets sanglants, le film se suit agréablement même s'il ne risque pas de susciter l'enthousiasme.

M.B.

LEGEND OF THE OVER FIEND

Japon. Hidieki Takayama.

Un dessin animé japonais mais pas spécialement pour les têtes blondes. Ce film ultra permissif sur un graphisme style **Goldorak** et **Le Prince Saphir** ne recule jamais devant les pires excentricités. Il se fait même un plaisir de les provoquer, de les développer à l'infini. Du sexe, il y en a, foncièrement hard, avec des membres virils dont les proportions sont carrément cyclopéennes, des phallus géants agiles comme des reptiles, des phallus qui ravagent des villes entières, s'élèvent dans le ciel. A ce niveau, c'est proprement hallucinant. La violence se hisse aux mêmes proportions. Les tripes se répandent allègrement, le sang gicle, des membres sont arrachés... Quand sexe et gore se mêlent, c'est l'embolie. Des nanas transpercées, des types perforés... Du jamais vu. **Legend of the Over Fiend** est une performance dans le domaine du fantastique sans frontière, sans préjugés. Les scénaristes, graphistes et réalisateurs, ont transposé sur la pellicule le catalogue complet de leurs fantasmes pour célébrer le retour du diable sur terre. Décapant.

M.T.

THE LADY IN WHITE

U.S.A. Frank La Loggia.

Enfermé dans un grenier à la suite d'une mauvaise farce, un gamin est contacté par le fantôme d'une petite fille assasinée qui lui demande de retrouver une mystérieuse femme en blanc. On retrouve dans **Lady in White** l'emphase visuelle d'**Effroi**, et si certains excès de mise en scène tombent un peu à plat, d'autres en revanche donnent de magnifiques résultats. Porté par un véritable souffle, ce joli mélange d'épouvante, de bons sentiments, de cruauté et de merveilleux prouve une fois de plus que Frank La Loggia est un formidable technicien trop méconnu.

B.A.

MIDNIGHT MOVIE MASSACRE

USA. Mark Stock.

Un cas de nullité incurable. A ce point, c'est tragique. Des spectateurs débiles assistent à une projection d'un nanar de science-fiction tandis qu'un monstre extra-terrestre bien baveux les assiège. **Midnight Movie** aspire sans doute au statut de film-culte ; il aligne les clins d'œil, les gags foireux même au second degré, les trouvailles qui n'en sont pas, les grosses références pour initiés... Bilan : une ringardise assumée. Une blonde dotée d'une poitrine démente (deux baudruches) se fait peloter par trois blousons noirs à deux centimètres de son boy-friend, une fille enrhumée tire de son nez une crotte de plusieurs mètres qui chute dans un gobelet de Coca-Cola, des robots se mettent à danser au son d'un autoradio... Invraisemblable. Heureusement, et sans doute par mégarde, le metteur en scène réussit une séquence assez troublante : un gosse se ballade en plein milieu du carnage commis par l'alien, pose sa sucette par sa gélatine pour la porter à sa bouche. Une musique complètement décalée élève ces quelques minutes à un niveau très respectable.

M.T.

THE LADY IN WHITE



MONKEY SHINES

USA. George A. Romero.

Attention chef-d'oeuvre. Un invalide dont seule la tête peut encore bouger est pris en charge par un petit singe d'une intelligence phénoménale. Mais le singe est une femelle possessive, jalouse. Et la violence des sentiments va crescendo. D'abord par le meurtre d'une perruche, puis c'est au rasoir que l'animal entreprend son protégé. Il suffit que ce dernier souhaite la disparition d'untel pour que le singe concrétise son désir. Un thème casse-gueule proche de celui de **Link**. Cependant, George Romero est plus audacieux que Richard Franklin. La sexualité latente transpire sur l'écran, se montre particulièrement explicite dans les gros plans sur l'invalide et la bête, encore plus explicite lors de de la scène d'amour entre le héros paralysé et sanouvelle girl-friend. Chaud, très chaud. Les rapports ambigus entre le même et sa mère en rajoutent encore. Quant au suspense, comme toujours chez Romero, il est sans faille, subtilement entretenu, d'une sauvagerie extrême dans les dernières minutes. Imaginez un paralytique en proie aux assauts d'un singe psychopathe passé maître dans l'art d'éliminer ses concurents...

M.T.



MONKEY SHINES

MON PERE VICTOR F.

France. Philippe Sisbane.

Découvert au dernier Festival du Super 8 et 16 mm fantastique de **Mad Movies**, **Mon Père Victor F.** a dû surprendre bon nombre de festivaliers. Court métrage réalisé avec une sûreté technique exeptionnelle, c'est une variation spectaculaire, superbement photographiée, sur le mythe de Frankenstein. Mais il aurait fallu que le marché du film programme aussi **Les Gémaux**, un autre court métrage de Philippe Sisbane, en noir et blanc celui-là, véritable création artistique, poème d'images et de musique qui a bouleversé ceux qui ont eu le privilège de le voir.

B.A.

MORTUARY ACADEMY

USA Michael Schroeder

Mortuary Academy voudrait être aux écoles de médecine ce que **Police Academy** est aux écoles de flics. Voudrait bien, mais il ne suffit pas de vouloir, il faut pouvoir. Et pour pouvoir, il faut en avoir les moyens. Michael Schroeder ne les a pas. Très platement, il filme une suite de gags pesants qui s'espèrent macabres. Ils n'ont de macabre que la nullité. Demeure malgré tout une scène inénarrable de bêtise, celle où les élèves se présentent un à un aux nouveaux arrivants. Il y a le black à la Michael Jackson, la pin-up aux pare-chocs avantageux et surtout le grosJuif aux lunettes à triple foyer dont les origines sont subtilement soulignées par des violons aux accents yiddish. Trop c'est vraiment trop.

M.T.



976 EVIL

976 EVIL

USA. Robert Englund.

Plus connu sous les traits de Freddy Krueger, Robert Englund passe derrière la caméra. Son premier film a visiblement cherché à écarter coûte que coûte les facilités dans lesquelles baigne la production mâchée sur mesure pour les teenagers. Sur un argument simple (un adolescent se trouve possédé par le diable suite à quelques appels sur une ligne téléphonique branchée sur les enfers), **976 Evil** délaisse le système des scènes à effets spéciaux assenées toutes les dix minutes. Ainsi, l'attention du metteur en scène se porte essentiellement sur les personnages. Dommage que le film ait les défauts de ses qualités ; les dialogues sont trop nombreux et le montage manque singulièrement de punch. Robert Englund n'a pas oublié dans les scènes finales qu'il est aussi Freddy Krueger. Semi-échec, semi-réussite, **976 Evil** a toutefois eu le courage de se démarquer du lot, de sortir des sentiers battus.

M.T.

MON PERE VICTOR F.

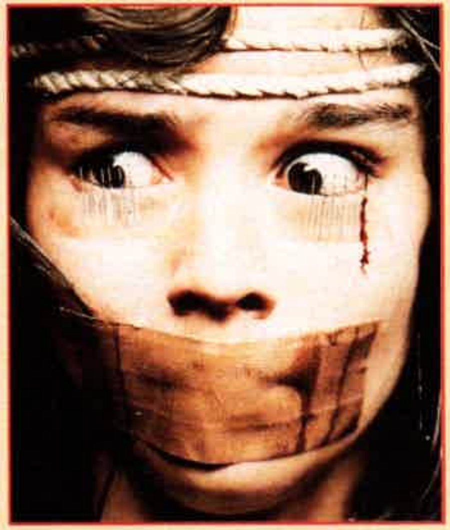


NIGHTFALL

USA. Paul Mayersberg.

Produit par Roger Corman, **Nightfall** illustre un livre du romancier de science-fiction Isaac Asimov avec un sérieux imperturbable. La trame se situe dans une société future et écologiste, une société espérant la tombée d'une nuit qui ne vient pas. Un thème intéressant mais lourdement exploité par des gens qui s'imaginent que des propos pompeux à ambitions philosophiques peuvent donner du volume au film. Peine perdue. Tant de sagesse, de formules ésotériques, de mysticisme de bazar décourage rapidement. Les acteurs se promènent en large tunique, affichant des mines contemplatives. Quelques filles se déshabillent, pas pour le plaisir de l'érotomane, simplement pour renforcer le cachet naturaliste et dépouillé de «l'œuvre». Désespérant.

M.T.



OPERA

OPERA

Italie. Dario Argento.

On ne peut pas dire que le nouveau Argento redore un blason terni par la contre performance de Phénoména. On attendait beaucoup, beaucoup trop sans doute. Déception. Tourné pour un budget important passé on ne sait où, Opera tente d'occulter le genre giallo, de l'orienter ailleurs tout en perpétuant ses rites et coutumes. Et il n'y a rien de plus cinématographique qu'un giallo bien dans les normes, des armes blanches brandies, des mains gantées, de jolies filles traquées, du baroque et des partitions donnant dans le lyrisme...Tous ces éléments sont dans **Opera** mais comme amoindris par le peu de motivations de l'auteur pris dans le piège de la gratuité. Gratuité dans l'excès,y compris dans l'excès d'une technique pourtant propice à de furieux débordements. La quasi nullité de l'interprétation n'arrange pas les choses. L'on ne retiendra que deux ou trois morceaux d'anthologie qui nous rappellent que Dario Argento est aussi réalisateur de Suspiria.

OUT OF THE BODY

Australie.

Les Griffes de la Nuit n'en finissent pas d'engendrer des scénarios bâtards à base de rêves-meurtriers-qui-se-prolongent-dans-la-réalité. **Out of the Body** est un exemple flagrant de la dégénérescence d'une bonne idée et n'offre rien d'autre qu'une galerie de personnages stupides mis dans des situations mille fois vues.

B.A.

PIN

Canada. Sandor Stern.

Vision cauchemardesque de la dictature parentale, bel exercice de sobriété, l'histoire de ce mannequin ventriloque qui prend possession de l'esprit d'un adolescent fragile s'impose, avec **Monkey Shines** et **Track 29**, comme une des vraies révélations du marché. Une atmosphère tendue à craquer, une inquiétude virant très vite à l'angoisse , des éclairs de violence inattendus, une des «chutes» parmi les plus fortes que le cinéma fantastique nous ait offertes: il serait vraiment injuste que **Pin** ne soit pas distribué en France.

B.A.

PRIME EVIL

U.S.A. Réal. Roberta Findlay

Il s'agit, une fois de plus, d'une secte qui remonte au 14ème siècle et qui a conclu un pacte avec le diable lui-même. Jusque là rien à dire, d'autant que la séquence pré-générique nous gratifie d'une décapitation du plus bel effet. C'est après que ça dégénère, pour rester immortel; les adeptes de la secte doivent sacrifier tous les quinze ans quelqu'un de leur famille, et pour les plus âgés ça commence à devenir difficile: une fois utilisés père, mère, frères et soeurs... Donc surprise pour la jeune Christine lorsqu'elle est contactée par son grand-père qui désire la revoir après avoir été banni par toute la famille (enfin, le reste...). Heureusement veille Soeur Angela qui faillit, dans sa jeunesse, connaître le même sort, et qui décide d'infiltrer la secte. Se présentant comme religieuse défroquée (ça se dit, défroquée, pour une soeur ? moi j'aurais dit dérobée, non ? O.K. on garde défroquée) elle renie sa religion, et lorsque le démon apparaît elle le poignarde. Mais le frère Thomas qui dirige la secte réussit à s'enfuir, et on frémit d'avance à un **Prime Evil 2** tant le premier est classique, vu et revu cent fois.

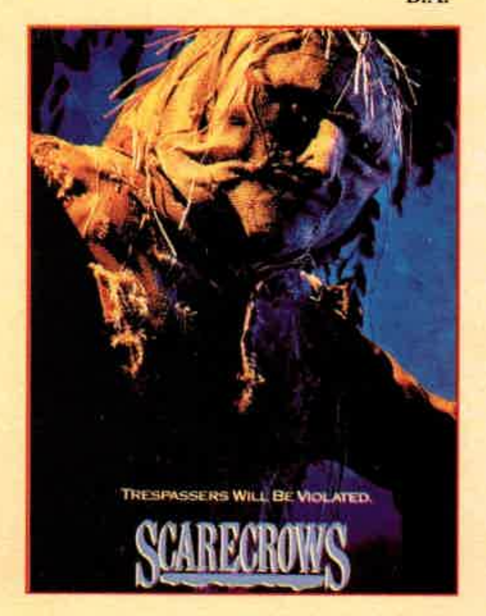
M.B.

RETOUR A OEGSTGEST

Hollande. Théo van Gogh.

Au chevet de son père mourant, un écrivain revoit au grés des caprices de sa mémoire les épisodes les plus marquant de son existance. Remarqué à Avoriaz par des journalistes plus sensibles que d'autres (mais à quoi sert de «remarquer» si la beauté d'un film échappe à la stratégie commerciale des distributeurs?); **Retour à Oegstgest** est une œuvre précieuse soumise à la logique désarticulée du souvenir, qui démontre à l'instar de Proust que le passé est bel et bien quelque chose de vivant.

B.A.





SPIDER LABYRINTH

SALOME'S LAST DANCE

Grande-Bretagne. Ken Russel.

Cette fois-ci, Ken Russel perd complètement les pédales. Sa peinture de la décadence à travers la création d'une pièce d'Oscar Wilde se borne à des gesticulations complètement vides de sens, les acteurs font peine à voir, il faut attendre quarante-cinq minutes l'apparition de Glenda Jackson, et on cherche en vain dans cette bouillie d'images l'élan visionnaire qui emportait **Les Diables, Love** ou encore **Au Delà du Réel**.

B.A.

SCARECROWS

U.S.A. Réal. William Wesley

Cinq casseurs de banques fuient avec leur butin dans un avion qu'ils ont détourné. Mais un des bandits s'empare de l'argent et saute en parachute dans un coin de campagne isolé qu'il avait repéré avant le casse et où il a caché un véhicule. Mais c'est compter sans ses quatre complices qui font atterrir l'avion et se lancent à sa recherche pour lui faire la peau. Ce dont ils ne s'aperçoivent pas tout de suite, c'est que l'endroit est rempli d'épouvantails qui n'apprécient pas de voir leur tranquillité brisée et s'attaquent aux intrus. Gros défaut pour ce film, il se déroule pendant une nuit, donc la sortie en vidéo est compromise et une sortie en salle serait risquée. Dommage car on ne s'y ennuie pas, et lorsque l'intrigue est nouée, le réalisateur remplit son film de scènes chocs: un bandits a les jambes coupées, un autre est retrouvée «empaillé» avec des billets de banque, un suivant empalé sur une fourche... Les américains n'ont pas encore trouvé leurs maîtres pour ce genre de films d'action et d'horreur.

M.B.

SCORCHED HEAT

Suède. Peter Borg.

L'exemple d'unmodèle américain mal dirigé. Peter Borg, suèdois, voudrait donner à son film un cachet anglo-saxon crédible. Difficile. Pour arriver au résultat espéré, il gribouille une histoire à la **Vendredi 13** (un prof sadique mort suite à un mauvais tour vient hanter les responsables de sa mort, une vingtaine d'années plus tard). Tout est bon pour américaniser le produit : un livre de Stephen King lourdement placé devant la caméra, des affiches de films punaisées n'importe où...Evidemment, **Scorched Heat** dérape dès les premières images. Mal organisé, mal joué, mal photographié, mal écrit, maladroitement mis en scène, c'est l'exemple probant de ce qu'il faut faire pour saborder son entreprise avant même le premier jour de tournage.

M.T.

SHADOW OF DEATH

U.S.A. Robert Kirk.

Prison, The Chair et **Shadow of Death** ont pour point commun de se dérouler dans une prison après une exécution sur la chaise électrique. Le condamné à mort, une équipe de cinéma s'installe pour le tournage d'un film et une vague de meurtres sanguinolants débute dans la grande tradition du psycho-killer américain. Si l'on excepte la séquence de peine capitale, aucun meurtre ne restera vraiment dans les annales du genre. Enfin, **Shadow of Death** est plutôt bien confectionné, plutôt bien interprété par un Anthony Perkins promu metteur en scène tyrannique. Agréable, une série B comme elles devraient toutes l'être.

M.T.

SLEEPAWAY CAMP 2: HAPPY CAMPERS

U.S.A. Réal. Michael Simpson

Sleepaway Camp, l'original, sorti chez nous en vidéo sous le titre Massacre au Camp d'Eté (passé sur la Six en juin dernier), était un des films de Psycho Killers les plus dérangeants qui soient apparus sur les écrans depuis la vague des films du genre, suivant **Halloween** (1978). On y découvrait que le tueur était un petit garçon camouflé dans un costume de petite fille. Peter Baker était son nom, et après avoir connu la prison, une psycho-thérapie et une opération pour changer de sexe, le/la voici de retour sous le nom de Angela Baker, monitrice au camp de Rolling Hills. Donc, pour cette séquelle, pas de suspense à savoir qui est l'assassin, on le sait pratiquement aux premières images. L'intérêt repose sur le nombre de victimes et la façon dont elles vont passer de vie à trépas. Et là Angela fait preuve d'une imagination et d'un rythme infernaux; très puritaine, elle ne supporte pas les jeunes qui boivent, fument ou forniquent (il n'y aurait pas beaucoup de survivants à Mad Movies). Des meurtres, je ne résiste pas à l'envie de vous en narrer deux: celui où, avec le masque et la tronçonneuse de Leatherface, elle débite deux jeunes vêtus, eux, en Jason et en Freddy Krueger. L'autre, elle décide de se débarasser d'une jeune fille qui est venue se confier à elle, et on la voit fouiller dans ses affaires pour trouver l'arme adéquate: elle essaye, en vrac, un crayon, un transistor, un porte-manteau, avant de choisir une paire de ciseaux dont elle se sert pour couper une corde de guitare qui étranglera la pauvre innocente. Passé au filtre du second degré, S C 2 est un bon moment. Confiants, les auteurs ont poursuivit avec Sleepaway Camp 3: Teenage Wasteland, que l'on espère dans la même veine.

M.B.

SONS OF STEEL

Australie. Gary L. Keady.

Monumental. Le mariage réussi entre hard-rock et science-fiction, le seul film vraiment «heavy metal» jusqu'à présent, totalement voué à la cause des enfants, d'Alice Cooper. Dans un futur proche , la star Black Alice défie l'autorité du pouvoir et se retrouve éjectée dans un futur post-nucléaire sorti d'une bande dessinée à la Conan. **Brazil, Rocky Horror Picture Show, Phantom of the Paradise... Sons of Steel** entre dans la catégorie des délires visuels, des coups de folie cinématographiques, un creuset d'images en provenance directe des pochettes de disque hard-rock. Le metteur en scène étant très doué, Sons of Steels prend des allures de concert absolu où images et musique accouchent de tableaux d'une beauté tonitruante, agressive. Un film à écouter, à regarder, à dévorer. Renversant.

M.T.

SPIDER LABYRINTH

Italie. Réal. Gianfranco Giangni

Le labyrinthe du titre suggère des errances, des mystères, un secret caché qu'un scientifique s'efforcera de découvrir. Arrivé à Budapest pour savoir pourquoi un de ses collègues ne donne plus signe de vie, il le retrouve au bord de la folie. Il lui confie un petit livre noir avant de mourir atrocement. L'hôtel où loge le savant est un piège mystérieux où il a l'impression que tout le monde complote contre lui. Le livret noir lui révèlera les secrets d'une secte vouée au culte de l'araignée qui rêve de dominer le monde; et il a sa place dans le projet.La ville de Budapest, froide et mystérieuse, donne au film un rythme très lent et très guindé. Le maquilleur Stivaletti a concocté une nouvelle créature surprenante, qui rapelle, en mieux, celle de **Miami Golem**. Il ne faut pas désespérer du cinéma italien tant qu'il nous livrera des oeuvres comme celle-ci.

M.B.

TRACK 29

Grande-Bretagne. Nicolas Roeg.

Il ne faut surtout pas révéler la trouvaille folle de cette histoire d'épouse insatisfaite harcelée par un homme de son âge qui lui affirme être son fils. Qu'on sache simplement que le dernier film du grand Nicolas Roeg est sans doute le plus troublant que le Marché 88 nous ait proposé, qu'il enflamme l'imagination de la première à la dernière image, et qu'il procure des moments de pur vertige durant lesquels fantasme et réalité se jouent de notre logique avec une jubilation quasi enfantine.

B.A.

DER UNSICHTBARE

R.F.A. Réal. Ulf Miehe

Présentateur de télé, Peter Benjamin hérite d'un vieil oncle une casquette apparemment ordinaire. Il découvre bientôt qu'elle a la propriété de pouvoir le rendre invisible. Courant annoncer la nouvelle à son épouse sous sa nouvelle forme, il a la surprise de découvrir qu'elle a un amant. Ecoeuré, il jette sa casquette et se saborde publiquement lors de l'émission du soir avec son psychanalyste le docteur Funkelstein (!). Il décide finalement de reconquérir sa femme en réutilisant son couvre-chef magique et en tentant d'échapper à une journaliste (la chanteuse Nena) qui soupçonne quelque chose. Cette petite comédie fantastique exploite sans beaucoup d'imagination un thème ultra connu mais heureusement évite les lourdeurs d'un certain humour teuton. Pour cela il lui sera beaucoup pardonné.

M.B.

VAMPIRES IN VENICE

Italie. Réal. Alan Cummings

Reprenant le personnage du Nosfératu de Herzog, ce film risque de s'effacer des mémoires rapidement. Il paraîtrait qu'il a eu à souffrir de nombreux changements à la réalisation et on le ressent à la vision. Esthétiquement très beau, mais en aurait-il pu en être autrement avec les décors naturels de Venise, l'oeuvre contient quelques fautes de goût énormes; la pire est sûrement la vision d'un Klaus Kinski qui a reçu un coup de fusil et se tient debout avec un énorme trou au milieu du corps au travers duquel on peut voir l'horizon: les rires sont assurés. L'histoire voit un spécialiste anglais des vampires venir à Venise durant le carnaval pour tenter de retrouver la trace de Nosfératu. Ce dernier est en fait réfugié en Espagne mais une séance de spiritisme le fait revenir en Italie où il espère trou-

VAMPIRE'S KISS

U.S.A. Réal. Robert Bierman

Peter Lowe, un Yuppie plus vrai que nature, fait les boîte de nuit et ramène un soir Rachel, une conquête pas ordinaire car c'est une vampire de race noire. Ayant découvert cela, il est persuadé que lui-même est devenu suceur de sang et se forcera à se conduire selon la légende, ce qui ne manque pas de perturber sa vie quotidienne. Commençant sur le ton de la comédie, le film dévie vers la fin sur la folie du personnage. Il contient des scènes fort drôles comme les rapports entre Lowe (Nicholas Cage) et sa secrétaire (Maria Conchita Alonzo) qui frolent en permanence le sadomasochisme, mais l'humour est peut-être trop américain pour fonctionner à plein ici.

M.B.





WAXWORK

WAXWORK

USA. Anthony Hickox.

Si l'on excepte la présence de teen-agers idiots comme on les hait bien, **Waxwork** atteint le but qu'il s'était fixé : feuilleter quelques unes des pages les plus méritantes du cinéma fantastique via un musée de cire conforme à la tradition. C'est-à-dire bourré de pièges : il suffit d'enjamber une cordelette rouge pour pénétrer vraiment dans l'univers des monstres exposés. Une des victimes se transforme en loup-garou et reçoit une balle d'argent en plein cœur, une jeune femme frustrée visite le divin Marquis de Sade pour goûter à son fouet, un troisième larron pénètre dans un remake de **La Nuit des Morts-Vivants**... Pittoresque.

M.T.

WHITE ELEPHANT : BATTLE OF THE AFRICAN COAST

USA. Werner Grusch.

Un attrape-gogo de première grandeur. Vous prenez un obscur film à la nationalité douteuse (R.F.A., U.S.A.?), un film à la limite du documentaire ethnologique et vous le maquillez en série B délirante; un titre fou et une affiche branque. Le tour est joué, mais une fois projeté, l'objet révèle son identité; **White Elephant** est aussi passionnant que les documentaires que TF1 nous fourgue à des heures tardives. Un industriel blanc (Peter Firth) se rend au Ghana et tente d'inculquer la technologie aux indigènes. Victime d'un mauvais sort, le type délire . Des délires pas délirants, très approximativement filmés en durée réelle. Une procession, une messe, une cérémonie vaudou... Insupportable. L'image est laide, tremblottante, histoire de parfaire le ratage.

M.T.

ZOMBIE BRIGADE

Australie. Barrie Pattison.

Le cinéma fantastique australien est tombé bien bas. Qu'est-ce qui diffère **Zombie Brigade** des séries Z pondues aux States? Un kangourou traversant une route, c'est tout! L a bêtise du film mérite de passer à ma postérité. Des soldats sortent de la tombe sous prétexte qu'un monument érigé à leur mémoire a été dynamité. Maquillages réduits à leur plus simple expression, démarches mécaniques et mines ahuries, ces zombies-là rivalisent de ringardise avec ceux du **Lac des Morts-Vivants**.

M.T

LE FORUM DES LECTEURS

A PROPOS D'ELMER

Cette fois-ci, nous n'avons pas réussi à dégager un film qui à la fois sorte dans la quinzaine à venir et dont l'intérêt justifie un débat. Voici vos réactions à propos du film Elmer, le Remue-Méninges, **et nous vous donnons rendez-vous au n° 55 pour un prochain** ***Forum*****.**





Mourir d'Elmer

Brain Damage est le genre de film dont la symbolique peut fonctionner au premier degré. Elmer ressemble à un pénis et à un étron. Elmer bouffe la cervelle et procure la jouissance. Elmer rend dépendant, meurtrier et fou. Bref, Henenlotter, par l'intermédiaire de Brian, a des scènes de méninges métaphysiques = le sexe c'est de la merde, la merde c'est de la drogue, donc le sexe c'est de la drogue. Son appétit est toujours inassouvi malgré la répétitivité et la sensation de plénitude passagère (orgasme/trip); c'est la bête en nous, celle qui pourrit nos relations (Brian/Barbara, Brian/Mike, ce dernier - frère jumeau - couchant avec Barbara, le vieux couple devenu fou par manque/absence).
Le cerveau n'est alors plus qu'un tas de chair immonde bouffé par le plaisir corporel. On n'est pas loin des affres de l'abbé Donissan dans **Sous le Soleil de Satan!...** D'ailleurs, Elmer est un soleil car il dispense de la lumière ! Henelotter semble nous dire à la fin que le seul moyen de s'en sortir, c'est de sublimer Elmer (= plaisirs organiques) afin que puisse s'échapper... l'âme qui sait?
Serge Simplex.

Dealer qu'il est

Dans Elmer, l'allusion, et d'une certaine manière la condamnation de la drogue, sont flagrantes. On peut en effet penser, en lisant l'entretien avec Henenlotter, qu'il s'est laissé dériver au gré de ses folies. La réalité du film est pourtant là : Elmer est à la fois la seringue et le dealer. Il donne son fluide à condition qu'on le paye, mais il commence «gratuitement» pour créer une dépendance. D'ailleurs ce n'est pas un hasard si Henenlotter parle de la 42e Rue de son enfance qu'il adorait et de ce qu'elle est devenue avec la drogue et les sex shops. Son film est apparemment aussi une mise en garde. Quant à la «fin ouverte», elle est simple : Brian meurt d'une overdose (ne cherchez pas la petite bête en disant qu'il se suicide car l'issue devait être fatale de toute façon). La lumière qui s'échappe de son crâne ne signifie pas qu'il atteint un niveau supérieur. Elle symbolise au contraire la victoire de la substance. Même Elmer meurt, vidé de son jus! **Robert Courtay.**

D'accord, pas d'accord.

J'avais beaucoup apprécié le premier *Forum* sur **Hellraiser.** Les journalistes possédaient chacun leur propre vision du film et ne lui accordaient pas la même qualité (les notes sur 6: 0, 1 et 4), ce qui donnait un intérêt certain au débat. Mais, pour **Brain Damage**, les trois intervenants avaient plutôt tendance à décrire des scènes qu'ils avaient remarquées. Ils ne pouvaient débattre efficacement dans la mesure où leurs opinions se rejoignaient à propos du film (avis chiffrés des trois journalistes: 4 partout). Alors pour répondre parfaitement à la définition de votre rubrique, je cite: «un débat houleux entre trois journalistes de *Mad Movies* (...), voilà pourquoi nous avons créé *Forum*». Faites plutôt débattre des journalistes ayant des opinions différentes.
Bafadem Mustapha

Le fait que nous accordions la même note à un film n'implique pas obligatoirement que nous l'interprêtions de la même manière. Donc, le débat reste toujours possible et enrichissant. Enfin, on l'espère. J.P.P.

Brian esprit

Je pense qu'Elmer passe le simple stade du délire visuel ou fantasmagorique pour nous faire accéder aux régions ténébreuses de notre inconscient. Et je crois, contrairement à Bernard Achour, que le fait qu'Elmer vienne d'une ancienne civilisation est important. Ainsi est mis en relief le caractère ancestral d'Elmer. Son âge fait de lui, non pas un être humain soumis aux lois de son temps, mais un être supérieur qui survit à l'humain. Je considère Elmer comme l'inconscient maléfique qui se trouve en chacun de nous. En se laissant aller à cette part mauvaise de l'inconscient on accède au plaisir (les injections d'Elmer). On retrouve le thème d'**Hellraiser** car Brian, pour atteindre le plaisir, franchit des interdictions de nature sociale (tuer) alors que dans **Hellraiser** ces interdicitons représentaient un domaine interdit, tenu par les Cénobites, et prenaient l'aspect d'interdictions métaphysiques. En étant soumis à Elmer, Brian perd son équilibre puisqu'il privilégie une partie de son inconscient au profit d'une autre, et cette perte d'équilibre se traduit par une déchéance sociale, une destitution (l'hôtel crado de la fin), et la mort et l'assassinat des personnes traduisent, non pas une attaque sociale, mais l'établissement d'un nouvel ordre moral à l'intérieur duquel se trouve Brian. D'ailleurs cette hypothèse philosophique peut être soutenue par l'anagramme de Brian (vous disiez que Brian est l'anagramme de Brain, mais il est aussi celui de Biran, le célèbre philosophe Maine de Biran). La fin de Brian traduit cet éclatement de la personnalité. Brian ne pouvait plus vivre dans le monde actuel puisqu'il traduit un nouvel état moral. A la fin, il n'est plus que simple esprit, il a échappé à son monde social, l'équilibre est rétabli. **René Blouse.**

Redite en gore

Blood'n guts! **Brain Damage** ressemble comme deux gouttes d'hémoglobine à **Basket Case/Frère de Sang**, le précédent film d'Henenlotter. Dommage pour ce metteur en scène qui comptait pourtant comme l'un des cinéastes «alternatifs» les plus prometteurs. Reste à savoir maintenant si un script aussi réchauffé justifiait effectivement une telle attente (7 ans, le syndrôme Kubrick a encore frappé!) car on retrouve dans **Elmer** les ingrédients qui caractérisaient son précédent film: hôtels crasseux, héros juvénile vagabond vivant en symbiose avec un monstre, fin tragique (avec attroupement de la foule et des policiers), rapports sexuels monstre-femme... Tout y est! Et le clin d'œil appuyé à **Basket Case**, avec son personnage au panier d'osier venant s'asseoir en face du héros, ne fait rien pour arranger les choses. La seule innovation réelle du film réside dans l'inter-dépendance vitale des deux protagonistes: les cerveaux pour Elmer, la drogue pour Brian. Henenlotter nous gratifie en somme d'un film «trash» réalisé néanmoins avec soin et ménageant à la fois humour, émotion et scènes «gore». Mais le film n'en décolle pas pour autant et reste indéniablement estampillé du sceau **Basket Case.** 13 sur 20. **Phil Bringtown.**

La fin d'Elmer

Je voudrais m'adresser à J.M. Longo qui avoue n'avoir rien compris à la fin d'Elmer : je crois bien l'avoir comprise : qu'il se rassure, il n'y a rien à comprendre. Il semble bien ne pas y avoir un quelconque message platonicien, ni même de fin d'ailleurs. Car c'est lors du final que j'avais découvert à quel point j'avais trouvé Elmer médiocre. En général, tous les films, même les plus nuls, se réservent de nous offrir «quelque chose» à la fin, une surprise. Ici la fin reflète bien le film entier : en effet l'intrigue se résume en une ligne absolument droite qu'on n'a même pas pris soin d'étoffer.
De plus, je ne suis pas d'accord avec Bernard Achour qui trouve le film tragique. Prenons par exemple la petite amie de Brian : son physique associé à sa voix (mauvais doublage?) et à son jeu la rendent ridicule. Pour ma part, à chacune de ses apparitions, je suis complètement sorti du film.
Cédric Mercier.

TÉLÉMANIAC

Juillet

Le 2. *M6.* 20 h 30. **Les Marais de l'Enfer (Terror in the Swamp)**, téléfilm de Joe Catalanotto avec Bill Holliday et Chuck Long.
Le 3. *TF1.* 20 h 30. **Sueurs Froides** de Alfred Hitchcock avec James Stewart et Kim Novak.

Le 4. *M6.* 20 h 30. **L'Homme aux Cinq Visages** (The five of me), téléfilm de Paul Wendkos avec David Birney et Dee Wallace.
Le 4. *La 5.* 20 h 30. **Qu'est-il arrivé au Bébé de Rosemary?**
Le 5. *TF1.* **Les Dents de la Mer 3** de Joseph Sargent avec Dennis Quaid.
Le 10. *Canal Plus.* 21 h. **Condorman** de Charles Jarrot avec Michael Crawford et Oliver Reed.
Le 11. *FR3.* 20 h 3. **Obsession** de Brian De Palma avec Cliff Robertson et Geneviève Bujold.
Le 11. *La 5.* 20 h 30. **Les Visiteurs de la Nuit** (Téléfilm).
Le 12. *TF1.* 20 h 30. **Les Chiens** de Alain Jessua avec Gérard Depardieu et Victor Lanoux.
Le 12. *A2.* 20 h 30. **C'était Demain** de Nicholas Meyer avec Malcom McDowell et David Warner.
Le 13. *FR3.* 20 h 30. **Meurtres au Collège (Deadly Lessons)** de William Ward avec Donna Rid et Larry Wilcox (Téléfilm).
Le 14. *FR3.* 20 h 30. **Maison Maudite (The House possessed)**, téléfilm de William Ward.
Le 16. *Canal Plus.* 24 h. **Dément (Alone in the Dark)** de Jack Sholder avec Jack Palance et Martin Landau.
Le 18. *La 5.* 20 h 30. **Les Envoûtés (Possessed)** téléfilm de avec Harrison Ford.
Le 19. *Canal Plus.* 20 h 30. **Short Circuit** de John Badham avec Ally Sheedy et Steve Guttenberg.
Le 30. *Canal Plus.* 24 h. **Les Rats Attaquent** de Robert Clouse avec Sam Groom et Sarah Botsford.

LE TROU NOIR



Totalement méprisé à sa sortie, Le Trou Noir mérite, non pas une réhabilitation aveugle, mais un coup d'œil plus qu'indulgent. A côté de séquences il est vrai navrantes de bêtise, ce voyage intersidéral entre l'Enfer et le Paradis réserve tout de même des éblouissements visuels de première grandeur : en 70mm et en stéréo, la pluie de météores incandescents et la révélation finale étaient de somptueux moments. Reste qu'à la télévision...

C'ETAIT DEMAIN

de Nicholas Meyer avec Malcom Mc Dowell et David Warner.

Deux hommes XIXième siècle projetés dans le XXe. L'un est un dangereux psychopathe, Jack l'Eventreur, qui coincé par la police, s'est engouffré dans une machine à explorer le temps. L'autre est un savant, H.G. Welles, inventeur de la machine en question, qui s'est donné comme devoir de ramener l'assassin à son époque. Porté par deux acteurs géniaux qui n'en finissent pas d'être étonnés par le monde moderne, **C'Etait Demain** pose un regard noir sur notre siècle. «Hier, j'étais un monstre» déclare Jack l'Eventreur. «Aujourd'hui, je suis quelqu'un de normal...»
Mardi 12 juillet, A2, 20H30.



ZAP ZAP



OBJECTIF NUL

Freddy revient, Freddy est là !
M et Mme LORIMAR sont heureux de vous annoncer la prochaine réalisation de **Freddy's Nightmares** qui verra revenir votre psychopathe favori en présentateur télé (Denise Fabre n'a qu'à rien se tenir !).

Rendez-vous à la même BAT-Heure, sur la même Bat-Channel, les abonnés et autres bricoleurs sauront ainsi que CANAL + reprend pour l'été les aventures du frénétique duo **Batman et Robin**... Nom d'un décodeur !

De retour dans notre galaxie, voici «Le Liberator». Aux commandes de ce vaisseau spatial, les Nuls errent dans l'espace : «leur mission est possible, leur but inavouable, leur Objectif Nul...»
Enfin une rediffusion que l'on attendait : la Genèse des Nuls, en clair, du lundi au vendredi avant 20h sur Canal +.

Canal +, la chaine qui a toujours deux séries d'avance, nous prépare un été policier en clair avec : **Ohara** (Pat Morita) un policier japonais

TELE-SERIES

Rubrique de Laurent DUVAULT

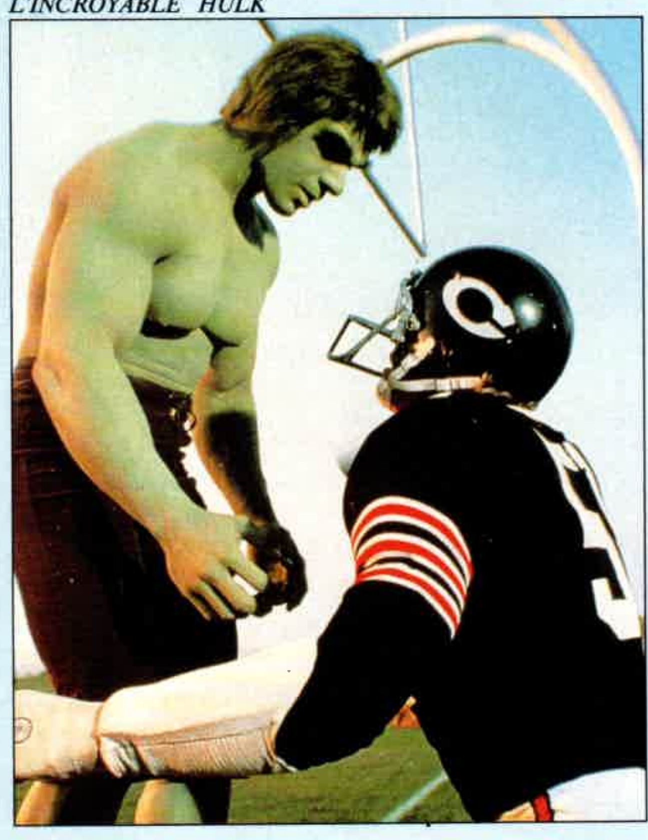
pratiquant plus le mental que l'arme fatale, sans toutefois oublier les leçons de Karaté Kid, et **Tnt** qui voit revenir Mr T en détective privé débarrassé de sa quincaillerie mais pas de son syndrome de baroudeur nocturne.
Ohara (45mn) tout l'été le week-end 13h05
TnT (30mn) Août en semaine 12h30

T.F.1. s'est acheté des culottes, des bottes de moto et même un blouson de cuir noir avec un cinq sur le dos : après avoir entamé la (re)diffusion des 138 épisodes de **C.h.i.p.s.**, les deux ahuris à deux roues, voici revenir pour l'été **Tonnerre Mécanique** dans ses - et uniques aventures. Et guettez donc l'épisode où Sybill Danning joue les girls poitrinaires de Las Vegas, je

C'est le printemps (du moins quand j'écris ces lignes) et le **HULK** reverdit! Un nouvel épisode-pilote de deux heures remet en scène le géant vert toujours incarné par le sympathique duo Bixby (rose)/ Ferrigno (vert) contre cette fois le dieu Thor, le blondinet favori des Norvégiens et de la **Marvel**. Mais c'est encore aux Etats-Unis. Ici M6 continue pour l'été la diffusion des premiers épisodes.

«Il était une fois trois drôles dames...» Depuis, 10 ans ont passé et la chirurgie esthétique n'a pu les sauver. Pour **Charlie's Angels** cuvée 88, c'est donc trois voire quatre nouvelles recrues qui seront débauchées. Et ce ne sont plus d'anciennes flics mais d'ex-actrices de séries télévisées qui devront lutter contre le crime en remuant de l'arrière train.

L'INCROYABLE HULK



STARMAN

Les fans de Carpenter risqueront d'être déçus, les autres étonnés. Revoici **Starman** - le candide - qui vient chercher sa femme et son fils 15 ans après être parti acheter des cigarettes. Mais elle s'est cassée (on la comprend), et c'est flanqué de son rejeton qu'il part à sa recherche, poursuivi cela va de soi par des agents du gouvernement (il faut bien un peu de suspens, non ?). Et c'est une toute nouvelle distribution qui prolonge le film sans en garder la magie.
Mélangeant paternalisme, sentimentalisme et science-fiction, ce feuilleton fait actuellement l'objet d'une vaste polémique aux Etats-Unis : devant son brusque et définitif arrêt se sont réveillées des hordes de fans hystériques qui assiègent régulièrement la maison de production, réclamant à coup de pétitions la suite (et fin).
Quoi qu'il en soit, suivez toujours le début de cette série plus familiale que fantastique.

Antenne 2, le dimanche - 13h20



ALFRED HITCHCOCK PRESENTE

«Bonsouar!» Sur les mesures macabres de Gounod se dessine la silhouette d'Alfred Hitchcock qui va ce soir encore nous présenter une de ses histoires.
Meurtre, drame, mort accidentelle, soupçons, faux témoin et vrai coupable, chaque épisode innove et relève de l'exercice de style. Macabre à souhait, la situation inextricable offerte cultive l'ironie ou l'humour noir. On peut y retrouver la construction pyramidale faisant monter le suspens cher au maître. Essayez donc de partir avant la fin ! Ce doit être l'un des seuls feuilletons où le crime paye encore et les assassins peuvent s'en tirer s'ils sont malins. Ce ne sont pas les conclusions moralistes et pince sans rire d'Alfred qui nous détromperont.
Véritable pépinière de talents, y sont passés beaucoup d'acteurs débutants (et aujourd'hui finissants) comme Roger Moore, Peter Falk, Charles Bronson, Burt Reynolds, etc... 260 épisodes noir et blanc ont été tournés et la 5 a promis de tous les diffuser (même les inédits). On parie ?

La 5, tous les jours vers 22h30

ALF

Au lieu d'abandonner vos animaux (ou grands-parents) pour les vacances, pourquoi ne pas adopter un extra-terrestre ?
A.L.F. (Alien Life Form) a débarqué chez les Tanner un beau soir étoilé et depuis sème la panique. Quand il ne course pas les chats (son plat favori), il révolutionne le voisinage, allant même jusqu'à impliquer le Président. Antenne 2 couvre l'affaire et promet de l'inédit pour l'été.
Servi par un très bon doublage (merci Mr Carel) cette série d'humour mélange de **Gremlins** et du **Muppet Show**, a battu tous les records d'audience aux Etats Unis en parodiant films, clips, mais aussi la vie de tous les jours.

Antenne 2, le vendredi 19h30 - le samedi 12h30



LES AGENTS TRES SPECIAUX

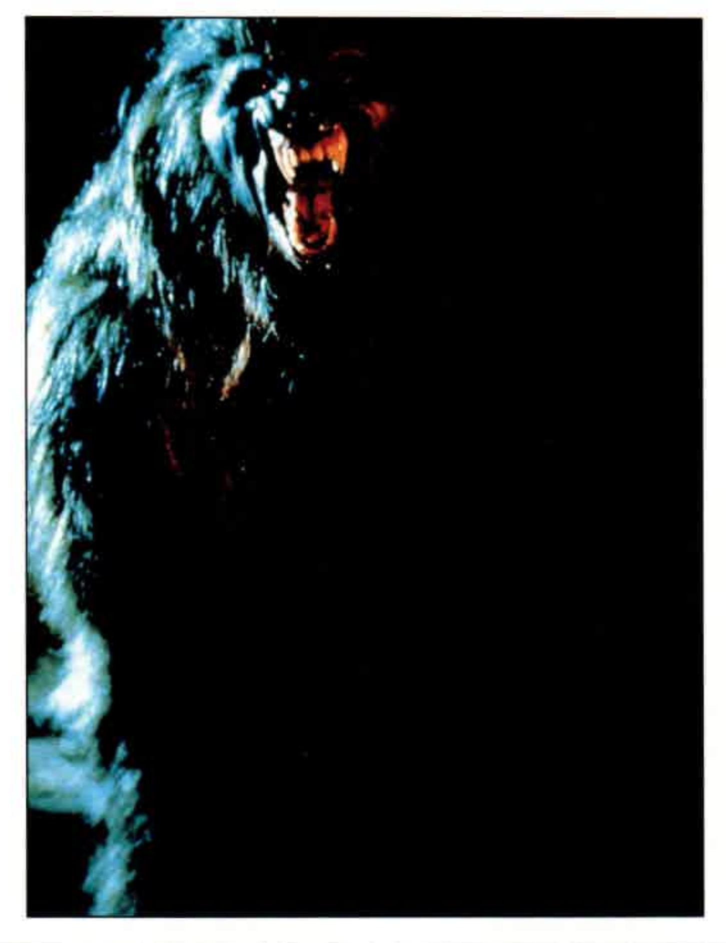
Le canal D est rouvert pour l'été. Fêtons le retour des Agents Très Spéciaux, de leurs gadgets idiots et de leur compagnes pulpeuses. Après un premier jet pour nous appâter, voici enfin la suite des aventures de nos 2 agents secrets et de leur copine Annie, puisque T.F.1. a acheté tous les épisodes couleurs des deux séries.
(Pour plus de renseignements, reportez vous au M.M. n°38)
Espérons que le T.H.R.U.S.H. n'empêche pas cette fois la diffusion.

T.F.1. du lundi au vendredi - 16 h



LA MALEDICTION DU LOUP-GAROU

Si votre meilleur ami vient vous trouver pour annoncer qu'il est un loup-garou et pour le prouver vous mord dans le cou, que faites-vous?
a) Vous lui demandez d'arrêter ses conneries,
b) Vous le renvoyez à Londres chez John Landis,
C) Vous lui collez une balle en argent entre les deux yeux au cas où...
C'est ce qu'a fait Eric Cord (John J. York), mais trop tard. Il est devenu à son tour un lycanthrope et voit sa transformation annoncée par un pentagramme sanglant au creux de sa main toutes les nuits de pleine lune. (Qui l'eut cru?)
Son seul espoir : tuer le premier maillon de cette sanglante chaîne Janos Skorzeny (Chuck Connors).
Mais tout serait trop simple si Alamo Joe, un vilain chasseur de primes et de loups-garous réunis, ne les pourchassait pas à son tour...(Nous vous rappelons que Hulk était vert et Joe le fugitif canin, nul n'est parfait). Et c'est sorcières, vampires et autres congénères qui croiseront la route de ce joyeux trio.
Le mythe du loup-garou est ici rafraîchi : la malédiction est traitée comme une maladie qui à chaque pleine lune gagne du terrain, faisant reculer d'autant l'humanité du héros (jeune et beau, ça va de soi...)
Voyant le signe maudit apparaître, Eric arrive encore à s'enfermer pour protéger le monde et les innocents (s'il en reste) de sa transformation.
Mais au fil des épisodes il risque de devenir ce tueur animal qu'il chasse désespérément.
Servi par les créateurs de l'**Agence tous risques** -Ashley et Lupo- ce bon divertissement a obtenu d'honorables résultats aux Etats-Unis et tous attendent la suite dès l'automne prochain. Preuve de succès, l'adaptation en B.D. sort déjà là-bas et remet en scène les principaux personnages dans de nouvelles aventures.
C'est Rick Baker (oscarisé pour **Harry et les Henderson** et **Le Loup-Garou de Londres**) qui a conçu les créatures qui peuplent ce feuilleton et Greg Cannom les maquillages et les transformations (souvent simplifiées par une porte ou un effet de contre-jour, avouons-le). Quant à l'ambiance gothique et nocturne, on remercie le technicien, chef pour ses belles lumières et ses fumigènes fumeux...





Après le Japon et l'Allemagne, c'est aux joyeux codés français de trembler (ou au moins de frissonner) devant ce sérieux sérial d'horreur bien enlevé, pendant les 24 premiers épisodes. Programmé le samedi après-midi sur Canal+, vous allez à votre tour pouvoir guetter les apparitions du pentagramme sous la pleine lune et aller hurler avec les loups.
Canal +, le samedi, vers 16 heures.

ALONE INTHE DARK

de Jack Sholder avec Jack Palance et Martin Landau.

Trois mongolitos (Erland Van Lidh !, Jack Palance !!, Martin Landau !!!) fraîchement évadés d'un asile sèment la terreur dans une petite ville. Jack Sholder, qui semble s'améliorer de film en film (**La Revanche de Freddy, Hidden**) s'était fait mollement connaître par ce psychokiller que l'humour noir, la mise en scène classique donc regardable et la tronche pas possible de ses acteurs ringards hissaient péniblement en dessous de la moyenne. Pour un Psychokiller, c'est pas si mal.
Smedi 16 juillet, Canal Plus, 24H.



AOUT

Le 3. *Canal Plus.* 21 h. **Le Trou Noir** de Gary Nelson avec Anthony Perkins et Maximilian Schell.
Le 6. *Canal Plus.* 20 h 30. **Woody et les Robots** de Woody Allen.
Le 10. *Canal Plus.* 21 h. **Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon** de Jack Lee Thompson avec Richard Chamberlain et Sharon Stone.
Le 13. *Canal Plus.* 24 h. **Creature** de William Malone avec Stan Ivar et Klaus Kinski.
Le 18. *Canal Plus.* 20 h 30. **Max mon Amour** de Nagisa Oshima avec Charlotte Rampling et Sabine Haudepin.
Le 20. *Canal Plus.* 24 h. **La Plage sanglante** de Jeffrey Bloom avec John Saxon.
Le 27. *Canal Plus.* 24 h. **Bloody Bird** de Michele Soavi avec David Brandon et Barbara Cupisti.

Rubrique de Vincent GUIGNEBERT

«Les accords du diable» sur la 5 annoncent une «Spéciale **Bad Taste**» *courant juillet avec extraits gerbeux et interview délirante du metteur en scène.*



Sébastien Tallandier, Bouchemaine.

Je vous écris pour féliciter toute l'équipe de *Mad Movies*. Les articles du 53 sur **Le Retour des Morts-vivants 2, 976-Evil** et **The Gate**, ce dernier avec les principales scènes d'effets spéciaux montrées et commentées, sont vraiment intéressants. De plus, les entretiens avec Ken Wiederhorn, Irwins Yablans et Franck Henenlotter sont excellents.
L'idée de *Forum* me semble originale et utile, mais par contre si on n'a pas pu voir le film traité dans le débat (**Hellraiser**, dans le 52, qui n'est malheureusement plus à l'affiche depuis un certain temps), la lecture devientalors très ennuyeuse et inintéressante. On a la mauvaise impression d'être « de trop » dans cette conversation. Mais rassurez-vous, *Mad Movies* reste quand même un excellent magazine de Ciné-fantastique.
Encore un mot : j'aimerais beaucoup connaître les dates de sortie en France des films **Les Dents de la Mer** (le premier) et de **Vendredi 13** (idem). Merci de bien vouloir me répondre.
La rubrique **Forum** *tente à la fois d'analyser une œuvre en profondeur et de confronter plusieurs points de vue. Alors, évidemment, si le lecteur n'a pas vu le film en question, le débat perd l'essentiel de son intérêt tout en dévoilant, hélas, une bonne partie de l'intrigue.*
*Nous en sommes tellement conscients que pour le n° 53, nous préconisions d'attendre la sortie d'***Elmer** *pour lire le* **Forum** *qui lui était consacré. J'ajoute que nous choisissons toujours le film en fonction de son contenu thématique, de sa large diffusion et de son actualité immédiate.*
Pour te consoler on répond à tes questions. **Les Dents de la Mer** *: 1976.* **Vendredi 13** *: 1980. Mine de rien ça se rapproche, on dirait, non ? J.-P.P.*

David Dewolf, Faches-Thumesnil.

Le N° 53 est en tout point une totale réussite, à quand le tirage à 100.000 exemplaires ?
Après de nombreux essais, je vous envoie enfin des photos de mes premières réalisations à peu près potables. Merci à quelques personnes pour leur aide : Ilan Leban, Stéphane Helle, Stéphane Coulomb, Bruno Quintin, Eric Larousse, Bruno Follet et mes cobayes (*remercie aussi lesIndiens pendant que tu y es...*).
Autre chose. Il est de mon devoir de prendre la défense de «Phil le terrible», suite à la critique émise par François Charpentier (n° 53). O.K. *Mad* est un magazine consacré au cinéma fantastique mais, vois-tu, il s'avère que parfois ciné et musique font bon ménage, et puis ce n'est pas pour deux ou trois lettres publiées que tu vas mourir. Tu nous rebats bien les oreilles avec une affaire (celle d'Indy en l'occurence) plutôt vieillote et dépassée... tu ne crois pas ?
Pour finir : M. Desvaux, quand on se permet de demander de correspondre avec des jeunes nordistes, la moindre des corrections est de répondre à ceux qui vous écrivent.



Jean-Michel Anjouré, Noisy-Le-Grand

Depuis toujours passionné de fantastique, je me décide aujourd'hui à vous écrire tant le courrier de Frédéric Kuta (*Mad* 51) et Christophe Molon (*Mad* 52) conforte ma propre opinion. A l'instar de ceux-ci et de bien d'autres encore, mon impression est que depuis deux ou trois ans, le niveau du cinéma fantastique a quelque peu baissé. Peut-on comparer les mythiques **Hurlements, The Thing** ou encore **Blade Runner** (etautres décryptés de *Mad*) avec le meilleur de ce qui nous est présenté ces temps derniers ? Si nous avons parfois droit à de bons films, souvent le scénario n'est guère élaboré et presque toujours truffé de gags (pourquoi ?). Les exemples ne manquent pas : **Re-Animator, House, Freddy III, Running Man**, etc.
En fait, comme l'ont si justemennt souligné Philippe et Fabien Lavigne (*Mad* 51) c'est toute la différence qu'il y a entre **Evil Dead** et sa séquelle. Quelle dérision ! Certes, tout n'est pas noir, on a parfois droit à un **Link** (original), **La Mouche** (tragique) ou **Terminator**, mais plus de quoi crier au miracle (excepté **Highlander**).
Encore un mot pour évoquer le dernier Carpenter, **Prince of Darkness**, sans être génial, dispense quand même une musique en béton bien propice à cette atmosphère tendue qui fait tellement défaut en ce moment. Un thème démoniaque ; bref du pur et dur, quoi. Voilà ce que l'on aime. Ça devient assez rare pour le signaler.

Jérémie Delage, St-Pierre-des-Corps.

Non, non, cette fois-ci pas de désagréables critiques dans une lettre, seulement quelques éloges : l'édito parfait, les sujets bien traités avec des photos intéressantes, des critiques parfois dures (voir le combat acharné dans le *Forum* du n° 52 entre Achour et Longo contre ce pauvre Putters si seul et pourtant avec de si bons arguments... Blague à part j'ai vu le film... décevant, pourtant de bons éclairages, bons effets spéciaux pour les cénobites et le scénario original, mais prestations peu convaincantes des acteurs). En bref, votre canard est bien fait. En lisant le courrier des lecteurs, je suis sidéré par tant d'intolérance : à propos de la couverture d'un *Mad*, d'un article trop dur ou d'un film nul au goût de certains et superbe pour les autres.
Hidden ? Grand prix au Festival d'Avoriaz. Le mérite-t-il ? Question à laquelle je ne peux répondre n'ayant pas vu **Robocop** (ah, ces deux frères ennemis...). Par contre **The Hidden** est superbe ; effets spéciaux rares mais quel régal !L'alien qui sort d'une bouche et passe dans l'autre est incroyablement criant de vérité, les acteurs très bons, le scénario parfait, rythme très soutenu (début sur les chapeaux de roue) et de belles bagnoles bousillées. En bref, un film comme on aimerait en voir plus souvent. Bon j'arrête, salut, longue vie et que la qualité demeure.



Pascal Gillon, Belgique.

Bonjour à tous et plus spécialement à Oncle Ben's, heu, oncle Mad. J'aimerais dire à Sarah Vigotte qu'au lieu de se moquer des lecteurs et de raconter des inepties, tu aurais pu au moins mettre ton vrai nom et ton adresse. Si tu te crois maligne, t'es à côté de la plaque espèce de tr... (*venaient ici quelques substantielles considérations qui ne faisaient pas réellement avancer le débat*).
J'aimerais aussi savoir si Christophe Raymond (53) possède bien tous ses sens, car s'il juge que **Démons 1** et **2** sont des chefs-d'œuvre, c'est qu'il n'en a pas vu grand chose. Enfin, chacun ses goûts.
Je compte aller passer quelques jours à Paris pendant les vacances. Puis-je aller vous dire un petit bonjour ? Si oui, j'amène des bières belges et vous les filles françaises, ça va chauffer !
Voilà c'est tout. Continuez à innover (*Forum* : super) et gardez ce formidable esprit qui vous anime.
J'aimerais bien correspondre avec une jeune fille de la région liégeoise et adorant Stephen King, le fantastique, la BD classique et *Mad Movies*. Pascal Gillon, 31, rue Ferd. Desoer, 4900 Liège, Belgique.
Au niveau du pur échange culturel et dans l'optique même du rapprochement franco-belge idéal, je préfère que vous ameniez les filles et nous décapsulerons des bières françaises. A moins que vous ameniez les bières françaises et que nous décapsulions les... (non, écoutez, venez toujours, on se débrouillera bien). J.-P.P.

Antoine Bordat, Colombes.

Je ne tiens pas à critiquer votre belle revue qui est désormais la meilleure du genre (au passage, bravo pour la rubrique *Forum*). Si j'écris à *Mad* c'est parce que j'ai été surpris par les propos de Irwin Yablans sur John Carpenter (voir *Mad* n° 53). Ce monsieur Yablans dit que Carpenter a été engagé pour réaliser **Halloween** ; que Carpenter ne veut pas avouer qu'**Halloween** était l'idée du premier, et enfin que John avait refusé de travailler une seconde fois avec lui.
Eh bien, chers lecteurs et cher comité de rédaction de *Mad*, sachez que ces propos sont horriblement (normal !) mal tournés ! Bien sûr, l'idée générale du film provient de l'imagination de Yablans, mais John Carpenter avait été engagé pour écrire le scénario du film. Un scénario est quand même différent, dans ce contexte, d'une idée. Sachez que Donald Pleasence avait, en premier lieu, été contacté par Carpenter (il avait refusé) puis par Yablans (il avait été convaincu par ses enfants de prendre le rôle !).
Si Irwin Yablans n'a pas été recontacté par John Carpenter, c'est simplement parce que Carpenter n'en éprouvait pas l'utilité (faut dire que quand un type vous intente un procès, on n'a pas trop envie de le revoir !).
Demandez-lui, la prochaine fois, d'être plus clair dans ses déclarations ! (qu'il ne m'en veuille pas trop. J'irai voir sa prochaine production).

Robert Courtay, Brétigny-sur-Orge.

Dites-donc, les p'tits gars (je parle aux lecteurs, là), je trouve assez incroyable que vous ayez boudé le dernier film de Carpenter. A peine 23.000 entrées sur Paris en première semaine ! Le film n'était pourtant pas dénué d'intérêt. Ne serait-ce que pour le retour de Carpenter à un genre du fantastique qu'il avait délaissé avec **Starman** et **Jack Burton**. Bien meilleur score par contre pour **Le Retour des Morts-Vivants 2**, qui est une réplique du premier avec les mêmes acteurs auxquels il arrive la même chose. Grave. Ne parlons même pas de **L'Emprise des Ténèbres** qui est en train de se ramasser... D'après votre courrier, vous êtes nombreux à aimer le fantastique. Eh bien vous ne le montrez pas beaucoup... Si vous n'avez pas la moindre curiosité pour les nouvelles œuvres de Craven et Carpenter... Que le diable vous patafiole ! §et en plus je suis sûr que vous n'attendez que ça !).



Dessin de A. Rogell.

Philippe Debost, Clermont-Ferrand.

Je suis fidèle à *Mad Movies* depuis le N° 35 et je renouvelle mon abonnement pendant que j'y suis, car je ne peux plus m'en passer. Me voilà complètement toxicomad !
Depuis le 51 les lecteurs se mettent à critiquer des détails insignifiants dans la revue, tels que les photos de couverture, par exemple. En fait ce n'est pas tant la frime de la couverture qui compte, mais plutôt le contenu du magazine et là, je pense qu'ils n'ont pas à se plaindre.
Pour ce qui me concerne, j'ai le désespoir de constater que la majorité des filles de Clermont-Ferrand ne s'intéressent pas du tout au gore ou au fantastique, et surtout que très peu acceptent de figurer dans un film super 8 que nous préparons.
En effet, nous avons créé un club cinéma avec quelques amis et la seule « actrice » que l'on a pu compter dans nos rangs n'a jamais été capable de crier lorsqu'on tournait une scène de carnage où normalement une fille aurait hurlé. Du coup, on l'a jetée. C'est pour cela que l'on n'a pas pu envoyer notre film au Festival de *Mad Movies*, ni à celui d'Agen. M'enfin... Voilà, c'est tout et c'est déjà pas mal (non femelle!).
Vous avez eu tort de la jeter, elle aurait sûrement pu encore servir. Bon écoute, pour la faire hurler, pas de problèmes, annonce-lui en plein tournage que son rôle ne sera pas payé, par exemple (ça jette toujours un moment de terreur quand elles ne s'y attendent pas) ou bien dis-lui, faute de techniciens valables et de matos élaboré, que les effets gore vont se tourner sans aucun trucage, ou encore que Chantal Goya vient de sortir un nouveau disque (à n'utiliser qu'en toute dernière extrémité parce que ça pourrait bien la tuer). Et puis, un peu d'imagination, que diable, vous faites du fantastique, enfin quoi ? J.-P.P.

Jean-Claude Montmasson, La Roche-sur-Foron.

Comme j'ai la chance de ne pas demeurer très loin je suis allé au festival d'Avoriaz et, si j'écris, c'est simplement pour parler de **Chinese Ghost Story**. Pas emballé au départ (aller voir un film fantastique chinois ?) j'y suis allé quand même et je ne l'ai pas regretté. J'avoue que j'avais mon *Mad Movies* 51 sous le bras et que vos critiques élogieuses ont fini par me convaincre. Quel film, quelle leçon, à la fois naïf et génial, et quelle vue de l'enfer ! Un vrai régal (je ne parle pas de la copie du film qui, elle, comptait deux ou trois sous-titrages différents et semblait être arrivée cinq minutes avant nous seulement). Depuis, je n'ai pas révu ce film ; est-il sorti à Paris ? En tout cas, j'espère qu'il trouvera un distributeur en France car il serait dommage que ce petit chef-d'œuvre passe inaperçu.
Chinese Ghost Story doit sortir courant octobre. Rendez vous donc au prochain numéro

David Neiss, Paris.

Une chose m'a toujours surpris : la différence quasi totale entre le fantastique littéraire (pas celui de King et autre Barker, mais celui de Ray, Owen, etc.) et le fantastique au cinéma.. A part quelques œuvres (comme **La Clepsydre, Picnic à Hanging Rock, Litan**), le cinéma est pauvre en fantastique. Alors, allez-vous me dire, que sont tous ces zombies, ces vampires et autres créatures imaginaires ? Ce sont effectivement des créatures « fantastiques » mais qui évoluent dans un univers qui ne l'est pas. Prenons l'exemple du sur-western avec **Le Train sifflera trois Fois**. Ce dernier n'est pas un western car, bien qu'il se situe dans un décor de Far-West, il développe une thématique différente : ici le western n'est qu'un cadre destiné à faire passer une parabole qui pourrait finalement se passer autre part..
En fantastique : même problème. Les films sont remplis de créatures délirantes, de gens bizarres, d'événements incroyables mais ces films obéissent finalement, soit à la règle des films d'aventures à suspens (**Zombie, Hurlements**, les « Dracula » (de Browning à Fisher), soit à celle du comique (**Bal des Vampires, House**, etc.). Certains développent même une réflexion comme **Frankenstein, La Nuit des Morts-Vivants** (suprêmes exemples de paraboles sur-fantastiques). Finalement, à part les bonnes intentions de Cronenberg ou de Lynch, il ne reste pas grand chose. Le plus curieux est que les véritables films fantastiques se rencontrent plus facilement dans des œuvres qui ne s'en réclament pas. Par exemple **Freaks, Elephant Man** (que l'on place trop abusivement dans l'insolite), de même pour **Pacte avec un Tueur** et certains films de Bergman. Ces derniers films ne sont pas des films fantastiques mais ils entretiennent une ambiance (là est le fantastique) qui est celle du fantastique. Il faut relire la nouvelle **La Peur** de Maupassant où ce dernier montre que le mot peur a deux acceptions ; une première qui est celle que l'on a au combat, lorsque l'on est en danger « matériel » (c'est la peur des zombies, vampires, etc.) et une autre (la vraie, la fondamentale) qui est celle... celle de la nouvelle de Maupassant, celle des films que j'ai cités, celle dont on ne peut parler car elle vient de l'inconnu et par définition l'inconnu est indicible (ce qui n'est pas le cas des monstres habituels qui, banalisant l'anormal, annihilent le fantastique).
Aussi, dire que **Mad Movies** est une revue sur le cinéma fantastique est un paradoxe : comment pouvez-vous vendre une revue tous les deux mois qui se base sur un sujet quasi inexistant ? **Mad** est une revue traitant les films d'action, d'humour, etc. qui contiennent du gore (le gore n'est pas un genre mais un moyen) et des éléments imaginaires. Cela dit, j'achète votre revue parce qu'elle est excellente et que j'adore le gore et l'aventure. Je regrette simplement la méprise du public sur ce genre de cinéma.
Je propose à ceux qui veulent poursuivre le débat de m'écrire. David Neiss, 57, rue Vergniaud, 75013 Paris.

*Au sens strict, peut être considéré comme film fantastique toute œuvre non réaliste ou toute transgression filmique du conforme et du quotidien. Mais, comme tu le soulignes toi-même pour le gore, le fantastique devient de plus en plus un moyen, un simple procédé de fabrication qui fait qu'un film d'aventures (**Robin des Bois**, mettons) devienne un vrai film fantastique (**La Guerre des Etoiles**, pourquoi pas?) Le second synthétisant le récit du premier (le mythe) et les moyens du genre en question (les effets spéciaux). Mais le fantastique, c'est aussi un label, et encore un produit qui brille de tous ses artifices et sait utiliser ses propres ingrédients. Le cinéma, art de représentation par excellence, te paraît sans doute trop démonstratif pour toi qui places plus volontiers tes émotions fantastiques du côté de Lovecraft et du non-signifié. Toi, tu revendiques le concept « fantastique » et les producteurs te répondent par « genre cinématographique » et produit à vendre. De là naît cette distorsion rédhibitoire entre tes rêves et la réalité. C'est dur, je sais! J.-P.P.*

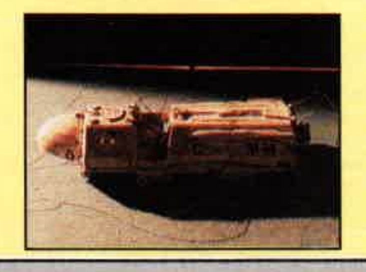
René Blouse, Perpignan.

J'écris depuis mon petit coin perdu, Perpignan, et je peux dire que le seul contact que j'ai avec le monde extérieur, c'est M.M., la revue des revues, le journal des journaux, le meilleur des meilleurs (bon, stop ! n'en faisons pas trop !).
Fervent de fantastique depuis mon plus jeune âge, j'ai découvert votre revue à 13 ans et maintenant je ne peux plus m'en passer.
Si j'écris, c'est pour vous dire que j'en ai assez de voir ces films pompeux et académiques (voir le Festival de Cannes cette année, uniquement des films bien léchés et bien sages !) devant lesquels leurs auteurs soit-disant bien pensants nous forceraient presque à nous agenouiller (et il n'y a que *Télérama* pour accepter cela). Le fantastique, lui, possède une force et une puissance créatrice incomparable. En effet, c'est dans l'originalité et le non-conformisme que le fantastique se révèle être le meilleur. De ce point de vue, le Festival du Super 8 doit continuer à tout prix parce qu'il innove et crée. Enfin je te salue *Mad Movies* comme dernier bastion de vie de ce monde qui n'arrête pas de sombrer dans la bêtise et la décrépitude royale. C'est par l'ironie et l'humour que l'on peut combattre la bêtise et, sur ce point-là, le ton de M.M. est remarquable ; le lire c'est respirer une bouffée d'air, pur et vivifiant. Ceux qui ne comprennent pas ceci ont perdu ce qui fait leur jeunesse, leur force de vie et déjà, ils se font bouffer par la sclérose.
Donc longue vie à *Mad Movies*, car l'avenir est à toi.

Eric Larousse, Marseille.

Je sais que les maquillages « gore » font fureur auprès des lecteurs, seulement il ne faudrait pas négliger les autres aspects du cinéma fantastique. Pour ma part, j'aimerais lire plus souvent des dossiers tels ceux consacrés à Hitchcock et aux séries T.V. (**Le Prisonnier, La Quatrième Dimension**). Et si la rubrique *Ciné-Fan* a passé en revue tous les trucs pour faire **Zombie** dans son salon, elle n'a pas suffisamment traité des effets spéciaux optiques ou spatiaux. Combien d'amateurs faisant du super 8 rêvent de faire aussi I.L.M. dans leur salle de bain, hein ? A ceux-là je conseille de contacter Jean-Marc Deschamps qui a collaboré à mon court-métrage et dont voici deux photos de tournage : la maquette, munie d'un éclairage interne, est faite avec des matériaux de récupération. Quant à la planète c'est - c'était - un vulgaire ballon de plage peint à l'aérographe. Donc pour tout renseignement, contacter Jean-Marc Deschamps, Les Platanes, Bt. D, La Pomme, 13011 Marseille. Merci à *Mad Movies* qui a toujours été un magazine proche de ses lecteurs en conservant un esprit fanzine.
Au fait, pouvez-vous passer l'annonce: je recherche un château pour un tournage. Eric Larousse, Groupe Le Bengale, Bt; B, 29, rue Farinière, 13009 Marseille.





Franck Ségard, Cergy.

Je vous envoie la photo de deux de mes créations qui me plaisent beaucoup, et je ne dis pas ça par plaisir, je le pense sincèrement avec toute l'objectivité de mon esprit critique.
J'en profite au passage pour dire que j'adore *Mad Movies* et que je désire correspondre avec d'autres lecteurs-créateurs, notamment le « Freddy » qui vous a déjà occupé deux numéros. Je leur laisse mon adresse au cas où, dans un moment de déprime, ils voudraient m'écrire. Franck Ségard, lycée Polyvalent, avenue Lapallette, 95000 Cergy.



Laurent Mouton, Bruay-la-Buissière.

Veuillez transmettre mes félicitations à Vincent Guignebert et à Marc Toullec pour leur dossier sur les zombies. J'ai rarement vu un article aussi bien documenté, je pense qu'ils ont cité tous les films du genre ! De plus les analyses étaient pertinentes et intelligentes (comme toujours dans *Mad Movies*) ; qu'il est loin le cliché de l'amateur de films « d'horreur » crétin et infantile !
J'ai un autre sujet à soumettre à vos analyses, un sujet qui me tient à cœur et qui concerne l'inspiration et les messages du cinéma fantastique. J'aimerais que l'on parle des films ayant des influences littéraires, ésotériques ou métaphysiques « plausibles », les films qui ont un contenu sur ce plan-là.
Ras-le-bol des films où du lait avarié produit des morts-vivants, où votre chaussure droite prend vie pour vous rappeler de fermer le gaz. J'aimerais que l'on dégage les influences mythologiques réelles du cinéma fantastique. Combien de réalisateurs ou de scénaristes croient un tant soit peu à ce qu'ils décrivent ?
Dans **Prince des Ténèbres**, l'esprit du mal est contenu dans un cylindre sous la forme d'un liquide, ça fait peu sérieux, et pourtant l'idée de l'antimonde et de l'anti-Dieu est intéressante. Ainsi que l'idée pourtant folle des particules se déplaçant plus vite que la lumière qui expliquent les messages temporels. Ce qui me fait penser à un autre dossier que vous pourriez entreprendre concernant les thèses plus ou moins scientifiques émises pour expliquer des phénomènes supra-normaux. Puissent les Dieux et Howard the Duck faire que je sois entendu.

Pascal Frezzato, Mayenne.

Dans la rubrique *Télémaniac* pourquoi ne mentionnez-vous pas les films fantastiques qui passent sur la Cinq ? Autre chose. Je prépare un film fantastico-gore pour le Festival super 8 (de 1989) et j'aimerais regrouper des gens de la région mayennaise, car je suis à la recherche de conseils et d'explications au sujet délicat des effets optiques. Je recherche également quelqu'un qui pourrait me prêter une caméra. Pascal Frezzato, 7, rue des Tilleuls, La Touche, 53100 Mayenne.

Nous avons déjà expliqué que les chaînes se faisaient une âpre concurrence et qu'elles ne souhaitaient pas annoncer leur programme trop tôt. Dans ces conditions, impossible de vous informer à temps des diffusions de films fantastiques. C'est bien dommage et nous attendons toujours des réformes. Pour l'instant, seul Canal Plus joue le jeu en nous fournissant sa grille suffisamment à l'avance. J.-P.P.

Patrice Peyras, Carcassonne.

Dans « Les Classiques du Cinéma Fantastique » (1973), de Jean-Marie Sabatier, page 403, on peut lire : « le phénomène le plus intéressant dans le domaine de la revue : le fanzinat. Des amateurs fervents, non professionels, se regroupent pour publier, à leurs frais, des revues ronéotypées. La pratique demeure à un niveau très artisanal en France - mauvaise graphie, fautes de français, textes souvent infantiles : mais il y a là une flamme, beaucoup de sincérité et d'amour ». Un hommage est rendu à Alain Petit pour le n° 3 du *Masque de la Méduse*. *Mad Movies* est seulement cité à la fin de l'article.
Après avoir lu attentivement votre revue, une seule constatation s'impose: une flamme identique et moins de fautes de français ! L'existence d'une revue comme *Mad Movies* est rendue nécessaire par cette volonté farouche et abusive de «saucissonner» par « genres » le cinéma. Plus la revue sera de qualité, plus il sera facile de prouver qu'il existe aussi un « cinéma d'auteur ». Donnez-nous encore des articles intéressants, des analyses détaillées, des polémiques, des louanges, des critiques acerbes. C'est le meilleur service que l'on peut rendre au cinéma fantastique, donc au cinéma.

Merci pour ta lettre passionnante, hélas bien trop longue pour se voir reproduite dans son intégralité. Cela ne nous empêche d'ailleurs pas de la lire, d'en parler entre nous et de la prendre en compte. Sur certaines idées (non publiées ici), tu peux voir dans ce présent courrier que d'autres lecteurs s'inquiètent et réagissent autant

Gilles Plista, Trappes.

Je me décide à vous écrire à props de la peinture acrylique de René Kotyla, publiée dans le courrier des lecteurs du n° 52. Je veux vous signaler que cette peinture n'est que le plagiat pur et simple d'un dessin noir et blanc de Virgil Finlay, publié dans *Amazing Stories* de mars 1952 pour l'histoire **The Gray Legions**, de Mallory Storm. Ce dessin a été repris, page 139, dans le livre de Jacques Sadoul, **Hier, l'An 2000**, sur l'illustration de science-fiction des années 30et 40/50.
Copier un dessin n'est pas honteux si c'est pour s'exercer et apprendre. A condition d'en citer la source car sinon il fait croire qu'il en est lui-même l'auteur. J'espère que vous publierez ma lettre afin que tous les lecteurs soient au courant..

Christine Hervé, Franois.

Nouvelle abonnée, mais lectrice assidue depuis longtemps déjà, je ne te ferai pas les compliments d'usage (ils manquent vraiment trop d'originalité, même s'ils sont sincères).
Je t'écris pour te féliciter de ton idée de *Forum*, que je trouve excellente. Et j'aimerais d'ailleurs en lancer un de *Forum*. Je suis allée voir **Prince des Ténèbres**, que j'ai beaucoup aimé. (Contrairement à certaines critiques, *Télégaga* en particulier). Et je voudrais savoir ce que tu (et les lecteurs aussi par la même occasion) penses (pensez) de la fin du film. Nous en avons discuté entre nous et nous ne sommes pas d'accord. Pour moi, le dernier rêve du héros est encore un message du futur qui le prévient que c'est son amie qui est maintenant investie par Satan ; l'ombre que l'on aperçoit dans tous les messages, c'était elle. Ils n'ont pas réussi à empêcher Satan d'envahir la Terre. Tout ce qu'ils ont subi a été inutile. On a répondu à cette thèse que le dernier message n'est en fait qu'un cauchemar puisque avant de se réveiller il voit la tête du monstre. Pourrais-tu nous dire ce que tu en penses.

Je pense que tu as bien fait de t'abonner, voilà. C'est déjà ça. Sinon, je vois la scène comme un rêve ; la main de Brian s'approche du miroir sans le toucher. Carpenter coupe avant qu'il touche ou qu'il traverse le miroir. Il manifeste le désir de laisser planer le doute. Rien n'est résolu à la fin du film et c'est peut-être Satan lui-même qui lui envoie ce cauchemar pour lui signifier qu'il existe toujours, que sa puissance reste intacte. J.-P.P.

MAD'GAZINE

Par Bernard ACHOUR



900 CINEASTES FRANÇAIS.

Par René Pradal (Cerf/Télérama: 175 F chez Contacts).
Ne nous emballons pas; sur les neuf-cents cinéastes français répertoriés ici, la grande majorité n'a rien réalisé depuis plusieurs années. Cela n'enlève rien à l'importance de ce dictionnaire, dosage équilibré d'érudition, d'humeur et d'analyse. Le parti-pris délibéré de subjectivité lui injecte un réel supplément de vie, même si on peut sourire du lyrisme apprêté de l'étude sur Michel Deville et si le paragraphe consacré à Godard s'enlise dans une complication quasi-parodique où «le son synchrone souvent parasitaire» voisine avec «la notion communicationnelle de bruit», «l'autoréflexivité» et «l'intertextualité», tout ça dans la même phrase. Marc Toullec, notre distingué pornologue, s'est toutefois raidi face à des inexactitudes béantes dans la filmographie de certains spécialistes de l'érotisme et du X.



LE GRAND BLEU.

Par Alain Gillot (Ramsay, 130 F chez Contact).
Plus proche du documentaire romancé que du journal de tournage proprement dit, le texte d'Alain Gillot fait complètement l'impasse sur les considérations techniques et colle surtout aux gens, à leur comportement, à ce qu'ils ont à dire. On assiste aux colères de Rosanna Arquette, aussi braillarde, horripilante et capricieuse que son personnage; on s'enfonce un peu plus dans l'énigme Jean-Marc Barr; on découvre le sadisme tranquille de Luc Besson-réalisateur, et on s'attache à la personnalité de Marc Buret. Un livre impressionniste, joliment mis en pages, parfois emphatique («Besson voit dans son cadre deux visages perdus dans la nuit, sculptés par les projecteurs, et il prend leur âme, tout simplement»), d'où se dégagent une naïveté et une passion qu'on regrette d'autant plus de ne pas trouver dans le film lui-même.

HOFFMANNIANA.

Par Andreï Tarkovski (Schirmer/Mosel, 98 F chez Contacts).
On aimerait oublier les mots terribles qui ouvrent ce texte :«Scénario pour un film non réalisé». Oublier qu'Andreï Tarkovski est mort (mort, vraiment?). Oublier qu'il ne portera jamais **Hoffmanniana** à l'écran. A nous donc d'imaginer le film qu'il aurait tiré de cette nouvelle où l'écrivain allemand Hoffmann ressent son agonie comme un point de fusion où se retrouvent tous ceux qui ont compté dans sa vie, y compris ses propres créations romanesques. On y rencontre la montgolfière d'**Andreï Roublev**, les visions fantomatiques de **Solaris**, la chronologie éclatée du **Miroir**, l'union de l'art et de l'esprit de **Nostalghia**, les flammes du **Sacrifice**... Et on y lit la phrase suivante: «Buvons aux sursauts de notre âme lorsqu'elle sent mûrir en elle une vérité que nous avons comprise». Que ceux qui comprennent lèvent leur verre avec moi.

ANDRE TECHINE.

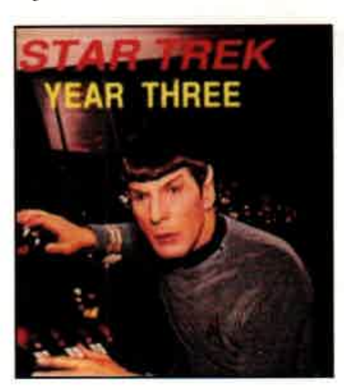
Par Alain Philippon (Cahiers du Cinéma, 79 F chez Contacts).
Avec ses personnages animés par le désir résolu de franchir les limites du familier, ses ambiances qui virent souvent au fantastique pur (voir la fabuleuse ellipse qui clôt **Les Innocents**), sa façon de considérer la mort comme le moteur des comportements, l'œuvre d'André Téchiné est de celles dont la richesse et la cohérence demandent une approche à lafois passionnée, attentive, méthodique. Grâce à des analyses aussi fouillées que clairement exprimées, à des rapprochements dont l'évidence révèle un extraordinaire sens de l'observation, le livre d'Alain Philippon procure le sentiment rare et exaltant de découvrir sous la plume d'un autre la traduction de ce qu'on pensait sans avoir jamais réussi à l'exprimer. On y retrouve avec émotion ce qui fait la valeur de films aussi beaux que **Hôtel des Amériques, Le Lieu du Crime** ou **Les Innocents**: un déploiement romanesque hors du commun, un élan poétique qu'on mesure encore assez mal, et un sens de la tragédie qui donne au mot «pathétique» une résonance insoupçonnée.

H.P. LOVECRAFT : LE ROMA N DE SA VIE.

Par L. Sprague de Camp (NéO, 250 F; chez Album -30 %).
Fait assez rare chez un biographe, L. Sprague de Camp ne prétend pas tout savoir, tout révéler, tout expliquer de celui dont il raconte la vie. Quand il se heurte à une zone d'ombre dans la personnalité de Lovecraft, il ne se dérobe pas par une pirouette du style «tout homme a ses mystères». Au contraire, il tente de les percer, quitte à laisser transparaître son exaspération devant l'obstacle. Cette belle humilité va de pair avec une authentique passion pour l'œuvre et pour l'homme, ce qui ajoute à la valeur de ce livre publié pour la première fois en français.

SPECIAL STAR TREK.

«Ils sont fous ces Romains», disait Obélix en se vrillant l'index sur la tempe. Aujourd'hui, dans la rubrique «Ils sont fous ces Ricains», voici une collection de livres insensés destinés aux admirateurs de la série **Star Trek**, plus connus sous le nom de «trekkies». Dans **THE STARSHIP ENTERPRISE** (150 F chez Album), le célèbre vaisseau spatial est radiographié sous toutes les coutures: ses mensurations, ses états d'âme, ses aventures dans les divers épisodes. **STAR TREK YEAR 1, 2, 3** (130 F chaque album) dépiaute amoureusement tous les épisodes de la série: génériques, scénarios, analyses critiques, dates de diffusions. Certains acteurs n'ont pas droit à des portraits aussi fouillés. **THE ENCYCLOPEDIA OF STAR TREK** (200 F chez Album) se présente comme le **Quid** de la saga: on y apprend tout sur tout, et réciproquement. Quand à**THE STAR TREK COMPENDIUM** (95 F chez Album), suivez le guide, c'est un peu le règlement intérieur de la maison.



LA VIE EST UN LONG FLEUVE TRANQUILLE.

Par Florence Quentin et Etienne Chatiliez (Ramsay, 39 F chez Contacts).
Mode d'emploi: dans un premier temps, téléphoner à une dizaine d'amis et leur demander de se procurer d'urgence ce scénario intégral du film-bombe d'Etienne Chatiliez. Ensuite, une fois tout le monde rassemblé, distribuer les rôles; «Toi, tu feras Mme Le Quesnoy. Toi, tu prendras l'accent de sa bonne, Marie-Louise. Toi, je te verrais bien en père Groseille». Puis se lancer dans la lecture à haute voix des dialogues concotés par Florence Quentin. Je défie quiconque de ne pas hurler de rire au moins une fois dans la soirée.

BRANDO.

Par Charles Higham (Carrère, 85 F).
Le moins que l'on puisse dire est que Charles Higham en connaît un rayon dans le domaine de la biographie superlative, croustillante et un tantinet fielleuse. En bon enfant de potins, il prend soin de préciser l'importance de l'amour et du sexe dans la vie Marlon Brando avant de se lancer dans une litanie d'anecdotes dont l'histoire du cinéma se moque éperdument : évocations de coucheries rehaussées par les commentaires revanchards de certaines conquêtes («Il n'était pas bien monté»), ragots salés et envols admiratifs se succèdent sur plus de trois cents pages.
L'ennui, c'est que l'auteur ne se limite pas à son rôle d'écrivaillon : à côté de quelques erreurs purement cinéphiliques, il s'autorise des commentaires pour le moins gonflés sur le **Jules César** de Mankiewicz, film «morne et guindé», et sur **Poursuite Impitoyable** dont il fustige «l'incohérence». Vu le niveau de sa propre production, il au-

LE SACRIFICE.

Par Andreï Tarkovski (Schirmer/Mosel, 149 F chez Contacts).
A ce niveau de beauté et d'émotion, les sentiments que l'on éprouve sont infiniment plusriches que le vocabulaire dont nous disposons pour les traduire. Disons simplement que ce livre contient la nouvelle du **Sacrifice** écrite par Tarkovski lui-même, qu'il est illustré d'une centaine de photos extraites du film, que sa lecture communique une sérénité bouleversante, et qu'il renferme ce que le cinéma nous a donné de plus noble, de plus élevé et de plus poétique. A côté d'un tel trésor, plus rien n'a d'importance.

SCIENCE FICTION FILM SOURCE BOOK.

par David Wingrove (Longman, 120 F chez Album).
Ce livre s'adresse aux obsédés des tableaux de cotation, à ceux qui, comme moi, ne peuvent s'empêcher d'y aller de leurs zéros pointés ou de leurs petites croix symboliques sitôt qu'apparaît cet espace profondément ludique baptisé **Avis Chiffrés, Star Wars, Hit Parade** ou **Températures** selon les cas. Voici donc plus de mille trois cents films, non seulement critiqués avec pertinence et simplicité, mais aussi, bonheur, *cotés* dans quatre catégories différentes: scénario, technique, plaisir procuré et mérite artistique. Tandis qu'on manie frénétiquement le stylo pour griffonner sa propre opinion, on constate avec amusement que le gentil **Androïd** croule sous les éloges, alors que **Les Oiseaux** d'Hitchcock n'ont droit qu'à une misérable étoilounette pour le scénario. Et tout là-haut, au-dessus de **Rencontres du 3e Type**, au-dessus même de **2001**, plane le seul film qui réunisse les cinq étoiles dans chaque catégorie, le film parfait, l'absolu du cinéma fantastique (et du cinéma tout court): **Stalker**, de Tarkovski.

LE CINEMA FRANÇAIS.

Par Claude Maillot (M.A. Editions, 160 F Contacts).
Comment dépeindre sans s'énerver l'écœurement, le dégoût, la colère que soulève ce bouquin honteux? Sous couvert de défendre «l'art contre le spectacle», Claude Maillot s'embourbe dans l'élitisme le plus antipathique qui se puisse imaginer. Sa pseudo-culture répugne comme une mauvaise odeur; son discours soi-disant profond n'est que pédant, obscurantiste, réactionnaire, et son mépris du «commercial» l'aveugle au point de négliger des cinéastes aussi importants que Téchiné, Miller, Chéreau ou Zulawski. Ce livre transpire d'un tel désamour du cinéma que sa parution est une injure à tous ceux qui ont osé prendre du *plaisir* à la vision d'un film.

CORRESPONDANCE.

par François Truffaut (Hatier, 195 F chez Contacts).
Contrairement à ce qu'on pouvait attendre (et, d'une certaine façon, craindre), ce n'est pas un François Truffaut tout sucre tout miel qu'on découvre dans cet énorme volume, mais un redoutable homme d'influence qui n'hésitait pas à imposer à ses collaborateurs, notamment aux**Cahiers du Cinéma**, des phrases entières de son cru destinées à figurer dans leurs articles. Un document précieux sur les méthodes de travail de l'auteur des frémissantes **Deux Anglaises et le Continent.**

LE ROBOT QUI REVAIT.

Par Isaac Asimov (J'ai Lu n° 2388, 29 F).
Dix-neuf nouvelles inédites où le mélange de technologie et d'émotion cher à Asimov fait encore une fois merveille.





THE OMEN AND OTHER THEMES. (Silva Sceen/Import Pathé Marconi: Film 17).
Voilà une compilation superbement équilibrée qui, de **King-Kong** à **Hellraiser**, embrasse plus de cinquante ans de cinéma fantastique. La frénésie païenne de **La Malédiction**, la comptine détournée de **Rosemary's Baby**, les fastes orchestraux de **Dr Jekyll et Mr Hyde** et les choeurs enveloppants de **L'Hérétique**, entre autres, administrent la preuve des résultats auxquels certains compositeurs peuvent parvenir lorsqu'ils envisagent leur travail en termes de musique et non de sonorisation.

EL DORADO. Alejandro Masso (Milan: A342).
Une musique d'un autre temps, où la préciosité un peu sèche du clavecin voisine avec l'écho essoufflé de la flûte de pan et la majesté plaintive d'un ensemble de cordes. Il s'en dégage un pouvoir d'évocation auquel l'imagination succombe très rapidement.



LADY IN WHITE. Frank Laloggia (Varèse-Sarabande/Import Pathé Marconi: 704-530).
Ils y a trop de bandes originales qui confondent musique et bruitage pour ne pas applaudir à deux mains l'élan mélodique, l'enthousiasme et la naïveté de celle-ci. Frank Laloggia croit à la puissance de son orchestre, aux vagues que les violons sont capables de soulever, au pouvoir des rythmes légèrement décalés, et il ne se prive pas de le faire savoir. Sa façon de concevoir chaque morceau comme un tout autonome témoigne en outre d'une variété d'inspiration assez rare.



LE GRAND BLEU. Eric Serra (Virgin: 70 609).
C'est ce qu'on appelle de la musique planante ou, plus exactement vu le film qu'elle accompagne, de la musique «plongeante»: un trampolino de basses fréquences synthétiques où viennent rebondir des notes distillées soit au goutte à goutte, soit en cataracte. Plus proche d'une espèce de jazz aquatique à servir en guise d'ambiance «branchée» que d'une suite mélodique dont les variations accrochent la sensibilité, cet album soigné affiche cependant, comme tout ce que fait Luc Besson, une modernité assez exhibitionniste qui risque fort d'être dépassée d'ici cinq à six mois.

MOONSTRUCK/ ECLAIR DE LUNE. Dick Hyman (Capitol Records/Import Pathé Marconi: 7 90231 1).
On retrouve ici l'équivalent musical du folklore italien de la crispante comédie-spaghetti de Norman Jewison: un coulis de mandolines et de bandonéon vaguement écoeurant, accompagné de quelques tubes latins destinés à faire fondre les coeurs de mozarella qui ont aimé le film. Gare toutefois à ne pas confondre le disque avec une pizza aux olives noires et à ne pas l'enfourner au micro-ondes pour l'écouter.

BAD DREAMS/ PANICS.
Jay Ferguson (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi: 704-560).
Dire que cette bande-originale fait du bruit est un doux euphémisme; on pense au crissement aigrelet d'une centaine de serpents à sonnettesur fond de batterie de cuisine martelée par un instrumentiste fou, on serre les dents comme pour conjurer l'approche de la roulette du dentiste, et on peste contre la conscience professionnelle qui interdit d'arrêter la platine avant le dernier morceau.

BIRD. (CBS: 468 002 1).
Véritable prouesse technologique, la bande-sonore de **Bird** restitue en stéréo les morceaux interprétés par Clarlie Parker lui-même, mort deux ans avant l'utilisation de ce procédé. Le «touché» de l'artiste est donc rendu avec une authenticité et une passion qui forcent les réserves purement émotionnelles de ceux qui, comme moi, ne sont pas vraiment sensibles au jazz.

OFF LIMITS/SAIGON. James Newton Howard (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi: 704-450).
Un climat moite que de brèves échappées viennent aérer, des percussions sourdes dont les emballements accentuent le caractère inquiétant: c'est «efficace» dans le sens où ça atteint son but sans originalité particulière.

HAIRSPRAY. (MCA Records: 255-488-1).
Le film de John Waters, délicieux, délirant, irrésistible, n'a pas rencontré le succès auquel il avait droit. Qu'on l'ait vu ou pas, cet album ruisselant de nostalgie offre une succession de twists effrénés et de slows-guimauves comme on n'en fait plus.

ILS ONT OSE!

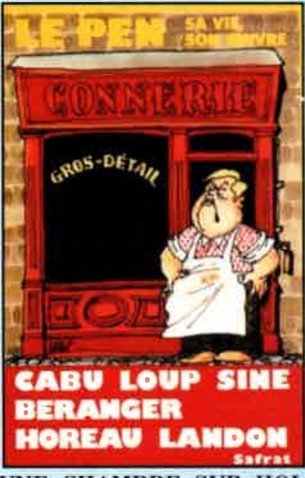
Ou, plus exactement, *il* a osé, et *il* a sacrément bien fait. *Il* s'appelle Vincent Safrat, et *il* vient de lancer une collection d'ouvrages tour à tour provocateurs, drôles, poétiques, dont le point commun est une absolue liberté d'esprit. On les trouve chez **Parallèles**, 60 rue St Honoré, 75001 Paris, et aux **FNAC** Forum et Montparnasse. En voici quelques uns.

LE PEN, SA VIE, SON OEUVRE (Editions Safrat, 27F). Un e biographie sous-titrée «sa vie, son oeuvre» évoque généralement un personnage disparu. Et comme la mort du chef du front nazional vient d'être entérinée par les dernières législatives, ce petit livre dont l'humour cache une indignation viscérale apparaît comme la plus cinglante des épitaphes. Illustré de dessins sans pitié (Cabu, Loup, Siné), de coupures de presse meurtrières (**Le Canard Enchaîné, Libération, l'Evénement du Jeudi**), il s'ouvre sur une courte nouvelle de politique-fiction cauchemardesque (le pen - en minuscules s'il vous plaît Mesdemoiselles les clavistes - y est Président de la République), avant de conclure par une anthologie de «morceaux choisis» qu'on retrouvera dans vingt ans dans les manuels d'histoire au chapitre «incroyable mais vrai».

LES CANDIDATS AUXQUELS VOUS AVEZ ECHAPPE. Par Jean-Michel Ribes (Editions Safrat, 27F). Vingt-cinq discours électoraux complèrtement loufoques où souffle l'esprit iconoclaste de l'émission-tornade qui ravagea les ondes de FR3, **Merci Bernard.**

AMIS DROGUES, BONJOUR. Par Luis Rego (Editions Safrat, 27F). Pour retrouver la folie sans égale du défunt **Tribunal des flagrants délires**, quelques uns des réquisitoires les plus gratinés du procureur général Luis Rego.

Autre espèce d'audace, moins créative certes, mais aussi réjouissante, la gaffe de Charles Higham dans sa biographie de Brando (voir **Sang d'Encre**). Uniquement préoccupé de multiplier par cent la réalité de façon à ce que celle-ci grandisse ou abaisse d'autant l'acteur, il nous annonce fièrement que Rod Steiger, Karl Malden et Lee J. Cobb ont *tous les trois* reçu un Oscar pour **Sur les Quais**. C'est bien entendu archi-faux, puisque les trois comédiens ont été battus par Edmund O'Brien, récompensé cette année-là pour **La Comtesse aux Pieds Nus.**



UNE CHAMBRE SUR HOLLYWOOD BOULEVARD. Par Marc Villard (Editions Safrat, 27F). Une poignée de nouvelles à l'humour désabusé sur la vocation d'écrivain, dont le héros se heurte à une réalité qui n'a rien de romanesque. Parmi elles, les sept pages de **Je Reviendrai** justifient à elles seules la parution de ce livre: un texte poignant, limpide, presqu'entièrement rédigé au futur, dont la chute laisse sans voix.

LE SOLEIL. Par A. Jouhandeaux, R. Deforges, C. Klotz, D. Daeninckx, Cavanna, etc... (Editions Safrat, 29F). Du merveilleux poétique (**Lalita**) à la douleur de l'absence (**Il n'y avait pas de Soleil ce Matin-là**), de la déclaration de haine (**Vive l'Ombre**) au polar intimiste (**Le Vieux du 1er Mardi du Mois**), il y dans ce recueil de nouvelles dont le héros est le soleil une «petite musique» sensible dont l'écho se prolonge bien après la lecture.

Pas physionomiste pour deux sous, J.C. Servat annoncedans le dernier **Ecran Fantastique** la mort de Julian Beck, «le géant indien qu'on avait pu découvrir dans **Vol au-dessus d'un Nid de Coucou**», après le tournage de **Poltergeist 2.** Le malheureux a bel et bien été emporté par un cancer, mais il n'avait rien d'un «géant indien»; c'était au contraire un petit vieillard fripé comme un drap de lit au réveil, tout maigre et cent pour cent pur Américain blanc. Le chef indien est lui aussi décédé, mais il s'appelait Will Sampson.

LE TITRE MYSTERIEUX



Méfiez-vous du bronzage cet été; ne faites pas comme notre malheureux personnage qui n'a plus d'autre alternative que de poser pour le titre mystérieux de ce beau numéro de Mad Movies. Quel est le titre du film où il apparait, c'est ce que vous allez nous apprendre si vous voulez recevoir gratuitement le prochain numéro. Pour vous aider, disons qu'il s'agit d'un film français, et fantastique bien entendu (mais non ce n'est pas **Terminus II**...).

Notre titre précédent mettait en scène **Litan**, de Jean-Pierre Mocky (1982) : eh boui, déjà un film français, c'est notre période nationaliste qu'est-ce que vous voulez. Avaient gagné, les bons citoyens dont les noms suivent : Jérôme Provençal (Brest), Philippe Courtois (Livry-Gargan), Jean-Marie Serres (Paris), Dominique Mirbeau (Bourges), Rachid Morin (Paris). Parmi les autres Français à nous avoir fourni la bonne réponse, on comptait Guillaume Heintz, Hélène Morel, Stéphane Beclard, J.R. Parichet, Stéphanie Baud, Eric Mercier, Christophe Triollet, Catherine Chanut, Jérôme Ruffat, Vincent Goudot, Bruno Bozard, Frédéric Savalle, Goran Tomic, Philippe Boene, Julien Grand, Sébastien Delord, Sébastien Violante, Xavier Demange, David Salopek, Jean-Michel Dogliani, Emmanuel Panchout, Grégory Gallet, Elrick Oger, F. Berjèbe, J.L. Dessertaine, Patrice Poulet, Thierry Baptiste, Grégory Huan, Franck Gourgand, Fabien labouebe, Raphal Marbaud, Cyril Bialek, Isabelle Maille, Jean-Philippe Maillard, Laurent Conin, Arnold Gin.

PETITES ANNONCES

Vends en VHS le film **Day of the Dead** de G.A. Romero : 180 F, port compris, excellent état. Laurent Richard, 12, rue des Grandes Bruyères, 71450 Blanzy.

Vends anciens numéros de **Première** à partir du n° 1. Yves Didou, 84, bd Gabriel Peri, 95110 Sannois. Tél. : 39.82.92.55.

Vends caméra Super 8 Beaulieu 5008 sonore avec micro Beaulieu + câbles micro 12 mètres + objectif Schneider 6.70 + 2 accus (nec plus ultra du Super 8 : image très proche du 16 mm), valeur 15 000 F, vendue T.B.E. 4 000 F. Jérôme Desvaux, Rés. des Buis, Chemin des Buis, 38340 Voreppe.

Cherche à correspondre avec fans de Michael Biehn, ou tous documents le concernant. Ecrire à Christine Schreiber, 20, Rés. Erckmann-Chatrian, 57400 Sarrebourg.

Recherche et achète les affichettes ou affiches de **Phantasm** et de **Démons**, ainsi que les K7 VHS de **Zombie, Massacre à la Tronçonneuse** et **Lifeforce**. Faire offre à Eric Deifts, 5, rue du Dr. Schmitt, 54000 Nancy. Réponse assurée.

Vends nombreuses K7 vidéo pour Atari 2600, dont **The Empire strikes back, Frogger, Defender, Chopper Commando, Fishing Derby**. Prix : 200 F pièce. Possibilité d'arrangement. Patrick Perez, 208, Chemin Donné, 84300 Cavaillon.

Cherche à rencontrer Pierre le Joyeux, Thierry Ardiller, Marc Boulay, Jean-Luc Loust, Stéphane Jacquemin, Hervé Calleya-Martin (*Jean-Paul II, Alain Chamfort, Charles Vanel...* NdlR) pour obtenir des renseignements sur des effets spéciaux de maquillages. Frédéric Darras, 19, rue du Garage, 4481 Heunée, Province de Liège, Belgique.

Cherche acteur et assistant-maquilleur entre 16 et 18 ans habitant Annecy pour m'aider à réaliser un film gore en Super 8. Damien Zanardi, 8, rue Eloi Serand, 74000 Annecy. Tél. : 50.51.54.43.

«Sang Répit», l'ultime expérience en matière de film Super 8 amateur horrifico-macabre sort enfin (*C'est vrai, ça faisait au moins quarante ans qu'on l'attendait.* NdlR) en K7 VHS comprenant l'intégralité des plans tournés et un documentaire à partir de 200 photos de tournage. Bref, tout le film de A à Z en 1 h 20. La K7 : 95 F + 20 F de port à Jérôme Desvaux, Résidence des Buis, Chemin des Buis, 38340 Voreppe (*Dis, vu qu'on passe gentiment toutes tes petites annonces, tu ne pourras pas nous envoyer une gratis ?* NdlR).

Achète tout (affiches, bandes originales, photos, articles) sur les 4 **Dents de la Mer**. Gatan David, Lot les Bochets, 90150 Frais.

Achète **Mad Movies** 1 à 10 et si possible, si vous êtes généreux, envoyez-les moi gratis (*Non mais tu rêves, mon pauvre, il y en a qui seraient prêts à vendre leur château sur la Loire pour les obtenir !* NdlR). Recherche aussi l'affiche d'**Hercule à la Conquête de l'Atlantide** et tous renseignements sur ce film. René Blouse, 15 Ramblai de l'Occitanie, 66000 Perpignan.

Vends en lot **Vidéo 7** 23 à 64, état impeccable, plus diverses autres revues ciné (liste sur demande contre 1 T.P.). Francis Compos, 12, allée des Ramiers, 13880 Istres.

Vends **Cinéfantastique** avec un dossier **Opéra, Beetlejuice**, etc... 40 F ; deux affiches **La Revanche de Freddy** (60 x 160) type pantalon, 70 F. Christophe Crison, 62, av. du Centenaire, 94210 La Varenne-St-Hilaire.

Recherche B.O. des films de John Carpenter, surtout **New York 1997**. Christophe Guichard, 5, rue Pablo Picasso, 58600 Fourchambault.

Echange livre de musculation «Le Monde du Muscle» n° 66 et posters de Schwarzenegger, Stallone et **Les Maîtres de l'Univers** contre **Mad Movies** 1 à 49 (*Il y en a vraiment qui ne doutent de rien !* NdlR). Nicolas au 27.87.95.21 après 17 h 30.

Vends nombreuses affiches et B.O. de films à grand spectacle aisni qu'anciens **Starfix**. Liste complète contre enveloppe timbrée à Lionel Fluchot, 115 av. du Mal Lyautey, 21000 Dijon.

Vendons cours de **SPFX** Cinéma (maquillages, monstres, 300 noms de produits, adresses des fournisseurs, etc.) : plus de 200 pages format A4, photos, dessins : etc. 3e édition augmentée ! Doc. et bon de commande contre 2 timbres à 2.20 F auprès de l'Atelier des Monstres Réunis, 19, rue du 11 Novembre 1918 (*Autrement dit 19.11.11.1918.* NdlR), 33150 Cenon. Tél. : 56.86.36.91.

Recherche tout sur **Class 1984, Terreur à l'Hôpital Central, Evil Dead, Osterman Week-End, Harlequin, Mad Max 1** et **2** et les palmarès de tous les Festivals du Rex. Didier Bidart, 11, rue des Hippocampes, 33260 La Teste.

Recherche tout sur l'acteur Anton Diffring ainsi que sur le film **Les Prédateurs de la Nuit**. Achète ou échange. Marie Lhoyer, 35, rue Louis Blanc, 94140 Alfortville.

Recherche B.O. de **Delta Force**, tout sur Chuck Norris et Michael Dudikoff, contre tout sur Arnold Schwarzenegger. Cherche petite figuration ou petit rôle dans un film ou pub (1,67 m, yeux bleus, brun, 16 ans). Stephen Perdreau, 9, rue du Gal Leclerc, 22580 Plouha.

Achète/échange cartes postales de films. Gérarld Bouquet, 47, rue du 11 Novembre, 42000 St Etienne. Tél. : 77.36.56.39 (après 20 h).

Recherche tout sur Steven Spielberg. Lionel Prevot, 29, rue de Belle-Isle, 36000 Châteauroux. 54.27.01.24 (le samedi avant 21 h).

Recherche tous documens sur la série des **Vendredi 13** et des **Freddy**. J'aimerais aussi correspondre avec amateur(trice) de cinéma fantastique. J'ai 17 ans (*Et moi 26.* NdlR). Frédéric Hébert, 494 Chemn des Ifs, 76400 Fécamp.

Jeune homme de 17 ans, 1, 86 m, cheveux bruns, yeux marron-verts, grande corpulence, cherche figuration ou seconds rôles dans films, documentaires, Super 8, clips, fantastiques ou pas. Accepte toutes propositions. Christophe Lierre, 11, allée des Myosotis, 93300 Aubervilliers.

Achète (ou accepte gratuit'ement, ha! ha!) tout document sur Brian de Palma, ses films, ses acteurs (photos, articles...), en français ou en anglais (j'suis pas raciste). Emmanuel Chevrier, Pen Cra, 22740 Lézardrieux (*Des lettres comme la tienne, on en redemande. Très chouette, vraiment.* NdlR).

Vends/échange plus de 2 500 livres de SF/Fantastique, toutes collections, toutes époques, ainsi que divers **Nova, Strange** et **Titans**. Liste détaillée contre 2 timbres à Eric Maillet, 33, rue de la Roseraie, 92360 Meudon-la-Forêt.

Vends **Mad Movies** 26 à 41 + **Ecran Fantastique** 24 à 68, 10 F le numéro + frais d'envoi. Antoine Lamoureux, 38-40 rue Boussingault, 75013 Paris.

Vends **Monsterland, Cinemacabre, S.F. Movieland, Gore Gazette, Fangoria, Filmfax**, etc. Ecrire en anglais à Melvyn Greene, 8 Castlefield Avenue, Salford 7, Sneater Manchester, Angleterre.

Recherche dons de photos de la série **La Planète des Singes** afin de les digitaliser pour faire un jeu vidéo (*Mamma mia!* NdlR). Envoyez les moi et en plus vous serez cité dans le jeu. Ecrivez vite à Eric Khodja, 6, Square de Ponthieu, 78310 Maurepas.

Cherche à louer (ou à emprunter, avec bon cœur... si ça existe!) une caméra 8 ou 16 mm en Seine St Denis pour créer un film fantastico-horrifique. Pour ceux qui ont plus de sous que moi, je suis disponible : 1,71 m, cheveux châtain clair, yeux marron, 16 ans (banal, je sais, mais j'y suis pour rien). Cédric Frémont, 7, rue Pierre Brossolette, 93130 Noisy-le-Sec. Tél. : 48.46.02.97.

Cherche conseils techniques pour réaliser un court métrage ainsi qu'adresses dans l'Hérault où trouver du matériel de maquillages (latex, ombrex...). Jean-Baptiste Daudé, 115, rue des Cévennes, 34980 St Clément-la-Rivière.

Vous êtes auteurs de nouvelles fantastiques, S.F. ou autres. Vous aimeriez être publiés gratuitement? (*Oh ben oui alors!* NdlR). Renseignements contre enveloppe timbrée à C.E.C.A.M., 68 Rés. des Plaines, 83500 La Seyne S/Mer.

Vends B.O. neuves, emballées et importées (USA, GB...): horreur, fantastique, aventure... **Freddy, Evil Dead 2, Hellraiser, Prince of Darkness**, etc... Entre 60et 200 F. Liste gratuite en demandant Gwen après 18 h au 42.01.98.75.

Très important! Je cherche à me faire prêter un caméscope pour enregistrer en vidéo un film que j'ai entièrement réalisé. Arnold Gin, 23 impasse Vallée Hénot, 62224 Equihen. Tél. : 21.92.03.98.

Fun News Pocket, le fils naturel de **Fun News II** (fanzine fantastique), vient de naître. Pour le recevoir, il vous suffit d'envoyer 3 timbres à 2.20 F à l'adresse suivante : Christophe Fournier, 108ter rue Guillain, 59330 Hautmont.

Recherche photocopies de **Mad Movies** 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 12. Tous les frais seront remboursés en timbres. Réponse assurée. Jacqueline Caron, BP 150, 75966 Paris Cedex 20.

J'aimerais correspondre avec une jeune fille (16/20 ans) aimant Stephen King, le fantastique, la B.D. classique et... **Mad Movies** (*Une seule adresse : l'annonce ci-dessus.* NdlR). Pascal Gillon, 31, rue Ferdinand Doeser, 4300 Liège, Belgique.

Urgent! Cherche dessinateur réaliste talentieux (région parisienne) pour story-board de long métrage. Envoyer coordonnées et exemples de dessins à Clémentine Productions, 135, rue St Dominique, 75007 Paris.

Recherche K7 des **Frankenstein** avec Boris Karloff et de la série **Vendredi 13**. J'aimerais ausi correspondre avec J.H. ou J.F. de plus de 16 ans aimant l'horreur et le fantastique. Régis Durieu, 18 A rue du Sarrazin, BP 7670 Quevancamps, Belgique.

Recherche : le tournage d'**Empire du Soleil** diffusé sur FR3, le tournage d'**Indiana Jones et le Temple Maudit**, le tournage de **E.T.** (Minimag ou autres), l'émission **De Méliès à E.T.** (FR3), le film**Besoin d'Amour** sur K7 VHS, ainsi que tout sur Henry Thomas (*Avec ça, un petit café et l'addition?* NdlR). Sylvain Avat, rue de Verpierre, 45 A Cité Jalla, 42630 Régny.

Urgent. Cherche à partir du n° 10 tous les autres N°s de **Gore** aux éditions **Fleuve Noir**. Prix sympa accepté! Bon état quand même! Listes à Michel Lambert, 31, rue Clément Ader, 94110 Arcueil.

Vends sur K7 audio nombreuses B.O. de films fantastiques à prix très intéressants. Renseignements contre 1 timbre à Stéphane Marin, 288, rue Vendome, 69003 Lyon.

Vends sur K7 VHS système NTSC Hifi-Stéréo Digital (*Cinémascope, super 70 mm, en relief et en odorama...* NdlR) **Star Wars** 1, 2, 3, pour 400 F pièce. Vends aussi **Star Wars** 1 et 2 en K7 VHS système PAL (G.B.) Stéréo Dolby. Olivier Sauret, 52, rue Carnot, Appt 330, 94700 Maisons-Alfort.

Recherche un masque de hockeyeur ressemblant à celui de Jason. Votre prix sera le mien. Olivier Liebmann, 45, rue de Geroldseck, 67200 Strasbourg. Tél. : 88.29.54.23.

J.H. cherche à correspondre avec J.F. 18/30 ans demeurant au Québec (*!!! NdlR*) pour discussions sur le fantastique. Jacky Imbert, 46, av. des Olives, La Floride, Bt. B, 13013 Marseille.

Echange K7 VHS d'**Experiment 2000** (G.A. Romero) et de **Exterminateur 2 : Le Baroudeur** (P. Chalong) contre **Impact** 1, 3, 7, 8, 9 et **Mad Movies** 32, 34, 36, 38, 37 HS, 48. Thierry Rodriguez, 6, rue du Presbytère, 57490 L'Hopital.

Recherche K7 VHS de Christopher-lee dans la seie des **dracula** en parfait étà. Je posède prince de ténebre, et per et fils, je recherche **K7 VHS les vierges de satan** ou il y a **richeleau contre omaccata**. Pas tro chère. Mde boulez marie Evelyne route du vieux presbytère, 74410 St Jorioz (*On l'a reçue telle quelle, juré!* NdlR).

Vends anciennes B.D. Lug (**Strange, Marvel, Titans**) en parfait état, ainsi que K7 VHS du **Continent des Hommes-Poissons**. Recherche en VHS **Star Trek 3, L'Au-Delà, La Maison près du Cimetière, Le Gladiateur du Futur, Zombie, Extermator 2, Le Tueur du Vendredi, La Colline a des Yeux, My Fair Lady** (*Pardon je m'emporte...* NdlR). Yanis Lafon, 82, rue Antonin Debideur, 24300 Nontron.

Vends à bas prix nombreux documents français et étrangers sur vedettes de ciné/musique. Recherche aussi tout sur Harrison Ford. Possibilité d'échange. Chris Mazri, 252, rue Torcatis, Esc. 30, 66000 Perpignan.

Commençant une maîtrise Cinéma et Audiovisuel à l'Université de Nancy III, je recherche et j'achète tout document se rapportant au mythe du vamprisme (*Au secours! On a perdu tes coordonnées. Renvoie-les nous vite, et on repassera ton annonce dans le prochain Mad. Excuse-nous.* NdlR).

Je désirerais correspondre avec des maquilleurs. Christophe Taupin, 14, rue du 11 Novembre 1918, 56000 Vannes. Tél. : 97.47.47.27.

Vds **Métal Hurlant Spécial Alien** (35 F + 7 F port), affiches G.F. neuves d'**Excalibur, Mad Max 2, Fog** et **Halloween 2**, nombreux **Livres dont vous êtes le Héros** (9 F pièce). Achète **M.M.** 10 et 11. Christophe Dulon, 6, rue G. Fournials, 81000 Albi.

Vends B.O. **House, House 2, Jaws 2** ; affichettes **Fantôme de Milburn, Délivrance** ; pantalons **Re-Animator, Prince des Ténèbres** affiches **Wolfen, Gremlins**. Jocelyn Lelièvre, La Jardinière, 44119 Treillières.

Vends K7 VHS de **Maniac, Le Crocodile de la Mort, Creepshow, Evil Dead, Anthropophagous, Cannibal Holocaust, Mother's Day, Le Monde de l'Horreur** (Argento) : 100 F pièce, port compris. Et recherche tous documents sur Nancy Allen. Frédéric Martin, 4, rue des Violettes, 44780 Missilac.

LES PLUS BELLES AFFICHES DU FANTASTIQUE

N°30 : LES PASSAGERS DE L'ANGOISSE →

MÉFIEZ-VOUS DES ÉTOILES



LES PASSAGERS DE L'ANGOISSE

STRANDED

NEW LINE CINEMA Présente "STRANDED" • Avec IONE SKYE • JOE MORTON • CAMERON DYE • BRENDAN HUGHES • et
MAUREEN O'SULLIVAN dans le rôle de Grâce • Créateur d'Aliens et Décors MICHELE BURKE • Casting de ANNETTE BENSON c.s.a • Montage STEPHEN E. RIVKIN
Directeur de la Photographie JEFF JUR • Musique de STACY WIDELITZ • Producteur Associé SARA RISHER • Producteur Exécutif ROBERT SHAYE
Écrit par ALAN CASTLE • Produit par SCOTT ROSENFELT et MARK LEVINSON • Réalisé par TEX FULLER

EW LINE CINEMA

CAPITAL CINEMA

13 ANS APRÈS L'HORREUR...
IL EST DE RETOUR

PANICS

TWENTIETH CENTURY FOX présente une production NO FRILLS FILM Un film de ANDREW FLEMING PANICS "BAD DREAMS"

JENNIFER RUBIN BRUCE ABBOTT RICHARD LYNCH DEAN CAMERON et HARRIS YULIN Musique de JAY FERGUSON Directeur de la photographie ALEXANDER GRUSZYNSK

Scénario de ANDREW FLEMING et STEVEN E. DE SOUZA d'après l'histoire de ANDREW FLEMING & MICHAEL DICK & P.J. PETTIETTE & YURI ZELTSER Produit par GALE ANNE HUR

ENREGISTREMENT DOLBY STEREO

PRÉSENTÉ EN ASSOCIATION AVEC AMERICAN ENTERTAINMENT PARTNERS II L.P.

Réalisé par ANDREW FLEMING

INTERDIT AUX MOINS DE 13 ANS

COLOR BY DELUXE

DISTRIBUÉ PAR TWENTIETH CENTURY FOX FRANCE

